

LE MINISTRE  
DE  
WAKEFIELD,  
HISTOIRE

SUPPOSÉE ÉCRITE PAR LUI-MÊME

---

*Sperate miseri, cavete felices.*

---

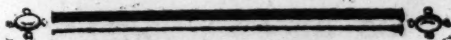
TOME PREMIER.



A LONDRES.

*Et se trouve à PARIS;*

Chez { PISSOT, Libraire, quai de Conti  
DESAIN, Libraire, rue du Foin,



M. DCC. LXVII.

X59-598

THE

W. K. FIELD.

HISTORICAL

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE

OF THE



---

## AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

**I**L y a mille fautes dans cette bagatelle ; & il y auroit mille choses à dire , pour prouver que ce sont des beautés. Mais ce seroit une discussion superflue : un Livre peut être amusant, malgré beaucoup de défauts ; & il peut être fort ennuyeux , sans une seule absurdité. Le héros de cette histoire , réunit en lui les trois caractères les plus respectables dans la société. C'est un Prêtre , un Agriculteur , un Pere de famille. Il est représenté disposé à instruire les autres , prêt à obéir lui-même , humble dans l'abondance , grand dans l'adversité. Je ne fais à qui un pareil

caractère pourra plaire dans ce siècle de luxe & de raffinement. Ceux qui sont entêtés de la vie du grand monde , rejetteront avec dédain la simplicité des aventures d'un campagnard. Ceux qui prennent l'indécence pour la gaieté, ne trouveront point d'esprit dans son entretien innocent ; & ceux qui ont appris à se moquer de la Religion, riront d'un homme dont tous les motifs de consolation sont tirés de l'espérance d'une autre vie.



---

# TABLE

## DES CHAPITRES

*Contenus dans cet Ouvrage.*

### TOME PREMIER.

**C**HAPITRE I. *Description de la famille du Ministre ; Ressemblance dans les esprits comme dans les personnes de ceux qui la composent.* page 1

**CHAP. II.** *Malheurs de famille. La perte de la fortune ne sert qu'à augmenter la noble fierté des honnêtes gens.* 10

**CHAP. III.** *Changement d'habitation. Le bonheur de notre vie dépend en général de nous-mêmes.* 20

**CHAP. IV.** *Qui prouve que dans la fortune la plus humble, on peut trouver le bonheur & le plaisir, & qu'ils ne dépendent point des circonstances, mais de la façon de penser.* 35

**CHAP. V.** *Grande & nouvelle connoissance introduite sur la scène. Ce sur quoi l'on compte le plus, devient souvent le plus fatal.* 43

**CHAP. VI.** *Le bonheur du coin du feu de la vie de la campagne.* 52

**CHAP. VII.** *Description d'un bel esprit de la ville ; les plus forts peuvent ap-*

## TABLE DES CHAPITRES.

*prendre à être plaisans pour un jour ou deux.* 69

CHAP. VIII. *Amour qui ne promet pas un grande fortune , & qui peut cependant en produire une considérable.* 70

CHAP. IX. *Deux dames de grande distinction paroissent sur la scène. Une parure plus brillante semble toujours donner des manières supérieures.* 82

CHAP. X. *La famille du Ministre s'efforce de se mettre de niveau avec des gens plus riches. Misère des pauvres , quand ils veulent paroître au-dessus de leur situation.* 89

CHAP. XI. *La famille du Ministre continue de vouloir briller.* 99

CHAP. XII. *La fortune semble vouloir humilier la famille de Wakefield. Des mortifications sont souvent plus douloureuses que des calamités réelles.* 109

CHAP. XIII. *On découvre que M. Burchell est un ennemi ; car il a la hardiesse de donner des conseils désagréables.* 120

CHAP. XIV. *Nouvelles mortifications , ou démonstration que des calamités apparentes peuvent être des bonheurs réels.* 128

CHAP. XV. *La noirceur de M. Burchell se découvre. C'est folie d'être trop sage.* 141

## TABLE DES CHAPITRES.

- CHAP. XVI. *La famille du Ministre use d'adresse, & on lui en oppose une plus grande.* 152
- CHAP. XVII. *Il y a bien peu de vertus qui résistent à une tentation longue & agréable.* 163
- CHAP. XVIII. *Poursuites d'un père pour ramener à la vertu son enfant.* 180
- CHAP. XIX. *Description d'une personne mécontente du Gouvernement, qui craint la perte des droits de la Nation.* 190

## TOME SECOND.

- CHAPITRE I. *Histoire d'un Vagabond Philosophe, qui court après la nouveauté, & qui perd le contentement.* page 1
- CHAP. II. *L'amitié ne subsiste pas long-temps entre les vicieux; elle ne dure qu'autant qu'ils y trouvent leur satisfaction réciproque.* 32
- CHAP. III. *On pardonne aisément à quelqu'un qu'on aime.* 49
- CHAP. IV. *Il n'y a que les méchants qui puissent être long-temps & tout-à-fait malheureux.* 57
- CHAP. V. *Nouveaux malheurs.* 67
- CHAP. VI. *Il n'y a point de situation,*



## TABLE DES CHAPITRES.

- se misérable qu'elle paroisse, qui ne présente quelque consolation.* 77
- CHAP. VII.** Réforme dans la prison. Les Loix, pour être complètes, devraient récompenser aussi-bien que punir. 86
- CHAP. VIII.** Continuation du même sujet. 97
- CHAP. IX.** Le bonheur & la misère sont plutôt l'effet de la prudence que de la vertu dans cette vie; les biens & les maux temporels étant regardés en eux-mêmes par le Ciel, comme de pures bagatelles qui ne méritent pas qu'il se mêle de leur distribution. 106
- CHAP. X.** Egalité de la conduite de la Providence à l'égard des heureux & des malheureux, ici bas démontrée; que par la nature du plaisir & de la peine, les malheureux seront récompensés dans l'autre vie en proportion de leurs souffrances. 128
- CHAP. XI.** Lueurs d'espérance. Ne nous laissons point abattre, & la fortune changera à la fin en notre faveur. 138
- CHAP. XII.** Bienfait payé avec usure. 155
- CHAP. XIII.** Conclusion. 185

Fin de la Table.

LE MINISTRE





# LE MINISTRE D E WAKEFIELD.

---

## CHAPITRE PREMIER.

*Description de la famille du Ministre ;  
Ressemblance dans les esprits comme  
dans les personnes de ceux qui la  
composent.*

J'AI toujours pensé que l'honnête homme qui se marioit & qui élevoit une nombreuse famille, rendoit plus de service à l'humanité, que celui qui, vivant garçon, faisoit les raisonnemens les plus savans sur la population. Conduit par ce motif, il y avoit à peine un an que j'avois pris les ordres, que je commençai à penser sérieusement à

I. Part.

A

## 2 LE MINISTRE

prendre une femme. Je la choisîs ; comme elle-même choisit l'étoffe de sa robe de nœces , non pas pour l'éclat & pour le brillant , mais pour la solidité & le *bon user*. Pour lui rendre justice , c'étoit une femme d'un excellent caractère ; & quant à l'éducation , peu de dames de province pouvoient se vanter d'en avoir reçu une aussi bonne. Elle savoit lire dans quelque livre anglois que ce fût , sans être obligée de trop épeller ; & pour la cuisine & les fruits confits tant au sucre qu'au vinaigre , elle n'avoit pas son égale. Elle se piquoit aussi d'entendre parfaitement le ménage. Cependant je ne me suis jamais aperçu que nous soyons devenus plus riches par toutes ses inventions économiques.

Nous nous aimions tendrement l'un l'autre , & notre affection mutuelle s'accrut avec les années. Effectivement nous n'avions rien qui pût nous rendre mécontents du monde , ni de nous-mêmes. Nous avions une jolie maison située dans une belle campagne , & un bon voisinage. L'année s'écouloit dans des amusemens moraux ou champêtres , à rendre des visites à nos voisins riches , & à soulager ceux qui étoient pauvres.

Nous n'avions ni révolutions à craindre, ni travaux fatigans à essuyer. Toutes nos aventures étoient celles du coin de notre feu, & tous nos voyages se bornoient à passer de l'appartement bleu à l'appartement brun.

Comme notre maison étoit située près du grand chemin, nous avions souvent des voyageurs, ou des étrangers qui venoient se rafraîchir avec notre vin de groseilles, (a) que nous avions la réputation de faire excellent; & je puis assurer avec toute la candeur qui doit faire le partage d'un Historien, que je n'ai jamais trouvé aucun de ces gens, qui ne l'ait trouvé bon. Nous étions aussi visités souvent par des cousins au quatorzième degré, qui tous, sans le secours d'aucun généalogiste, se ressouvenoit très-bien de leur parenté avec nous. Il y en avoit parmi eux qui ne nous faisoient pas grand honneur en se prétendant nos parens. Car, exactement tous les aveugles, les boiteux, les estropiés, se mettoient de ce nombre. Ce-

---

(a) En Angleterre, sur-tout dans les campagnes, on fait des vins de toutes sortes de fruits, de groseilles, de cerises, de framboises, de prunelles, &c.

pendant ma femme vouloit toujours que, comme ils étoient *une même chair & un même sang* avec nous, ils fussent assis à la même table ; de manière que, si ce n'étoit pas des amis fort riches, c'étoit au moins des amis contents & satisfaits que nous avions autour de nous. Car c'est une remarque qui est certaine, que plus le convive est pauvre, plus il a de plaisir à être bien traité, & de mon naturel, je suis aussi grand admirateur d'un visage content, que d'autres le sont d'une tulipe, ou d'une aile de papillon bien nuancée. Il s'en trouvoit cependant dans le nombre de ces parens, qui avoient un mauvais caractère, ou un mauvais esprit ; en un mot, qui étoient si incommodes, que nous désirions de nous en débarrasser. A ceux-là j'avois attention, la première fois qu'ils nous rendoient visite, de leur prêter ou une redingotte, ou une paire de bottes, ou même un cheval de peu de valeur, & j'eus toujours la satisfaction de voir qu'ils ne revinrent point pour me les rendre. Par ce petit artifice ma maison se trouvoit débarrassée de ceux qui ne nous convenoient pas ; mais jamais le *Ministre de Wakefield* ne fut

connu pour fermer la porte , ni au voyageur , ni à l'indigent.

Nous vécûmes ainsi quelques années , dans l'état le plus heureux. Nous ne fûmes cependant pas exempts de ces petites disgrâces que la Providence nous envoie , pour relever le prix de ses faveurs. Mon verger fut souvent pillé par les écoliers , & la pâtisserie de ma femme fut quelquefois volée par les chats , ou les enfans. Il arrivoit aussi que le Seigneur de la paroisse s'endormoit , justement , à l'endroit le plus touchant de mon sermon , où que sa femme ne répondoit que par une révérence trop courte aux politesses de la mienne à l'Eglise. Mais nous prenions bientôt le dessus sur le chagrin causé par ces petits accidens ; & ordinairement , au bout de trois ou quatre jours , nous commençons à être surpris qu'ils eussent pu nous affecter.

Mes enfans , production de la tempérance , étant élevés sans délicatesse , étoient d'une bonne constitution & d'une santé robuste. Les garçons étoient vigoureux & hardis , mes filles soumises & belles. Quand j'étois au milieu de ce petit cercle , que j'espérois qui feroit le



soutien de ma vieilleſſe , je ne pouvois m'empêcher de me rappeler la fameuſe hiſtoire du Comte d'*Abensberg* , qui dans le temps qu'*Henri II.* viſitoit ſes provinces d'Allemagne , pendant que les courtiſans venoient au devant du Prince avec leurs tréſors , lui amena ſes trente-deux enfans , & les préſenta à ſon Souverain , comme le plus beau préſent qu'il eut à lui offrir. De même , quoique je n'eufſe que ſix enfans , je les regardois comme un préſent conſidérable que j'avois fait à mon pays , & pour lequel je penſois qu'il me devoit quelque reconnoiſſance. Notre fils aîné ſe nommoit *Georges* , du nom de ſon oncle , qui nous avoit laiffé dix mille livres ſterlings. Notre ſecond enfant étoit une fille , à qui je voulois donner le nom de *Griſelle* , qui étoit celui de ſa tante. Mais ma femme , qui , pendant ſa groſſeſſe , avoit lu des Romans , inſiſta pour qu'elle s'appellât *Olivia*. En moins d'une année enſuite nous eûmes une ſeconde fille. Je comptois bien que celle-là porteroit le nom de ſa tante *Griſelle* ; mais une parente riche , ayant eu la fantaiſie d'en être la marraine , lui donna le nom de *Sophie*. Ainſi j'avois deux



noms de Roman dans ma famille ; mais je proteste que je n'y ai eu aucune part. Le quatrieme étoit un garçon , nommé *Moïse* ; & après un intervalle de douze années , nous eûmes encore deux garçons , *Dick & Bill*. (a)

Il seroit inutile de dissimuler la satisfaction que j'avois , quand je voyois mes petits autour de moi ; mais celle de ma femme étoit encore , pour ainsi dire , plus grande que la mienne. Quand ceux qui nous faisoient visite venoient à dire :  
 » En vérité , madame *Primrose* , (b)  
 » vous avez les plus beaux enfans de  
 » tous le pays. Ah ! voisin , répondoit-  
 » elle , ils sont comme Dieu les a faits ,  
 » assez beaux , s'ils sont assez bons , car  
 » *beau est , qui bien fait.* » En même temps elle disoit à ses filles de tenir

---

(a) Ces deux noms sont des abréviations , le premier de *Richard* , le second de *William*. Ces sortes d'abréviations des noms de baptême sont très-communes parmi les Anglois. Non-seulement tous les enfans , même des meilleures maisons , sont appelés par leurs noms de baptême ainsi abrégés ; mais les amis , les maris & les femmes s'en servent entr'eux , comme d'expressions d'amitié. On s'en sert aussi pour tous les domestiques.

(b) On voit aisément que c'est le nom du Ministre.

leur tête droite ; & pour ne rien dissimuler , elles étoient effectivement fort jolies. Je regarde la figure comme une circonstance si indifférente en soi , que je n'aurois pas pensé à parler de celle de mes filles , si ce n'est qu'elle étoit le sujet général des conversations du pays. *Olivia* , qui étoit alors âgée d'environ dix-huit ans , avoit cette espèce de beauté avec laquelle les peintres représentent ordinairement Hébé , vive , animée , frappante. Les traits de *Sophie* n'avoient pas tant d'éclat au premier coup d'œil ; mais leur effet étoit souvent plus sûr , car ils étoient doux , modestes , engageans. L'une remportoit la victoire du premier coup ; l'autre par des efforts répétés , mais toujours suivis du succès.

Le caractère des femmes s'accorde ordinairement avec leurs traits , au moins cela étoit-il vrai de mes filles. *Olivia* désiroit d'avoir plusieurs amans , *Sophie* , de s'en assurer un. *Olivia* laissoit voir souvent un trop grand désir de plaire. *Sophie* , dans la crainte d'offenser , s'efforçoit de cacher sa supériorité : l'une m'amusoit par sa vivacité quand j'étois gai , l'autre me plaisoit par son bon sens quand j'étois sérieux. Mais ces qualités

différentes n'étoient poussées à l'excès ni dans l'une ni dans l'autre, & je les ai vu souvent changer d'humeur ensemble pour un jour entier. Une robe de deuil faisoit de ma coquette une prude, & un nouvel ajustement de rubans donnoit à la cadette une vivacité surnaturelle. Mon fils aîné *Georges*, que je destinois à une des *professions savantes* (a), étudioit à l'Université d'Oxford. Mon second, *Moïse*, que je destinois aux affaires, recevoit dans ma maison une espèce d'éducation mixte. Il seroit inutile d'entreprendre de décrire le caractère particulier d'enfans qui n'avoient que fort peu vu le monde. Il suffira de dire qu'il y avoit dans tous une ressemblance de famille, & qu'à proprement parler, ils avoient tous un caractère général, celui d'être également généreux, crédules, simples & sans méchanceté.

---

(a) C'est ainsi qu'on appelle ordinairement en Angleterre, la Théologie, la Jurisprudence, la Médecine & la Musique. Ces Arts forment quatre Facultés, dans lesquelles on prend des degrés dans les différentes Universités.



---

## CHAPITRE II.

*Malheurs de famille. La perte de la fortune ne sert qu'à augmenter la noble fierté des honnêtes gens.*

**L**E temporel de ma famille étoit principalement sous la direction de ma femme ; le spirituel étoit entièrement sous la mienne. Le produit de mon bénéfice qui ne montoit qu'à 35 livres sterlings par année, je le donnois aux orphelins & aux veuves des Ecclésiastiques de notre Diocèse ; car ayant une fortune suffisante par moi-même, je ne me souciois pas du revenu temporel, & j'en faisois un plaisir secret à faire mon devoir sans intérêt. J'avois pris aussi la résolution de ne point me faire substituer dans mes fonctions par un Vicaire, & de connoître tous mes paroissiens. J'exhortois les hommes mariés à la tempérance, & les garçons au mariage ; en sorte qu'en peu d'années c'étoit un propos commun, qu'il y avoit à *Wakefield* trois choses extraordinaires, un Minis-

DE WAKEFIELD. II  
tre sans orgueil, (a) des garçons qui

(a) Le Clergé de l'Eglise Anglicane n'est pas à beaucoup près aussi estimable que le nôtre à tous égards. En réformant les prétendus abus de l'Eglise Romaine, ils en ont retenu dans la leur un énorme, qui ne se trouve point dans celle dont ils se sont séparés, la pluralité des bénéfices à charge d'âme. Rien n'est si commun que de voir un Ecclésiastique d'Angleterre, être Recteur de deux ou trois Paroisses à la fois, qui lui produisent un revenu considérable, pour lequel il ne fait autre chose que prêcher une fois l'année dans chacune. Le gros ouvrage, c'est-à-dire, le service divin, l'instruction des enfans, l'exhortation des malades, &c. ils s'en déchargent sur une espèce de valet qu'on nomme *Curate*, à qui ils donnent le moins de gages qu'ils peuvent, & qui, de son côté, fait le moins d'ouvrage qu'il peut. Aussi, à l'exception de quelques sermons farcis d'invectives contre l'Eglise Romaine, qu'ils appellent la *grande Prostituée de Babylone*, qu'ils peignent comme idolâtre, &c.; & qui semblent n'avoir pour but que d'exciter une haine fanatique dans les peuples contre tous ceux qui n'ont pas le bonheur d'être membres de leur Eglise, les peuples ne reçoivent-ils aucune espèce d'instructions. Point de catéchismes pour les enfans, point d'exhortations aux malades, point de ces visites charitables chez les pauvres, &c. L'orgueil des Recteurs est insupportable, comme la misère de leurs substituts est extrême. Ceux-ci ayant la liberté de se marier, comme leurs supérieurs, & n'ayant pas les mêmes revenus, laissent après eux des enfans malheureux, que la pauvreté, jointe à l'orgueil de leur naissance, précipite dans toutes sortes de vices, sur-tout les filles dans la prostitution. On dit que la moitié au moins des prostituées de Londres, est composées de filles de Ministres Tobalrènes.



cherchoient à se marier, & des cabarets qui manquoient de pratiques.

Le mariage a toujours été un de mes sujets favoris, & j'ai écrit un grand nombre de sermons pour prouver l'utilité & le bonheur de cet état ; mais il y a un article particulier dans cette matière que je m'étois fait un point capital de soutenir. Je prétendois avec *Whiston* qu'il n'étoit pas permis à un Prêtre de l'Eglise Anglicane, après la mort de sa première femme, de convoler à de secondes nœces ; en un mot, j'étois un zélé défenseur de la monogamie.

J'avois été initié de bonne heure dans cette dispute importante, qui a enfanté tant de volumes laborieusement écrits : je publiai moi-même quelques traités sur la matière ; & comme ils ne se sont jamais vendus, j'ai la consolation de penser qu'ils ne sont lus que par le petit nombre des élus. Quelques-uns de mes amis appelloient cela mon côté faible ; mais hélas ! quand ils parloient ainsi, ils n'avoient pas, comme moi, fait de la matière le sujet d'une longue contemplation. Plus je réfléchissois sur le sujet, plus il me paroissoit important : j'allai même un pas plus loin que *Whiston* dans



le développement de mes principes. Comme il avoit fait graver sur la tombe de sa femme, qu'elle avoit été la *seule* femme de *Guillaume Whiston*, je composai une semblable épitaphe pour ma femme, quoiqu'encore vivante, dans laquelle je faisois l'éloge de sa prudence, de son économie & de son obéissance jusqu'à la mort; je la fis copier par une belle main, proprement encadrer, & je la plaçai sur le chambranle de la cheminée, où elle servoit à différents usages très-utiles. Elle avertissoit ma femme de ces devoirs, & de ma fidélité; elle lui inspiroit le désir de mériter les éloges que je donnois à ses vertus, & lui rappelloit le souvenir de sa fin.

Ce fut peut-être pour m'avoir entendu si souvent recommander le mariage, que mon fils aîné, aussi-tôt sa sortie du collège, fixa ses affections sur la fille d'un Ecclésiastique de notre voisinage, qui avoit un bon bénéfice, & qui étoit en état de lui donner une dot considérable; mais la fortune de la demoiselle étoit son moindre mérite. Tout le monde, excepté mes deux filles, convenoit que *Miss Arabella Wilmore* étoit parfaite.

ment belle; elle joignoit à la jeunesse, à un air de santé & d'innocence, un teint si fin & des yeux si parlans, que la vieilleſſe même ne pouvoit la regarder avec indifférence. Comme le père ſavoit que j'étois en état de mon côté de donner un bien honnête à mon fils, il n'étoit pas éloigné du marché. Convaincu par ma propre expérience que le temps de la recherche eſt le plus heureux de la vie, je ne fus pas fâché d'en prolonger la durée; & les différens amusemens que le jeune couple trouvoit tous les jours dans la compagnie l'un de l'autre, ſembloient augmenter leur paſſion. Nous étions ordinairement éveillés le matin par quelque concert: quand le jour étoit beau nous faiſions une partie de chaffe à cheval. Le temps entre le déjeûner & le dîner, étoit conſacré par les Dames à leur Toilette & à l'étude; elles liſoient une page, enſuite ſe regardoient dans le miroir, & le Philoſophe le plus ſévère auroit été obligé d'avouer que ſouvent la glace préſentoit plus de beautés que le livre. A dîner, c'étoit ma femme qui préſidoit; elle vouloit toujours découper & ſervir elle-même les viandes, parce que c'étoit

l'usage de sa mère , & elle ne manquoit pas à cette occasion de nous donner l'histoire de chaque plat. Quand nous avions dîné, pour empêcher les Dames de nous quitter , (a) je faisois ordinairement ôter la table , & souvent les filles , avec l'aide de leur maître de musique , nous donnoient un petit concert fort amusant. La promenade , le thé , la danse & de petits jeux accouroissoient le reste du jour , sans le secours des cartes , pour lesquelles j'ai toujours eu de l'aversion : de tous les jeux je n'aimois que le Backgammon (b) auquel mon vieux ami M. *Wilmot* & moi , risquions quelquefois nos fix sols. Je ne puis m'empêcher à ce sujet de rapporter un événement de mauvais présage , qui m'arriva la dernière fois que nous jouâmes ensemble : je n'avois besoin que d'un quatre , & j'amenai cinq fois de suite deux as.

---

(a) Ceci a rapport à un usage d'Angleterre. Après le dîner , on leve la nappe , & on pose sur la table nue , des bouteilles & des verres. Alors les Dames se retirent ordinairement à leur appartement , & les hommes restent à faire la conversation.

(b) C'est une espèce de jeu de trictrac fort usité en Angleterre , qui est notre jeu de routes-tables.

Quelques mois s'étant écoulés de cette manière, on fixa enfin le jour pour le mariage du jeune couple qui sembloit le désirer très-impatiemment. Je n'ai pas besoin de décrire l'air important & *affairé* de ma femme, ni les regards *matois* de mes filles pendant les préparatifs : pour moi, mon attention étoit fixée sur un autre objet ; j'achevois un traité que je me proposois de publier dans peu, pour la défense de la monogamie. Comme je regardois cet ouvrage comme un chef-d'œuvre, je ne pus m'empêcher, dans l'orgueil de mon cœur, de le faire voir à mon vieux ami M. *Wilmot*, & je ne doutois point qu'il ne m'en fit des complimens ; mais je découvris trop tard qu'il étoit fortement attaché à l'opinion contraire, cela par une bonne raison ; car j'appris que dans ce temps même il faisoit sa cour à une femme pour se marier en quatrièmes nêces. Cette circonstance produisit, comme on peut bien croire, une dispute entre nous, dans laquelle il se mêla quelque aigreur, qui pouvoit occasioner la rupture de l'alliance proposée ; mais le jour qui précéda celui fixé pour la cérémonie, nous convînmes de discuter la matière avec étendue.

La

La dispute fut soutenue avec une égale chaleur des deux côtés ; il m'accusoit d'être hétérodoxe , je rétorquois l'imputation : il répliqua ; je répliquai. Au moment où le débat étoit le plus chaud , je fus appelé hors de la salle par un de mes parens , qui avec un visage triste , me conseilla de quitter la dispute & de laisser le vieux ministre devenir encore époux , s'il le pouvoit , au moins jusqu'à ce que l'affaire du mariage de mon fils fût terminée. » Comment , » m'écriai je , abandonner la cause de » la vérité ; lui laisser la liberté de se remarier quand je l'ai déjà poussé si loin » dans le raisonnement , que j'ai l'avantage de l'avoir réduit à l'*absurde* ? » Vous me persuaderiez aussi-tôt d'abandonner ma fortune que ma dispute. » Votre fortune , reprit mon ami , je suis fâché de vous l'apprendre , est presque réduite à rien. Le marchand de la Ville sur qui vous aviez placé vos fonds , vient de faire banqueroute , & est en fuite , & l'on ne croit pas , que les créanciers retirent cinq pour cent de leurs créances. Je ne voulois pas vous chagriner , ni votre famille , par cette mauvaise nouvelle , jusqu'à



18 LE MINISTRE

» ce que le mariage fût achevé ; mais  
 » j'ai cru devoir vous en parler plutôt ,  
 » pour vous engager à modérer votre  
 » chaleur dans la dispute ; car je sup-  
 » pose que votre prudence vous fera  
 » voir à vous-même la nécessité de dis-  
 » simuler au moins jusqu'à ce que la  
 » fortune de la Demoiselle soit assurée  
 » à votre fils. Dissimuler ! répliquai-je ;  
 » si ce que vous m'apprenez est vrai ,  
 » & que je sois réduit à la mendicité ,  
 » la misère ne fera jamais de moi un  
 » mal-honnête homme , & ne m'enga-  
 » gera point à désavouer mes principes.  
 » Je vais , de ce pas , informer tout-à-  
 » l'heure la compagnie de la circonstan-  
 » ce qui m'arrive ; & quant à ma thé-  
 » se , je rétracte dès-à-présent toutes les  
 » concessions que j'avois faites à mon  
 » adversaire ; & je soutiens à présent  
 » qu'il ne peut être époux , ni de droit ,  
 » ni de fait , ni dans aucun sens possi-  
 » ble. »

Il seroit inutile de décrire les sensa-  
 tions qu'éprouvèrent les deux familles  
 quand je leur appris la nouvelle de ma  
 catastrophe ; mais ce que les autres res-  
 sentirent, ne paroissoit rien en comparai-  
 son de ce que les jeunes amans parus-



rent souffrir. M. *Wilmot*, qui paroissoit déjà auparavant assez porté à rompre le marché, y fut bientôt déterminé par cette circonstance. Il possédoit dans toute sa perfection la vertu de la prudence, la seule qui trop souvent nous reste dans toute sa force à soixante-douze ans.



## CHAPITRE III.

*Changement d'habitation. Le bonheur  
de notre vie dépend en général de  
nous-mêmes.*

**L**A seule espérance qui nous restât alors , étoit que le rapport de notre malheur fût faux ou prématuré ; mais une lettre que je reçus de l'homme qui faisoit mes affaires à la ville , vint bientôt en confirmer les particularités. La perte de ma fortune , si elle n'eut tombé que sur moi , m'auroit paru une bagatelle ; mais la seule peine que j'en ressentais , étoit toute pour ma famille , qui par-là étoit obligée de devenir humble , sans avoir reçu une éducation qui eût pu l'habituer au mépris.

Près de quinze jours s'écoulèrent avant que j'entreprisse de modérer leur affliction ; car une consolation prématurée ne sert qu'à réveiller la douleur. Pendant cet intervalle mon esprit s'occupait des moyens de soutenir ma famille. A la fin , on m'offrit une petite Cure de

cinquante livres sterlings dans un village éloigné, où je pouvois conserver mes principes, sans être molesté. J'acceptai avec joie l'offre qui m'en fut faite, & je résolus d'augmenter ce foible revenu, en faisant valoir une petite ferme.

Cette résolution prise, mon premier soin fut de rassembler les débris de ma fortune. Toutes dettes reçues & payées, je ne me trouvai que quatre cens livres sterlings, de quatorze mille que j'avois. Ma principale attention fut donc ensuite de rabaisser la vanité de ma famille au niveau de nos facultés; car je savois qu'une mendicité ambitieuse est le comble du malheur. » Vous ne pouvez pas » ignorer, leur disois-je, mes enfans, » que toute notre prudence ne pouvoit » pas prévenir le malheur qui vient de » nous arriver; mais elle peut faire plus, » elle peut le rendre sans effet. Nous » voilà devenus pauvres, mes chers enfans, & la sagesse veut que nous nous conformions à notre humble situation. » Abandonnons donc, sans murmurer, » cet éclat qui n'empêche pas un grand nombre de ceux qui le possèdent, » d'être malheureux; & cherchons dans » un état plus simple, cette paix du

» cœur, qui peut rendre tout le monde  
» heureux. Les pauvres vivent gaiement  
» sans notre secours, & Dieu ne nous a  
» pas assez maltraités, en nous formant,  
» pour que nous ne puissions pas vivre  
» sans le leur. Oui, mes enfans, quit-  
» tons dès ce moment toute idée de  
» vivre en gentilshommes. Il nous reste  
» assez pour être heureux, si nous som-  
» mes sages, & que le contentement  
» nous indemnise du défaut de for-  
» tune.

Comme mon fils aîné avoit fait ses études, je me déterminai à l'envoyer à Londres, où les connoissances qu'il avoit acquises dans l'Université, pouvoient l'aider à se soutenir lui-même & nous aussi. La séparation d'amis & de parens, est peut-être une des circonstances les plus douloureuses de l'indigence. Le jour arriva bientôt où nous devions nous disperser pour la première fois. Mon fils, après avoir pris congé de sa mère, & de ses frères & sœurs, qui mêloient leurs larmes à leurs embrassemens, vint me demander ma bénédiction. Je la lui donnai de tout mon cœur, & j'y ajoutai cinq guinées, qui étoit tout le patrimoine que j'avois alors à lui donner.

» Tu vas à Londres à pied, lui dis-je,  
 » mon enfant ; c'est ainsi qu'un de tes  
 » aïeux y a été avant toi. Reçois de moi  
 » le même cheval qu'un bon Evêque lui  
 » donna , ce bâton ; prends aussi ce  
 » livre, pour te consoler dans le chemin ;  
 » ces deux lignes , qui s'y trouvent  
 » valent un million : *J'ai été jeune , &*  
 » *à présent je suis vieux ; cependant je*  
 » *n'ai jamais vu le juste abandonné ,*  
 » *ou sa postérité mendiant son pain.*  
 » Que cette assurance soit ta consola-  
 » tion dans ta route. Vas , mon enfant ,  
 » quelque chose qui t'arrive , viens me  
 » voir une fois chaque année. Bon cou-  
 » rage , & adieu ». Comme je connois-  
 sois à mon fils de la probité & de l'hon-  
 neur , je n'eus point d'inquiétude , en  
 le jettant , pour ainsi dire , nu sur le  
 théâtre du monde ; car je savois que ,  
 soit qu'il s'y élevât , soit qu'il y tombât ,  
 il y joueroit toujours le rôle d'un hon-  
 nête homme.

Notre départ suivit bientôt le sien. Ce  
 ne fut pas sans verser bien des larmes ,  
 que nous quittâmes un lieu où nous  
 passions depuis si long - temps , des  
 jours si heureux ; & la constance la plus  
 ferme pourroit-elle les retenir dans une

pareille occasion ? D'ailleurs, un voyage de soixante milles, pour des gens qui jusques-là ne s'étoient pas éloignés plus de dix milles de chez eux, nous remplittoit de crainte. Les cris des pauvres qui nous suivirent plusieurs milles, contribuoient à augmenter notre douleur. Le premier jour nous arrivâmes sans accident à trente milles de notre demeure future, & nous nous arrêtâmes pour coucher, à une hôtellerie assez pauvre sur le chemin. Quand on nous eut montré notre chambre, je priai l'hôte, suivant ma coutume, de nous donner sa compagnie à souper, (a) ce qu'il ac-

---

(a) Les hôtelliers en Angleterre sont plus polis & plus considérés qu'en France ; quoiqu'ils n'y soient ni moins intéressés, ni moins frippous. Ils viennent à leur porte recevoir, à la décente de la voiture, ceux qui s'arrêtent à leur hôtellerie. Ils les conduisent eux-mêmes dans une chambre, sans les laisser se morfondre dans leur cuisine ou dans leur cour, à appeller des garçons ou des servantes, pour leur montrer leur logement. Ils reçoivent les ordres qu'on leur donne, & y répondent avec une politesse qui va jusqu'à la bassesse ; mais ils font payer cher ces politesses. Le Docteur *Smollett*, dans une histoire qu'il vient de publier de ses voyages en France & en Italie, se plaignant amèrement des fripponneries atroces qu'il a essuyées de la part de cette espèce de gens, sur la route de Londres à Douvres, rapporte qu'un d'eux



cepta avec d'autant plus de plaisir, que ce qu'il devoit boire, devoit augmenter la carte pour le lendemain. Cependant sa compagnie me fit plaisir, parce qu'il connoissoit tout le pays où j'allois m'établir, particulièrement le Chevalier *Tornhill*, Seigneur du lieu où j'allois demeurer, & propriétaire de la ferme que j'avois prise, qui demouroit à peu de distance du village où j'étois. Il me le dépeignit comme un gentilhomme, qui ne se soucioit de connoître le monde que du côté des plaisirs qu'il pouvoit fournir, & qui étoit singulièrement remarquable par son attachement pour le beau sexe. Il m'ajouta qu'il n'y avoit point de vertu qui pût tenir contre ses artifices & ses assiduités, & qu'il y avoit à peine une fille de fermier à dix milles à la ronde, un peu jolie, avec laquelle il n'eut été heureux & infidèle. Ce récit me causa du chagrin; mais il fit un

---

exigea d'un de nos Ambassadeurs quarante guinées pour un souper qui ne valoit pas quarante schelings. En général, il est à remarquer que l'on ne trouve de politesse en Angleterre, que dans ceux qui espèrent vous duper, si l'on peut appeller du nom de politesse les révérences requises par un pareil motif.

effet tout différent sur mes filles, sur le visage desquelles je vis briller l'espoir d'un triomphe prochain. Ma femme elle-même, pleine de confiance dans leurs attraits & dans leur vertu, ne parut pas moins satisfaite. Pendant que nous étions ainsi occupés de nos pensées différentes, l'hôtesse entra dans la chambre, pour apprendre à son mari, que ce monsieur singulier, qui étoit chez eux depuis deux jours, n'avoit point d'argent pour payer sa dépense. » Point d'argent, reprit l'hôte, cela est impossible; car ce n'est pas plus loin qu'avant-hier, qu'il paya trois guinées à notre Bèdeau, pour racheter du fouet un pauvre soldat estropié, qui avoit été condamné à être fustigé pour avoir volé des chiens ». L'hôtesse continuant à assurer que le fait n'en étoit pas moins vrai, l'hôte se préparoit à sortir de la chambre, jurant qu'il vouloit être payé d'une façon ou d'une autre, quand je le priai de vouloir bien m'introduire chez cet étranger, qu'il me venoit de dépeindre si charitable. Il y consentit, & me présenta à un homme qui paroissoit avoir environ trente ans, vêtu d'un habit qui avoit été jadis galonné. Il étoit bien-fait

de sa personne, quoique son visage fût marqué des rides de la réflexion. Il y avoit quelque chose de bref & de sec dans son abord, & il sembloit, ou ne rien entendre à la cérémonie, ou la mépriser.

Quand l'hôte fut sorti, je ne pus m'empêcher de marquer à l'étranger la peine que je ressentois de voir un homme de sa sorte dans la circonstance où il se trouvoit, & je lui offris ma bourse, pour satisfaire à ce qu'on lui demandoit. » Je l'accepte de bon cœur, me répondit-il, & je suis bien-aise que ma dernière inadvertence, en donnant tout l'argent que j'avois sur moi, m'ait donné occasion de voir qu'il reste encore parmi nous quelques cœurs bien-faisans. J'exige cependant, avant que de recevoir votre offre, de connoître le nom & la demeure de mon bien-facteur, pour pouvoir m'acquitter le plutôt possible. » Je le satisfis pleinement là-dessus, & lui dis non-seulement mon nom, mais aussi le malheur qui m'étoit arrivé, & le lieu où j'allois demeurer. « Cela se rencontre, reprit-il, encore plus heureusement que je n'espérois; car je vais moi-même de ce côté,

» ayant été retenu ici deux jours par les  
» débordemens, qui, à ce que je crois,  
» laisseront demain les chemins pratica-  
» bles. » Je lui témoignai le plaisir que  
j'aurois de sa compagnie; & ma fem-  
me, ainsi que mes filles, se joignant à  
mon invitation, nous le retînmes à sou-  
per avec nous. La conversation pendant  
le repas, tout-à-la-fois agréable & ins-  
tructive, me faisoit souhaiter d'en jouir  
plus long-temps; mais l'heure de se re-  
tirer, & de prendre du repos pour se  
préparer à la fatigue du lendemain, vint  
interrompre le plaisir que j'avois à l'en-  
tendre.

Le lendemain matin nous partîmes tous  
ensemble. Ma famille étoit à cheval, pen-  
dant que M. *Burchell*, notre nouveau  
compagnon, marchoit à pied dans les  
sentiers le long du grand chemin, nous  
observant, avec un sourire, que comme  
nous étions mal montés, il étoit trop  
complaisant pour nous laisser derrière.  
Comme les eaux n'étoient pas encore  
tout-à-fait retirées, nous fûmes obligés  
de louer un guide qui marchoit au trot  
devant nous; M. *Burchell* & moi, fai-  
sions l'arrière-garde. Nous adoucissions  
la fatigue de la route par des disputes.

philosophiques ; matière qu'il paroïssoit entendre très bien. Mais ce qui me sembloit encore plus extraordinaire, c'est que, quoiqu'il me dût de l'argent, il soutenoit ses opinions avec autant d'obstination, que si c'eût été lui qui m'en eût prêté. Il m'apprenoit, de temps à autre, à qui appartenotent les différentes possessions que nous trouvions sur la route. « Celle-ci, me dit-il, en me » montrant une très-belle maison à quelque distance de nous, appartient à M. » *Tornhill*, un jeune gentilhomme, qui » jouit d'une grande fortune, quoiqu'absolument dépendante du bon plaisir » de son oncle, Sir *William Tornhill*, » lequel, content lui-même de peu, » laisse son neveu disposer du reste, & » réside principalement à la Ville. Quoi, » repris-je, mon jeune Seigneur est-il » le neveu d'un homme, dont les vertus, la générosité & la singularité sont » si connues ? J'ai entendu parler de Sir » *William Tornhill*, comme de l'homme » le plus généreux, & en même-temps » le plus capricieux du Royaume, le plus » bienfaisant.----Peut-être un peu trop, » reprit M. *Burchell* ; au moins quand » il étoit jeune, poussa-t-il, cette bien-



30 LE MINISTRE

» faifance à l'excès. Car alors ses pas-  
 » fions étoient fortes ; & comme elles  
 » étoient routes tournées du côté de la  
 » vertu , elles l'ont conduit à des excès  
 » romanesques. Il vifit de bonne-heure  
 » à la réputation de brave militaire &  
 » d'homme de lettres ; fe distingua bien-  
 » tôt dans le fervice , & acquit quel-  
 » que réputation parmi les favans. L'a-  
 » dulation s'attache toujours à l'ambi-  
 » tion ; car , c'eft de toutes les paffions,  
 » celle à qui la flatterie fait le plus de  
 » plaifir. Il étoit environné d'une foule  
 » de gens , qui ne lui préfentoient ja-  
 » mais qu'un côté de leur caractère ;  
 » en forte qu'il commença à perdre , par  
 » une affection générale , toute attention  
 » à fon intérêt particulier. Il aimoit tout  
 » le monde , parce que le hafard l'em-  
 » pêcha de connoître qu'il y avoit des  
 » coquins. Les Médecins nous parlent  
 » d'une maladie dans laquelle tout le  
 » corps devient d'une fenfibilité fi ex-  
 » trême , que le moindre tact caufe de  
 » la douleur. Ce gentilhomme éprou-  
 » voit dans fon efprit la fenfation que  
 » ces fortes de malades éprouvent dans  
 » leur corps. La plus légère infortune ,  
 » réelle ou fimplée , le touchoit au vif ,

» & son ame étoit malade par une ex-  
 » trême sensibilité aux malheurs d'au-  
 » trui. Ainsi, disposé à secourir, on peut  
 » aisément imaginer quelle quantité de  
 » gens il trouva disposés à le solliciter.  
 » Ses profusions commencèrent à déran-  
 » ger sa fortune, mais non pas son bon  
 » cœur; au contraire, l'un augmenta,  
 » pendant que l'autre déclinait. Il de-  
 » vint sans prévoyance, en même-temps  
 » qu'il devint pauvre; &, quoique ses  
 » discours fussent d'un homme sensé,  
 » ils étoient d'un fou. Cependant, con-  
 » tinuant toujours d'être environné par  
 » l'importunité, & n'étant plus en état  
 » de satisfaire à toutes les demandes  
 » qu'on lui faisoit, au lieu d'argent, il  
 » donnoit des promesses; c'étoit tout  
 » ce qu'il pouvoit donner, & il n'avoit  
 » pas assez de résolution pour affliger  
 » quelqu'un par un refus. Par ce moyen  
 » il amassa autour de lui une foule de  
 » demandeurs, qu'il étoit bien sûr de  
 » tromper dans leur attente, mais dont  
 » cependant il désiroit de soulager les  
 » besoins. Ces gens, après avoir vaine-  
 » ment attendu l'effet de ses promesses,  
 » le quittèrent avec mépris & avec les  
 » reproches qu'il méritoit. Mais à mesu-

### 32 LE MINISTRE

» re qu'il devint méprisable aux yeux  
 » des autres , il le devint aux siens pro-  
 » pres. Son esprit s'étoit appuyé sur ses  
 » flatteurs ; & ce support lui étant en-  
 » levé , il ne trouva point de ressources  
 » dans les applaudissemens de son pro-  
 » pre cœur , qu'il n'avoit jamais instruit  
 » à se respecter lui-même. Le monde  
 » commença à prendre à son égard une  
 » autre face. La flatterie de ses amis  
 » dégénéra en de simples approbations,  
 » qui bientôt se tournèrent en avis les  
 » moins ménagés , & un avis rejeté  
 » engendre les reproches. Il s'aperçut  
 » alors que ces amis , que ses bienfaits  
 » avoient amassés autour de lui , n'é-  
 » toient point du tout les gens les plus  
 » estimables. Il reconnut que pour ac-  
 » quérir le cœur d'un autre , il faut lui  
 » donner le sien. Enfin , *je m'aperçus*  
 » *alors.....* Mais je m'écarte de ce que  
 » je voulois vous dire : enfin , monsieur,  
 » il résolut de commencer à songer à  
 » lui-même , & imagina un plan pour  
 » rétablir sa fortune délabrée. Pour cela  
 » il voyagea à pied , à sa manière singu-  
 » lière , par toute l'Europe ; & , pendant  
 » ce temps , ses revenus s'accumulant ,  
 » avant qu'il eût l'âge de trente ans , sa  
 » situation

» situation se trouva plus aisée qu'elle  
 » ne l'avoit jamais été. Sa bonté est de-  
 » venue à présent plus raisonnable &  
 » plus modérée ; mais il conserve tou-  
 » jours le caractère d'un homme singu-  
 » lier, & du goût pour les vertus qui  
 » s'écartent un peu de la route ordi-  
 » naire. »

J'étois si attentif à ce récit de M.  
*Burchell*, qu'à peine regardois-je devant  
 moi en marchant, quand tout à coup  
 nous fûmes alarmés par les cris de ma  
 famille ; & tournant la tête, j'aperçus  
 ma seconde fille tombée de cheval au  
 milieu d'un courant rapide qui l'entraî-  
 noit malgré ses efforts. Elle avoit été  
 déjà deux fois à fond, & je ne pouvois  
 arriver assez tôt à son secours ; & quand  
 je l'aurois pû, mes sensations, à cette  
 vue, étoient trop violentes pour me per-  
 mettre d'agir : elle auroit infaillible-  
 ment péri, si mon compagnon, voyant  
 son danger, ne se fût plongé au même  
 instant dans l'eau pour l'en retirer ; &  
 ce ne fut pas sans peine qui l'amena  
 sur le bord. En prenant un peu plus haut  
 au dessus du courant, le reste de ma fa-  
 mille passa heureusement, & alors nous  
 joignîmes nos remerciemens à ceux de

ma fille. Sa reconnoissance pour son libérateur est plus aisée à imaginer qu'à décrire. Elle le remercioit plus des yeux que de paroles, & elle continuoit à s'appuyer sur son bras, comme si elle eût été encore bien-aise de recevoir son secours. Ma femme aussi espéroit être en état quelque jour de reconnoître son service, & de l'en remercier chez nous. Après nous être bien reposés à la première auberge, & avoir dîné ensemble, M. *Burchell*, qui alloit d'un côté opposé au nôtre, nous fit ses adieux, & nous continuâmes notre route. Ma femme, chemin faisant, m'observa que M. *Burchell* lui plaisoit beaucoup, & protesta que s'il avoit assez de naissance & de fortune pour pouvoir aspirer à une alliance avec une famille comme la nôtre, elle ne connoissoit point d'homme qu'elle lui préférât. Je ne pus m'empêcher de sourire en l'entendant parler de cette manière. Quelqu'un, sur le bord de la mendicité, prendre ainsi le ton de l'opulence la plus présomptueuse, c'est de quoi fournir matière de raillerie à un cœur mal-fait; mais, pour moi, je n'ai jamais désapprouvé ces innocentes illusions qui tendent à nous rendre moins malheureux.



---

---

CHAPITRE IV.

*Qui prouve que dans la fortune la plus humble , on peut trouver le bonheur & le plaisir , & qu'ils ne dépendent point des circonstances , mais de la façon de penser.*

**L**E lieu de notre nouvelle habitation étoit un petit hameau composé de fermiers , qui cultivoient leurs propres terres , & qui étoient également éloignés des deux extrêmes , la richesse & la pauvreté. Comme ils avoient chez eux presque toutes les nécessités de la vie , ils alloient rarement chercher le superflu dans les villes. Eloignés des gens polis , ils conservoient encore cette simplicité des premiers temps ; & une longue habitude de la frugalité , leur permettoit à peine , de savoir que la tempérance fût une vertu. Ils travailloient gaiement les jours de travail ; mais ils observoient les fêtes comme des intervalles de repos & de plaisir. Ils ne manquoient pas de chanter des Noël's à la

Nativité ; s'envoyoient des nœuds d'amour à la St. Valentin ; mangeoient des beignets au carnaval ; déployoient leur esprit par des poissôns d'avril au premier de ce mois , & cassoient religieusement des noix la veille de la St. Michel. Tout le hameau , instruit de notre approche , vint au-devant de son Ministre , les habitans parés de leurs plus beaux habits , un fifre & un tambourin à leur tête. On avoit préparé , pour nous recevoir , un repas auquel nous prîmes place joyeusement ; & ce qui manqua à la conversation du côté l'esprit , fut suppléé par le rire & la gaieté.

Notre petite habitation étoit située au pied d'une montagne dont la pente étoit douce. Un beau bois nous couvroit par derrière , un ruisseau murmuroit par devant ; d'un côté nous avions un pré , de l'autre une pelouse. Ma ferme consistoit en vingt acres environ d'excellente terre ; & j'avois payé cent livres de pot-de-vin à mon prédécesseur pour sa cession. Rien ne pouvoit surpasser la propreté de mes petites enclosures ; les ormes & les haies , qui les entouroient , étoient d'une beauté inexprimable. Ma maison n'avoit qu'un étage , & étoit cou-

verte de chaume , ce qui lui donnoit un air plus *coi*. Les murailles en dedans étoient proprement blanchies , & mes filles entreprirent des les orner de peintures de leur propre dessein. Quoique la même chambre nous servît de salle de compagnie & de cuisine , cela ne faisoit que la rendre plus chaude. D'ailleurs, comme la batterie étoit tenue dans l'état le plus propre, les plats, les assiettes, le cuivre bien écurés & disposés avantageusement sur les tablettes , faisoient un effet agréable à la vue , & tenoient lieu de beaux ameublemens. Il y avoit trois autres appartemens , un pour ma femme & moi ; un autre pour mes deux filles , renfermé dans le nôtre , & le troisième à deux lits pour le reste de mes enfans.

La petite république à laquelle je donnois des loix , étoit réglée de cette manière : au point du jour nous nous assemblions dans la chambre commune , où le feu avoit été allumé auparavant par la servante. Après nous être salués les uns les autres avec la cérémonie convenable ( car j'ai toujours tenu pour maxime , qu'entre personnes , même les plus intimes , il est bon de conserver quelque forme extérieure de politesse ,

sans quoi la liberté détruit toujours l'amitié, ) nous nous mettions tous à genoux pour remercier l'Être suprême du nouveau jour qu'il nous accordoit. Ce devoir rempli, mon fils & moi allions à nos affaires du dehors, tandis que ma femme & mes filles s'occupaient à préparer le déjeuner, qui étoit toujours prêt à une certaine heure. J'accordois une demi-heure pour ce repas, & une heure pour dîner; & ce temps étoit rempli par des plaisanteries innocentes entre ma femme & mes filles, & par des argumens philosophiques entre mon fils & moi.

Comme nous nous levions avec le jour, nous ne poursuivions jamais nos travaux quand il étoit fini; mais nous retournions à la maison, rejoindre une famille qui nous désiroit & qui nous recevoit avec un visage riant, un cœur content, & un bon feu. Nous n'étions pas même sans compagnie. Quelquefois le fermier *Flamborough*, un de nos voisins, qui ne haïssoit pas à causer, & plus souvent un aveugle du lieu, qui jouoit de la cornemuse, venoient nous rendre visite & boire de notre vin de groseilles, pour lequel nous n'avions

pas perdu notre réputation. Ces bonnes-gens avoient différens moyens pour se rendre amusans. Tandis que l'un jouoit de sa cornemuse, l'autre nous chantoit quelque ballade touchante. Le jour se terminoit comme nous l'avions commencé. Les plus jeunes de mes garçons étoient chargés de lire les leçons de la Bible du jour; celui qui lisoit le plus haut, le plus distinctement & le mieux, avoit un demi-sou le dimanche, pour mettre dans le tronc des pauvres.

Quand ce venoit le dimanche, c'étoit-là le jour de parure & de *braverie*, que tous mes édits somptuaires ne pouvoient réprimer. Quelqu'effet que je m'imaginasse avoir fait sur la vanité de mes filles, par mes sermons sur l'orgueil, cependant je les trouvois toujours attachées, dans le cœur, à leurs anciennes parures. Elles aimoient encore les dentelles, les rubans, les *gazes* & les *blondes*. Ma femme elle-même tenoit toujours à son pou-de-soie *cramoisi*, parce que je m'étois avisé de lui dire un jour, qu'il lui seyoit bien.

Ce fut, en particulier, le premier dimanche après notre arrivée, que leur coquetterie me mortifia bien. J'avois re-



commandé, la veille, à mes filles d'être prêtes le lendemain de bonne-heure; car j'ai toujours aimé à être arrivé à l'église bien avant les paroissiens. Elles m'obéirent ponctuellement; mais, quand il s'agit de nous assembler le matin pour déjeuner, je vis descendre ma femme & mes filles arrangées dans toute leur ancienne parure, leurs cheveux plâtrés de poudre & de pommade; des mouches, de grandes queues retroussées & bouffantes, dont l'étoffe faisoit du bruit à chaque mouvement qu'elles faisoient. Je ne pus m'empêcher de sourire en voyant leur vanité, sur-tout celle de ma femme, de qui j'attendois plus de discrétion. Le parti que je pris dans cette occasion, fut d'ordonner à mon fils, d'un air grave, d'appeler notre carrosse. Mes filles furent surprises à cet ordre; mais je le répétais avec encore plus de sérieux qu'auparavant..... " Surement, ", mon cher, vous badinez, dit ma ", femme. Nous pouvons fort bien aller ", d'ici à l'église à pié; nous n'avons pas ", besoin de carrosse pour nous y conduire..... Vous vous trompez, lui dis- ", je, ma chere, nous avons besoin d'un ", carrosse; car si nous allions à l'église à

5, pié dans cet attirail, tous les enfans  
 „ de la paroisse courroient après nous  
 „ pour nous huer..... En vérité, reprit  
 „ ma femme, j'avois toujours pensé que  
 „ mon mari étoit bien aise de voir ses  
 „ enfans mis honnêtement & propre-  
 „ ment..... Vous pouvez vous tenir aussi  
 „ propres que vous voudrez, m'écriai-je  
 „ en l'interrompant, mais ce n'est pas  
 „ de la propreté que tout ceci, c'est de  
 „ la folie. Ces manchettes, ces mouches,  
 „ ces découpures ne serviront qu'à vous  
 „ faire haïr par toutes les femmes de  
 „ nos voisins. Non, mes enfans, con-  
 „ tinuai-je d'un air plus tranquille, il  
 „ faut refaire ces robes d'une manière  
 „ plus simple; car tout cet étalage d'a-  
 „ justement ne va pas à quelqu'un qui  
 „ n'a pas même le moyen de se soute-  
 „ nir avec décence. Je ne fais même si  
 „ tous ces falbalas, ces garnitures con-  
 „ viennent aux riches, quand on fait  
 „ attention qu'à calculer modérément,  
 „ la nudité des pauvres pourroit être  
 „ couverte des garnitures superflues des  
 „ riches. „

Ma remontrance fit effet. Elles al-  
 lèrent, à l'instant, d'un air fort tran-  
 quille, changer d'habillemens; & j'eus

la satisfaction de voir le lendemain mes filles s'occuper d'elles-mêmes à diminuer l'ampleur & la queue de leurs robes ; & de ce qui en sortit , elles en firent des vestes du dimanche pour les deux petits garçons. Ce qui me fit encore plus de plaisir , c'est qu'ainsi diminuées , ces robes ne leur en alloient que mieux.



---

---

CHAPITRE V.

*Grande & nouvelle connoissance introduite sur la scène. Ce sur quoi l'on compte le plus, devient souvent le plus fatal.*

**A** Une petite distance de la maison, mon prédécesseur avoit fait un banc ombragé d'une haye d'aube-épine & de chevre-feuille. Là, quand le temps étoit beau, & que notre ouvrage étoit fini de bonne-heure, nous avions coutume de nous asseoir tous ensemble pour jouir de la vue d'un beau païsage pendant les soirées calmes; nous y prenions aussi quelquefois le thé au goûter, qui n'étoit plus alors pour nous qu'un repas extraordinaire; & comme ce régal arrivoit rarement, c'étoit pour nous des jours de réjouissance, & il falloit voir les cérémonies & l'air d'importance avec lesquels les préparatifs s'en faisoient. (a)

---

(a) Dans presque toutes les maisons, même les moins aisées, on prend en Angleterre le thé deux fois le jour, le matin & l'après-midi.

Dans ces occasions les deux petits garçons lisoient toujours à notre table , & ils étoient servis quand nous avions fini. Quelquefois , pour varier nos amusemens , mes filles chantoient en s'accompagnant de la guitare ; & pendant qu'elles formoient ainsi un petit concert, ma femme & moi nous nous promenions aux environs sur la pelouse émaillée de fleurs ; nous nous entretenions avec ravissement de nos enfans , & respirions avec plaisir l'air frais qui apportoit à nos poulmons la santé , & à nos oreilles l'harmonie.

Nous commençâmes , de cette façon , à trouver que chaque état de la vie peut fournir ses plaisirs particuliers. Si chaque matin nous éveilloit pour le tra-

---

Mais le thé de l'après-midi , est le plus important , parce qu'on le va prendre en cérémonie les uns chez les autres. Il est impossible pour quelqu'un qui ne connoît point cet usage , de concevoir combien il y a de règles à observer & de grâces à déployer pour la dame qui le fait , & pour celles qui le boivent. Ce petit repas ne fournit pas seulement l'occasion de montrer les grâces & la bonne éducation , il sert aussi à faire briller l'esprit. C'est-là que se tiennent les conversations les plus intéressantes , sur les modes nouvelles , les porcelaines , les aventures du jour , la médiance , &c.



vail , chaque soir nous en récompensoit par le plaisir de sa cessation.

C'étoit au commencement de l'automne , un jour de fête ( car j'observois les fêtes comme des intervalles nécessaires pour délasser du travail ) que j'avois conduit ma famille à notre place ordinaire d'amusement , & que nos jeunes musiciennes avoient commencé leur concert ; comme nous étions en train , nous vîmes un cerf sauter rapidement à côté de nous , environ à vingt pas de l'endroit où nous étions assis , & par son air hors d'haleine , nous jugeâmes qu'il étoit poursuivi par les chasseurs : nous commençons à réfléchir sur la détresse de ce pauvre animal , quand nous apperçûmes les chiens & les piqueurs , à quelque distance , qui suivoient sa piste. Je voulois dans le moment rentrer avec ma famille ; mais soit curiosité , surprise , ou quelque motif plus caché , ma femme & mes filles ne quitterent pas leurs sièges ; le chasseur qui étoit à la tête nous passa rapidement , suivi de cinq ou six autres qui paroissoient également pressés ; à la fin un jeune homme , de meilleure mine que les autres , s'avança , & nous ayant

regardés pendant quelque temps, au lieu de suivre la chasse, il s'arrêta court, mit pié à terre, & ayant donné son cheval à un domestique qui le suivoit, nous aborda d'un air de supériorité aisée : il crut n'avoir pas besoin de s'annoncer, & il alla tout droit pour embrasser mes filles, comme certain d'être bien reçu; mais elles avoient appris de bonne heure à déconcerter la présomption d'un regard : sur cela, il nous apprit que son nom étoit *Tornhill*, & qu'il étoit le Seigneur du pais à l'entour; il se présenta ensuite une seconde fois pour embrasser les femmes, & tel fut le pouvoir de la fortune & des beaux habits qu'il n'éprouva pas un second refus. Ses manières, quoique présomptueuses, étant aisées, nous devînmes bientôt plus familiers, & ayant apperçu par terre quelques instrumens, il demanda à être favorisé d'une chanson : comme je n'étois pas flatté d'une connoissance si disproportionnée, je fis signe de l'œil à mes filles, pour leur défendre de chanter; mais mon signe fut contrecarré par un autre de leur mere, auquel elles donnerent la préférence, en sorte qu'avec un air satisfait elles

nous donnerent une chanson de Dryden. M. *Tornhill* parut fort content du choix de la chanson & de la manière dont elle avoit été chantée, & prit lui-même la guittare ; il n'en jouoit que très-médiocrement ; cependant ma fille aînée lui rendit avec usure les complimens qu'il lui avoit faits, & l'assura qu'il tiroit plus de son de l'instrument que le maître même de qui elle avoit appris ; il s'inclina en recevant ce compliment ; elle fit une révérence, il loua son goût ; elle loua son exécution : un siècle ne les auroit pas pû se faire mieux connoître. Pendant tout cela, la mere, aussi folle que sa fille, & aussi heureuse qu'elle dans ses idées, insistoit pour que Monsieur nous fît l'honneur d'entrer & de se rafraîchir d'un verre de notre vin de groseilles. Toute la famille sembloit s'empresse à lui plaire ; mes filles mirent sur le tapis les sujets de conversation qu'elles croyoient les plus modernes, pendant que *Moïse*, au contraire, s'avisa de lui faire une ou deux questions sur les Anciens, par lesquelles il eut l'avantage de se faire rire au nez ; mais il n'en étoit pas moins content, car il avoit l'heureuse disposition de croire que

c'étoit de son esprit qu'on rioit , quand c'étoit de sa simplicité. Mes petits n'étoient pas moins occupés autour de l'étranger , dont ils ne quittèrent pas les côtés. J'eus bien de la peine à les empêcher , avec leurs doigts sales , de toucher & de ternir le galon de son habit , & de lever les pattes de ses poches , pour voir ce qu'il y avoit dedans. Il nous quitta sur le soir , mais en nous demandant la permission de nous revoir , qui fut accordée bien aisément à notre Seigneur.

Aussi-tôt qu'il fut sorti , ma femme tint conseil sur ce qui venoit de se passer. Elle fut d'avis que c'étoit une aventure très-heureuse ; car elle avoit toujours vu les choses les plus extraordinaires produire à la fin un bon effet. Elle espéroit revoir le jour où nous pourrions encore lever la tête parmi les plus huppés , & elle conclut par protester qu'elle ne voyoit pas de raison pourquoi les deux *Miss Wrinklers* (a) ayant bien trouvé de bons partis , ses filles ne pourroient pas en trouver de semblables. Comme c'étoit à moi que s'adressoit directement cette dernière réflexion , je

---

(a) Ce mot signifie ridée.

protestai que je ne voyois pas non plus  
 la raison de l'un ni de l'autre, de même  
 que je ne voyois pas pourquoi l'un ga-  
 gnoit un lot de cent mille livres à la  
 loterie, pendant qu'un autre restoit  
 avec un billet blanc. » Mais les per-  
 » sonnes, ajoutai-je, qui aspirent à des  
 » maris au-dessus d'elles, ou au lot de  
 » cent mille livres, n'en sont pas moins  
 » des fous par leur ridicule prétention,  
 » soit qu'elles réussissent, soit qu'elles  
 » échouent. Voilà, s'écria ma femme,  
 » comme vous cherchez toujours à nous  
 » chagriner moi & mes filles, quand  
 » nous sommes un peu gaies. Dis moi,  
 » *Sophie*, ma chère, que penses-tu de  
 » notre nouvelle connoissance ? ne te  
 » semble-t-il pas d'un bon caractère ?  
 » Extrêmement, maman, répliqua ma  
 » fille. Je crois qu'il peut dire beaucoup  
 » sur toutes sortes de sujets, & qu'il  
 » n'est jamais embarrassé; plus le sujet  
 » est même frivole, plus il a à parler  
 » dessus. En outre, je vous assure qu'il  
 » est fort bel homme. Oui, reprit  
 » *Olivia*, il est assez bien pour un hom-  
 » me; mais, pour moi, il ne me plaît  
 » pas. Il est si familier, qu'il en est im-  
 » pudent; sur-tout, il n'est pas soute-



nable quand il s'avise de jouer de la  
guitare. » J'interpréterai ces deux dis-  
cours en sens contraire, & je décou-  
vrirai, par ce que mes filles venoient de  
dire, que *Sophie* le méprisoit autant,  
intérieurement, qu'*Olivia* l'admiroit.  
Quelle que soit votre façon de penser  
sur son compte, mes enfans, je vous  
avouerai qu'il ne m'a pas beaucoup  
prévenu en sa faveur; les amitiés dis-  
proportionnées finissent toujours par  
le dégoût; & malgré l'air aisé qu'il  
affectoit, il m'a semblé qu'il sentoit  
parfaitement la distance qu'il y a de  
lui à nous. Voyons des gens de notre  
sorte. Il n'y a point parmi les hommes,  
de caractère si méprisable que celui de  
coureur de fortune; & je ne vois pas  
pourquoi, parmi les femmes, les  
coureuses de fortune ne seroient pas  
également méprisables. Ainsi, en sup-  
posant même ses vues honorables,  
quant à présent, le mépris succédera  
bientôt; mais si elles ne l'étoient pas,  
je tremble seulement d'y penser. Car,  
quoique je n'aie rien à craindre du  
caractère de mes enfans, je crois  
que du sien. . . J'allois continuer,  
quand je fus interrompu par un domes-

# DE WAKEFIELD. 31

lique du Chevalier, qui venoit, avec les complimens de son maître, nous apporter, de sa part, un quartier de vénaïson, & la promesse de venir dîner avec nous dans quelques jours. Ce présent venu si à propos, plaïda si puissamment en sa faveur, que je vis bien que je n'avois plus rien à espérer de tout ce que j'aurois pu dire. Je pris donc le parti de me taire, & je me contentai d'avoir fait voir le danger, laissant à leur prudence à l'éviter. Une vertu qui a besoin d'être perpétuellement gardée, ne vaut pas la peine d'une sentinelle.



---

---

## CHAPITRE VI.

*Le bonheur du coin du feu de la vie  
de la campagne.*

C O M M E notre dispute avoit été poussée avec quelque chaleur , pour raccommoder les affaires , nous nous réunîmes dans la conclusion de manger à souper une partie de la vénéaison que nous venions de recevoir , & mes filles se mirent à la préparer gaiement. „ Je „ suis bien fâché , m'écriai-je , de n'a- „ voir pas quelque voisin ou quelque „ étranger à inviter pour prendre sa „ part de notre bonne chère ; car je „ trouve que le plaisir de ces sortes de „ régals double en le partageant. Dieu „ me bénisse ! reprit aussi-tôt ma femme , „ je vois venir notre bon ami M. „ *Burchell* , qui a sauvé notre pauvre „ *Sophie* , & qui fait si bien vous river „ votre clou dans la dispute. Me river „ mon clou ? ma femme , vous vous „ trompez ; je crois que je n'ai per- „ sonne à craindre sur ce point. Je ne

„ dispute pas que vous ne soyez la  
 „ première femme du monde , pour  
 „ mettre une oie en pâté ; mais pour  
 „ ce qui est de l'argumentation , je vous  
 „ prie de me le céder là-dessus. „ Com-  
 me j'achevois , le pauvre M. *Burchell*  
 entra. Il fut salué par toute la famille ,  
 qui lui prit la main de bon cœur , pen-  
 dant que le petit *Dick* lui approchoit  
 une chaise.

L'amitié de ce pauvre homme me  
 faisoit plaisir par deux raisons : d'abord ,  
 parce que je savois qu'il avoit besoin  
 de la mienne ; ensuite , parce que je  
 savois qu'il étoit disposé à être aussi  
 ami qu'il pouvoit l'être. On le connois-  
 soit dans le voisinage sous le caractère  
 du pauvre gentilhomme , qui n'avoit  
 rien voulu faire dans sa jeunesse , quoi  
 qu'il n'eut pas encore plus de trente  
 ans. Il y avoit des intervalles où il par-  
 loit de très-bon sens ; mais , en général ,  
 il aimoit trop la compagnie des enfans ,  
 qu'il avoit coutume d'appeller de *petites*  
*créatures innocentes*. Il étoit connu pour  
 leur chanter des Romances (a) & leur

---

(a) Les Anglois les appellent *Ballades*. Ce  
 sont ordinairement des histoires tragiques en  
 vers , entremêlées de réflexions , ou terminées

raconter des histoires ; & rarement il alloit sans quelque chose pour eux dans ses poches, comme du pain-d'épice, des sifflets de deux liards, & autres semblables bagatelles. Il venoit ordinairement une fois l'année dans le canton, & vivoit sur l'hospitalité des habitans. Il soupa avec nous, & ma femme ne lui ménagea pas son vin de groseilles. La conversation s'anima ; il nous chanta de vieilles chansons, & raconta aux enfans le conte du *Daim de Beverland* & de *Griselle*, les aventures de *Castkin* & de la *Belle Rosamonde*. Le chant de notre coq, qui chantoit toujours à onze heures, nous avertit qu'il étoit temps d'aller se reposer ; mais nous nous trouvâmes fort embarrassés par une difficulté que nous n'avions pas prévue : c'étoit

---

par une conclusion morale qui se chautent dans les rues. Presque toutes les histoires tragiques sont mises aussi en ballades. Il y en a quelques-unes qui sont fort bien faites. M. Addison, dans le *Spectateur*, cite avec éloge celle des deux enfans dans le bois, & de *Cheary Chasa* ; celle de *Georges Harnavel* a fourni à *Lillao* la matière d'une fort bonne tragédie bourgeoise. Les Anglois, avec le génie le moins musical & les plus mauvaises voix de l'univers, sont en même temps grands chansonniers. Je crois même que nous ne l'emportons pas sur eux de ce côté.



de savoir comment nous logerions notre hôte. Nous n'avions pas plus de lits qu'il ne nous en falloit pour nous ; & il étoit trop tard pour l'envoyer coucher à l'auberge. Dans cet embarras le petit *Dick* lui offrit sa place dans son lit, si son frère *Moïse* vouloit consentir qu'il couchât avec lui ; & moi, s'écria *Bill*, je lui donnerai aussi la mienne, si mes sœurs veulent me prendre avec elles. . . . . Fort bien, mes enfans, m'écriai-je, l'hospitalité est un des premiers devoirs du Chrétien. Les bêtes se mettent à couvert dans leurs retraites, & les oiseaux sous les feuillages ; mais l'homme malheureux ne peut trouver de refuge que chez les semblables. Celui qui a été le plus étranger dans le monde, a été celui qui est venu pour le sauver ; il n'eut jamais de maison, comme s'il eut voulu éprouver s'il restoit quelque hospitalité parmi nous. *Deborah*, criai-je à ma femme, donnez à chacun de ces enfans un morceau de sucre, & que *Dick* ait le plus gros, parce qu'il a parlé le premier.

Le matin, j'appellai de bonne-heure ma famille pour aller retourner un re-

gain de foin ; & notre hôte , s'étant offert à nous aider , fut accepté au nombre des travailleurs. Notre besogne alla vite : j'étois à la tête , & les autres suivoient en ordre. Cependant je ne pus m'empêcher de remarquer l'assiduité avec laquelle M. *Burchell* aidait ma fille *Sophie* dans sa tâche. Quand il avoit fini la sienne , il se joignoit à elle , & ils entroient dans une conversation très-étroite. Mais j'avois une trop bonne opinion du bon sens de *Sophie* , & je connoissois trop bien son ambition , pour rien craindre pour elle , de la part d'un homme dont la fortune étoit délabrée. Quand nous eûmes fini pour ce jour-là , M. *Burchell* fut invité à rester comme la veille ; mais il nous refusa , devant coucher cette nuit chez un de nos voisins , à l'enfant duquel il portoit un sifflet. Quand il fut parti , notre conversation du souper tomba sur le pauvre malheureux hôte qui venoit de nous quitter. „ Quelle preuve frappante , „ disois - je , cet homme ne fournit-il „ pas des misères qui sont la suite d'une „ jeunesse inconsidérée & extravagante ! „ Il ne manque point du tout de sens ; „ mais cela ne fait que rendre ses pre-

„ mières folies plus impardonnables.  
 „ Pauvre malheureux ! où sont actuel-  
 „ lement ces parasites, ces flatteurs qu'il  
 „ inspiroit autrefois, & sur lesquels il  
 „ dominoit ? Ils sont peut-être à pré-  
 „ sent à faire leur cour au débauché qui  
 „ s'est enrichi par ses extravagances. Ils  
 „ le louoient autrefois, c'est actuelle-  
 „ ment le débauché qu'ils louent. Les  
 „ applaudissemens qu'ils donnoient au-  
 „ paravant à son esprit, sont changés en  
 „ sarcasmes sur ses folies. Il est pauvre,  
 „ & peut-être mérite-t-il de l'être ; car  
 „ il n'a ni l'ambition d'être indépen-  
 „ dant, ni le talent de se rendre utile.,  
 „ Peut-être quelques raisons secrètes me  
 „ firent mettre trop d'aigreur dans mes  
 „ observations, & Sophie m'en reprit  
 „ doucement. „ Papa, me dit-elle, quelle  
 „ qu'ait été autrefois sa conduite, son  
 „ état actuel devoit le mettre à l'abri  
 „ de la censure. Son indigence présente  
 „ est une punition suffisante de sa pre-  
 „ mière folie, & j'ai entendu dire à  
 „ mon papa lui-même, que nous ne  
 „ devons jamais frapper inutilement  
 „ ceux sur lesquels la main de la provi-  
 „ dence tenoit déjà levé le fouet de son  
 „ ressentiment. . . Vous avez raison,

„ *Sophie*, dit *Moïse*, & un Ancien re-  
„ présente fort bien cette conduite ma-  
„ ligne, sous la fable d'un payfan,  
„ qui tâchoit d'écortcher *Marsyas*, dont  
„ la peau avoit déjà été enlevée par  
„ *Apollon*. D'ailleurs, je ne fais si la  
„ situation de ce pauvre homme est aussi  
„ fâcheuse que mon cher père la repré-  
„ sente. Nous ne devons pas juger de  
„ ce que sentent les autres par ce que  
„ nous sentirions à leur place. Quelque  
„ obscure que nous paroisse l'habitation  
„ d'une taupe, cependant l'animal lui-  
„ même trouve son appartement suffi-  
„ samment éclairé; &, à dire vrai, il  
„ semble que l'esprit de cet homme  
„ s'accorde avec sa situation; car je n'ai  
„ jamais entendu personne parler avec  
„ plus de vivacité qu'il le faisoit au-  
„ jourd'hui dans la conversation qu'il  
„ avoit avec vous. „ Ces dernières  
paroles étoient dites sans le moindre  
dessein; cependant, elles firent rougir  
ma fille, qui tâcha de cacher son désor-  
dre par un rire affecté, & en assurant  
son frere qu'à peine avoit-elle pris garde  
à ce que cet homme lui avoit dit; mais  
qu'elle croyoit qu'il avoit pu être autre-  
fois un fort aimable gentilhomme. Cet

empressement à se défendre , & cette rougeur furent des symptômes qui ne me plurent pas intérieurement ; mais je réprimai mes soupçons.

Comme nous attendions notre Seigneur le lendemain , ma femme se mit à faire un pâté de la vénaison. *Moïse* étoit assis , pendant que je montrôis à lire aux petits. Mes filles paroissoient aussi fort empressées de leur côté ; & je remarquai , pendant assez long-temps , qu'elles étoient occupées à faire cuire quelque chose auprès du feu. Je crus d'abord que ce qu'elles faisoient , étoit pour aider leur mère ; mais le petit *Dick* m'apprit tout bas qu'elles faisoient une eau pour le visage. J'avois une antipathie naturelle pour les eaux de toute espèce ; car je savois qu'au lieu d'embellir , elles ne font que gâter le teint. J'approchai donc insensiblement ma chaise du feu , & , prenant les pincettes , comme pour l'attiser , je renversai , en apparence par accident , toute la composition , & il étoit trop tard pour en recommencer une autre.





## CHAPITRE VII.

*Description d'un bel-esprit de la Ville;  
les plus sots peuvent apprendre à être  
plaisans pour un jour ou deux.*

QUAND le matin du jour où nous devions traiter notre jeune Seigneur, fut venu, on peut penser quelle quantité de provisions furent épuisées pour faire figure. On peut bien s'imaginer aussi que ma femme & mes filles déployèrent leur plus riche plumage. M. Tornhill vint avec un couple d'amis & son Chapelain, qui étoit son complaisant. Il voulut, poliment, envoyer les domestiques, qui étoient en grand nombre, au cabaret voisin, mais ma femme, triomphante de joie, insista pour qu'ils restassent à manger dans la maison; vanité, qui, pour le dire en passant, causa trois semaines de jeûne à la famille. Comme M. Burchell nous avoit appris, justement la veille, que M. Tornhill faisoit des propositions de mariage à Miss Wilmot, ci-devant la maîtresse de mon

fils *Georges*, cette nouvelle ne laissa pas  
 que de refroidir un peu l'accueil qu'on  
 lui fit. Mais le hasard nous tira d'embar-  
 ras; car, quelqu'un de la compagnie  
 l'ayant nommée, *M. Tornhill* observa,  
 avec un serment, qu'il n'avoit jamais  
 rien vu d'aussi absurde, que d'appeller  
 une horreur comme cela, une beauté. »  
 » Car je veux être défigurée tout-à-l'heu-  
 » re, continua-t-il, si je n'aimois au-  
 » tant prendre une maîtresse à la lueur  
 » de la lampe qui est sous l'horloge de  
 » *S. Dunstan*. » (a) Il éclata de rire à  
 son propos : aussi fîmes nous. Les plai-  
 santeries des riches réussissent toujours.  
*Olivia*, de son côté, ne put s'empê-  
 cher de dire tous bas, mais assez haut  
 pour être entendue, qu'il avoit un fond  
 de plaisanterie infini.

Après le dîné, je commençai par  
 proposer ma santé (b) ordinaire, l'E-

---

(a) *S. Dunstan* est une Eglise de Londres  
 dans *Fleet-street*, rue dans laquelle demeurent  
 beaucoup de filles de joie du plus bas étage.

(b) Pour entendre ceci, il faut savoir que  
 pendant le repas, les Anglois boivent peu, &  
 ordinairement de la bière, du cidre ou de  
 l'eau; mais quand on a desservi, on apporte  
 des bouteilles de vin sur la table, & ils com-  
 mencent alors à boire, ce qu'ils appellent des  
*toast*, c'est-à-dire, des santés. Chacun à son

*glise*. Le Chapelain m'en remercia ; m'assurant que l'Eglise étoit la seule maîtresse de son cœur. « Allons, *Frank*, » fois sincère, dit le Chevalier, avec » son air de supériorité ordinaire : sup- » posons que l'Eglise soit ta maîtresse ; » ne lui ferois-tu pas infidélité pour » *Miss Sophie* ? *Miss Sophie* est aimable, » répondit le Chapelain. Fort bien, » *Frank*, s'écria le Chevalier : la fran- » chise est la première des vertus ; car » le déguisement est un des plus affreux » vices, quoiqu'en disent les Moralistes, » qui prétendent qu'il ne faut pas dire » tout ce qu'on pense. Et c'est ce que » je peux prouver. » .... Je voudrois que vous l'entreprissiez, dit mon fils *Moïse*, & je crois que je serois en état de vous répondre. Fort bien ( dit le Chevalier, qui le devina d'abord, & qui fit signe

---

pour proposer la santé qu'il lui plaît, de leurs maîtresses, de leurs amis absens, du Roi, des Princes, de la navigation, du commerce, des Ministres, &c. On ne manque jamais, dans tous les repas de cérémonie, de boire solennellement ces sortes de santé. Elles sont même une marque de parti, & les papiers publics ne manquent pas ordinairement de rendre compte des santé qui ont été bues aux repas du Lord-Maire, des élections des membres du Parlement, &c.

de l'œil au reste de la compagnie pour la préparer au divertissement qu'il alloit lui donner) « si vous en êtes pour » une dispute de sens froid sur la matière, je suis prêt d'accepter le défi ; » & d'abord , comment voulez - vous » traiter la dispute , analogiquement , » ou dialogiquement ? .... Raisonnablement, s'écria *Moïse*, tout joyeux qu'on lui permit de disputer. .... Encore fort bien , dit le Chevalier ; & d'abord , » avant tout , j'espère que vous ne nierez pas que tout ce qui est , est. Si » vous ne m'accordez pas cela , je vous » déclare que je ne vais pas plus loin.... » Pourquoi ne l'accorderois-je pas , répondit *Moïse* ? Je crois que je le puis » faire , & même avec avantage..... » J'espère aussi , reprit M. *Tornhill* , » que vous m'accorderez qu'une partie » est moindre que son tout.... Oui , dit » *Moïse* , je l'accorde ; cela est trop » juste. J'espère encore que vous ne » nierez pas que les deux angles d'un » triangle sont égaux à deux droits.... » Rien de plus clair , dit mon fils , regardant autour de lui , d'un air important.... Fort bien donc , reprit le » Chevalier , se mettant à parler fort

„ vite, les prémisses ainsi établies, j'ob-  
 „ serve que l'enchaînement des êtres  
 „ procédant en raison double récipro-  
 „ que, produit naturellement un dialo-  
 „ gisme problématique, qui prouve,  
 „ en quelque façon, que l'essence de la  
 „ spiritualité peut être rapportée au  
 „ second prédicament.... Arrêtez, arrê-  
 „ tez, cria *Moïse*; croyez-vous que je  
 „ laisse ainsi passer doucement des pro-  
 „ positions si hétérodoxes? .... Quoi!  
 „ s'écria le Chevalier, comme en co-  
 „ lère, vous ne laisserez pas passer mes  
 „ propositions? Répondez-moi à une  
 „ question bien simple. Croyez-vous  
 „ qu'Aristote ait raison, quand il dit  
 „ que les relatifs sont des relations?....  
 „ Sans difficulté, répliqua *Moïse*... Cela  
 „ étant ainsi, répondez directement à  
 „ cette proposition. Croyez-vous que l'in-  
 „ vestigation analytique de la première  
 „ partie de mon enthymème soit défec-  
 „ tueuse, *secundum quoad* ou *quoad mi-*  
 „ *nus*. Si cela est, donnez-moi votre rai-  
 „ son; donnez-moi votre raison tout-à-  
 „ l'heure.... Je proteste, répondit *Moïse*,  
 „ que je ne comprend pas bien la force de  
 „ votre raisonnement; mais si vous le ré-  
 „ duisiez à une proposition simple, je crois  
 „ que



„ que je pourrois alors y répondre.  
 „ Oh ! Monsieur , reprit le Chevalier ,  
 „ votre serviteur très-humble. Je vois  
 „ que vous voulez que je vous fournisse  
 „ tout-à-la-fois des raisons & de l'intel-  
 „ ligence. Non , Monsieur , c'est trop  
 „ exiger. „ Cela fit éclater de rire toute  
 la compagnie sur le compte du pauvre  
*Moïse* , qui fut le seul , qui , par la tris-  
 tesse de sa figure , dépara le groupe des  
 visages joyeux , & il ne lâcha pas un  
 mot du reste de la fête.

Quoique tout ceci ne me fit pas plai-  
 sir , il fit un effet différent sur *Olivia* ,  
 qui s'y méprit , en prenant pour de l'es-  
 prit , cette plaisanterie , qui n'étoit que  
 l'effet de la mémoire. Elle regarda en  
 conséquence le Chevalier , comme un  
 gentilhomme accompli ; & quand on  
 fera attention pour combien entrent  
 dans cette qualification , une figure  
 agréable , de beaux habits & une grande  
 fortune , on sera disposé à lui pardon-  
 ner son erreur. *M. Tornhill* , quoique  
 réellement ignorant , parloit avec ai-  
 sance , & pouvoit s'étendre avec facilité  
 sur les matières ordinaires de la con-  
 versation. Il n'est donc pas surprenant  
 que ces talens gagnassent l'affection d'u-

ne fille, qui, par son éducation, avoit appris à estimer en elle-même une apparence superficielle, & conséquemment à l'estimer dans une autre où elle se rencontroit.

Quand notre jeune Seigneur fut parti, nous recommençâmes à disputer sur son mérite. Comme c'étoit sur *Olivia* qu'il avoit fixé plus constamment ses regards, & comme il lui avoit adressé plus fréquemment la parole, on ne douta pas que ce ne fût elle qui fût l'objet de ses visites. Les railleries innocentes de son frere & de sa sœur, sur ce sujet, ne parurent même pas lui déplaire. Ma femme elle-même sembloit partager la gloire de ce jour, & se réjouissoit de la victoire de sa fille, comme si c'eût été la sienne propre.

„ Puisque tout est ainsi, mon ami,  
„ s'écria-t-elle, je vous avouerai à pré-  
„ sent que c'est moi qui ai conseillé à  
„ mes filles d'encourager les visites du  
„ Chevalier. J'ai toujours eu un peu  
„ d'ambition, & vous voyez actuelle-  
„ ment que je n'avois pas tort; car qui  
„ sait comme tout ceci finira? Qui le  
„ sait effectivement? repris-je avec un  
„ soupir! Pour moi, tout ceci ne me

„plait pas ; & j'aurois mieux aimé  
 „quelqu'un de pauvre & d'honnête,  
 „que ce gentilhomme accompli avec  
 „sa fortune & son infidélité. Car sa-  
 „chez que s'il est tel que je le soup-  
 „çonne , jamais homme qui pensera  
 „légèrement sur la Religion , n'aura  
 „une de mes filles en mariage. „

„Certainement , mon pere , me dit  
 „Moïse , vous êtes trop sévère en ceci.  
 „Car le Ciel ne lui demandera jamais  
 „compte de ce qu'il aura pensé , mais  
 „de ce qu'il aura fait. Il n'y a pas  
 „d'homme qui ne soit sujet à avoir  
 „mille mauvaises pensées qui s'élèvent  
 „dans son esprit , sans qu'il soit le  
 „maître de les écarter. Penser libre-  
 „ment de la Religion , peut être un  
 „acte involontaire chez ce gentilhom-  
 „me ; en sorte qu'en convenant que ses  
 „sentimens sont erronés , cependant ,  
 „comme il est en cela purement passif ,  
 „il n'est pas plus blâmable de ce qu'ils  
 „s'emparent de son esprit , que le gou-  
 „verneur d'une ville sans murailles ,  
 „ne le seroit de ce que l'ennemi vien-  
 „droit s'y loger. „

„Cela est vrai , mon fils , répliquai-  
 „je ; mais si le gouverneur invite l'en-

„ nemi, alors il est criminel, & c'est  
„ toujours là le cas de ceux qui em-  
„ brassent l'erreur. Ce vice ne consiste  
„ pas à se rendre aux preuves qui nous  
„ subjuguent, mais à s'aveugler volon-  
„ tairement sur les preuves qu'on nous  
„ présente. Ils ressemblent à des juges  
„ corrompus qui décident une cause sur  
„ les preuves qu'une partie leur admi-  
„ nistre, sans vouloir entendre celles de  
„ l'autre. Ainsi, mon fils, quoique nos  
„ opinions erronées puissent être invo-  
„ lontaires quand nous les formons,  
„ cependant, comme nous nous laissons  
„ volontairement corrompre en les ad-  
„ mettant, ou que nous sommes négli-  
„ gens à les examiner, nous méritons  
„ d'être punis pour notre crime, ou  
„ méprisés pour notre folie. „

Ma femme soutint la conversation,  
mais sans répondre à l'argument. Elle  
observa que plusieurs personnes très-  
prudentes de notre connoissance étoient  
des *esprits forts*, & n'en étoient pas  
moins de bons maris. D'ailleurs elle  
connoissoit des filles assez sensées pour  
pouvoir convertir ceux qui seroient  
leurs maris. “ Et qui fait, continua-  
„ t-elle, de quoi *Olyvia* est capable à

Ma fille peut dire bien des choses sur  
 „ un sujet ; & , à ma connoissance ,  
 „ elle est très-versée dans la contro-  
 „ verse. „

„ Quoi, machere, qu'entendez-vous,  
 „ lui dis-je ? Quels livres de contro-  
 „ verse a-t-elle pu lire ? Je ne me  
 „ ressouviens pas de lui en avoir jamais  
 „ mis de tels entre les mains. Vous  
 „ exagérez sûrement son mérite. Non ,  
 „ papa , reprit *Olivia* , ma chère mere  
 „ a raison , j'ai lu beaucoup de contro-  
 „ verses. Les disputes de *Twakum* &  
 „ de *Square* , (a) celle de *Robinson*  
 „ *Crusoe* avec le sauvage *Vendredi*. Fort  
 „ bien , ma fille , m'écriai-je , je crois  
 „ que vous êtes très en état de faire  
 „ des conversions ; c'est pourquoi allez  
 „ aider votre mere à faire la tourte de  
 „ groseilles.

---

(a) Ceux qui ont lu *Tom Jones* & *Robinson Crusoe* , sentiront aisément la plaisanterie de l'Auteur , qui fait citer par *Olivia* ces romans , comme des livres de controverse , à propos de quelques passages relatifs à la moralité de nos actions , ou à la connoissance de la Religion , qui se rencontrent dans l'un & dans l'autre.





## CHAPITRE VIII.

*Amour qui ne promet pas une grande fortune, & qui peut cependant en produire une considérable.*

LE lendemain matin, M. Burchell vint nous revoir. Quoique je commençasse, par certaines raisons, à n'être pas content de la fréquence de ses visites, je ne pus cependant refuser de lui tenir compagnie, & de lui donner place au coin de mon feu. Il est vrai que l'ouvrage qu'il faisoit, payoit au-delà sa dépense; car il travailloit vigoureusement avec nous, & soit qu'il s'agît de fanner le foin, ou de le mettre en meule, il étoit toujours à la tête. D'ailleurs il avoit toujours quelque chose d'amusant à dire, qui diminueoit notre fatigue; il étoit, tout ensemble, si extravagant & si sensé, que je l'aimois; je riois de lui, & en avois pitié. Mon seul sujet de mécontentement contre lui, naissoit de ce qu'il montrait de l'attachement pour Sophie. Il l'appel-

loit, en plaisantant, sa petite maîtresse; & quand il achetoit pour mes filles, un ajustement de rubans, celui de *Sophie* étoit toujours le plus joli. Je ne savois pas comment cela se faisoit; mais chaque jour il sembloit qu'il devenoit plus aimable, que son esprit augmentoit, & que sa simplicité prenoit un air de supériorité fondé sur la raison.

Nous dînions un jour dans les champs, assis, ou plutôt couchés autour d'un repas frugal, notre nappe étendue sur le foin, & *M. Burchell* sembloit répandre la joie & la gaieté sur la fête. Pour augmenter notre plaisir, deux merles se répondoient de dessus deux haies opposées. Le rouge-gorge familier venoit becqueter dans nos mains des miettes de pain; & tout ce qui nous environnoit, sembloit partager & augmenter notre tranquillité.

„ Je ne suis jamais assise ainsi, dit  
 „ *Sophie*, que je ne me rappelle le sort  
 „ de ces deux amans, décrit d'une  
 „ manière si touchante par *M. Gay*,  
 „ qui expirèrent dans les bras l'un de  
 „ l'autre sous la chute d'un monceau de  
 „ gerbes. Il y a quelque chose de si pa-  
 „ thétique dans cette description, que

„ je l'ai lue cent fois avec un nouveau  
„ plaisir. A mon avis , reprit mon fils ,  
„ les plus beaux traits de cette des-  
„ cription sont fort inférieurs à ceux de  
„ la peinture d'*Acis & Galatée* dans  
„ *Ovide*. Le Poète Romain entend  
„ mieux l'usage des *contrastés* ; & c'est  
„ de cette figure adroitement employée ,  
„ que dépend toute la force du pathé-  
„ tique. C'est une chose remarquable ,  
„ s'écria M. *Burchell* , que les deux  
„ Poètes dont vous parlez , ont égale-  
„ ment contribué à introduire dans leur  
„ pays un faux goût , en surchargeant  
„ leurs vers d'épithètes. Les auteurs  
„ d'un moindre génie ont trouvé plus  
„ aisé de les imiter dans leurs défauts ;  
„ & la poésie angloise , de même que  
„ celle des derniers siècles de l'Empire  
„ Romain , n'est à présent qu'un mê-  
„ lange d'images redondantes , sans des-  
„ sein & sans liaison , une chaîne d'épi-  
„ thètes qui augmentent l'harmonie ,  
„ sans servir au sens. Mais , peut-être ,  
„ Madame , penserez-vous que censu-  
„ rant les autres , il est juste que je leur  
„ donne occasion de me rendre la pa-  
„ reille ; aussi n'ai-je fait cette remarque  
„ que pour avoir occasion de lire à la

, compagnie , une ballade qui , parmi  
 , ses autres défauts , n'a pas au moins  
 , celui que je viens de critiquer.

## B A L L A D E.

Entends ma voix , gentil hermite de  
 ce vallon ; guide mes pas dans ce lieu  
 solitaire , vers la place où la clarté de  
 ta lumière réjouit cette vallée obscure  
 par ses rayons qui m'annoncent un re-  
 fuge.

Car j'erre ici délaissée & perdue , &  
 mes pas foibles & chancelans sont em-  
 barrassés par les brossailles, qui semblent  
 allonger mon chemin à mesure que j'a-  
 vance.

Garde-toi , mon fils , cria l'hermite ,  
 de t'exposer dans cette obscurité dan-  
 gereuse ; car cette lumière qui te séduit ,  
 n'est qu'un feu follet , qui t'égareroit  
 pour te perdre.

Ma porte est toujours ouvertes au fils  
 de l'indigent qui n'a point de retraite ;  
 & quoique ma provision soit petite , je  
 la partagerai avec toi de bon cœur.

Reste ici cette nuit , & partage libre-  
 ment ce que contient ma cellule , mon  
 lit dur , mon repas frugal , mon bon-  
 heur & mon repos.

Je ne condamne pas à la mort les troupeaux qui paissent dans la vallée ; j'apprends de l'Être suprême , qui a pitié de moi , à avoir pitié d'eux.

Mais je cueille sur la montagne fertile un repas innocent ; elle me fournit des herbes & des fruits , & la fontaine voisine apaise ma soif.

Reste donc ici ce soir , pèlerin : envoie devant toi tes soucis , car les soucis des mortels sont injustes ; l'homme n'a besoin que de peu ici-bas , & il n'en a pas besoin pour long-temps.

Les accens de l'hermite étoit aussi doux que la rosée qui tombe du Ciel : le voyageur le remercie en s'inclinant , & le suit à sa cellule.

L'humble demeure de l'hermite étoit située dans un hallier retiré : elle étoit le refuge du pauvre & du voyageur égaré.

Elle ne renfermoit point sous son toit de paille , des provisions qui exigeassent les soins du maître : la porte s'ouvrant avec un simple loquet , reçut le couple innocent.

C'étoit à l'heure où les hommes se retirent pour se réjouir ou pour se reposer : l'hermite garnit son petit feu ,



& cherche à égayer son hôte pensif.

Il étale sa provision de végétaux : il le presse, d'un air riant, de manger; &, instruit dans la science de la légende, il cherche, par des histoires qui en étoient tirées, à accourcir le temps ennuyeux.

Près de lui, un petit chat, partageant sa gaieté, déploie ses tours : le grillon chante dans le foyer; le fagot se consume en craquetant.

Mais rien ne peut adoucir la tristesse de l'étranger; car son cœur est accablé du poids de sa douleur, & ses larmes commencent à couler.

L'hermite observe sa tristesse, & son cœur la partage. D'où naissent, cria-t-il, infortuné jeune homme, les chagrins de ton cœur ?

Est-ce une fortune perdue, une amitié payée d'ingratitude, ou un amour méprisé, qui causent tes soucis ?

Hélas ! les plaisirs que donne la richesse, sont vains & périssables; & ceux qui estiment ces bagatelles, sont encore plus méprisables qu'elles.

Et qu'est-ce que l'amitié ? qu'un vain nom, un charme qui nous berce & nous endort; une ombre qui suit la ri-

chesse & la renommée, mais qui abandonne le malheureux à lui-même.

L'amour est encore un nom plus vain ; c'est l'objet de la plaisanterie de l'orgueilleuse beauté : on ne le trouve point sur la terre, excepté, peut-être, lorsqu'il échauffe le nid de la tourterelle.

Fi, fi, deviens raisonnable, jeune homme, & méprise le sexe : il dit, & pendant qu'il parloit, la rougeur trahit son hôte.

Un nombre infini de beautés se déploient à sa vue, semblables aux nuées transparentes qui parent le Ciel au lever de l'aurore, aussi brillantes & aussi passagères.

Ses yeux, sa bouche, son sein palpitant, répandent tour-à-tour le trouble dans le cœur de l'hermite : l'aimable voyageur est reconnu être une fille avec tous ses charmes.

Pardonnez, hélas ! s'écrie-t-elle aussitôt, à un étranger incivil, à un malheureux abandonné, qui vient ainsi porter ses pas infortunés dans un séjour où le Ciel & vous résidez.

Mais ayez pitié d'une fille que l'amour fait ainsi errer à l'aventure, qui

cherche le repos, & qui ne trouve que le désespoir qui accompagne ses pas.

Mon père vivoit sur les bords de la Tyne. C'étoit un Seigneur riche & puissant : tous ses biens devoient m'appartenir ; je suis son seul enfant.

Il se presenta un nombre infini d'amans pour m'obtenir de sa tendresse, des amans qui me louoient des charmes qu'ils m'attribuoient, & qui m'aimoient ou feignoient de m'aimer.

Chaque matin leur troupe brillante s'empressoit autour de moi avec les présens les plus riches. Parmi eux le jeune *Edwin* me faisoit sa cour, mais ne me parloit jamais d'amour.

Vêtu d'une manière simple, il n'avoit ni richesses, ni grandeur : un cœur constant étoit tout son bien ; mais ce cœur étoit tout à moi. La fleur qui s'ouvre aux premiers rayons du jour, la rosée purifiée par le Ciel, ne pouvoient être comparées à la pureté de son ame.

La rosée, les fleurs ont des charmes, mais peu durables : il eut leurs charmes, & j'eus leur inconstance.

Car, vaine & orgueilleuse, j'employai tout l'art de la coquetterie pour le tourmenter ; & pendant que sa passion

touchoit mon cœur , je triomphois des peines que je lui caufois.

Enfin , accablé par mes mépris , il m'abandonna à ma fierté , & alla chercher dans les déserts une solitude , où il mourut.

Mais il me reste à présent le repentir de ma faute , & je ne puis l'expier que par ma mort : je veux chercher la solitude où il se retira , & m'étendre sur la place où il repose.

Et là , perdue , désespérée , cachée à tous les yeux , je me coucherai par terre , & j'y mourrai : c'est ainsi qu'*Edwin* est mort pour moi ; c'est ainsi que je mourrai pour lui.

Non , vous ne le ferez pas , s'écria l'hermite , en la serrant contre son sein. La belle étonnée , étoit prête à le réprimander. C'étoit *Edwin* lui-même qui la ferroit entre ses bras.

Regarde , *Angeline* , toi qui m'as toujours été chère ; regarde , ma charmante , ton *Edwin* si long-temps perdu , rendu à l'amour & à la vie.

Laisse - moi te presser contre mon cœur , & oublier dans tes embrassemens toutes mes peines ; & ne nous séparons jamais ; jamais , ô toi ! tout mon bien.

Non jamais nous ne nous séparerons , nous nous aimerons , & nous vivrons si constamment l'un pour l'autre , que le soupir qui terminera tes jours , terminera aussi ceux de ton *Edwin*.

Pendant que M. *Burchell* lisoit cette ballade , *Sophie* sembloit mêler un air de tendresse à son approbation. Mais notre tranquillité fut bientôt troublée par le bruit d'un coup de fusil tiré tout près de nous ; & à l'instant nous vîmes un homme percer à travers la haie , pour ramasser le gibier qu'il avoit tué. Ce chasseur étoit le Chapelain du Chevalier , qui venoit de tirer un des merles qui nous amusoient tant. Un bruit si fort , & venant de si près , fit tressaillir mes filles ; & je remarquai que dans le mouvement de sa frayeur , *Sophie* s'étoit jettée dans les bras de M. *Burchell*. Le Chapelain nous aborda , & nous demanda pardon de nous avoir effrayés , nous assurant qu'il ne savoit pas que nous étions si près. Il s'affit ensuite auprès de ma fille cadette ; & , par une politesse de chasseur , il lui offrit le gibier qu'il avoit tué dans la matinée. Elle alloit le refuser ; mais un coup d'œil de sa mère l'avertit bientôt de ne le pas



faire : elle accepta donc le présent , quoiqu'avec quelque répugnance. Ma femme découvrit son orgueil , suivant sa coutume , en me disant à l'oreille , que *Sophie* avoit fait la conquête du Chapelain , comme sa sœur avoit fait celle du Chevalier. Je soupçonnai cependant , avec plus de probabilité , que ses affections étoient placées ailleurs. Le message du Chapelain étoit pour nous avertir que M. *Tornhill* avoit retenu des Musiciens , & préparé des rafraîchissemens , & qu'il se proposoit de donner cette nuit un bal aux jeunes Demoiselles , au clair de la lune , sur le gazon devant notre porte. » Et j'avoue-  
 » rai , continua-t-il , que mon empresse-  
 » ment à être le premier à vous apporter  
 » cette nouvelle , n'étoit pas désinté-  
 » ressé de ma part. J'attends , pour ré-  
 » compenser , que Miss *Sophie* voudra  
 » bien m'honorer de sa main pour dan-  
 » ser avec moi. , Ma fille répondit  
 qu'elle n'auroit pas de répugnance à sa proposition , si elle pouvoit l'accepter honnêtement. « Mais voici , dit - elle ,  
 » un Monsieur , en regardant M. *Bur-*  
 » *chell* , qui m'a aidée dans ma tâche  
 » pendant la journée ; & il est juste  
 » , qu'il

„ qu'il partage mes amusemens. „ M. Burchell la remercia de sa politesse ; mais il la céda au Chapelain , ajoutant qu'il alloit ce soir , à cinq mille de-là , à un souper de moisson auquel il étoit invité. Son refus me parut un peu extraordinaire ; & je ne concevois pas comment une fille aussi sensée que ma cadette , pouvoit ainsi préférer un homme de moyen âge , d'une fortune dérangée , à un jeune gaillard , vif & éveillé de vingt-deux ans ? Mais comme les hommes sont plus capables de distinguer le mérite des femmes , de même les femmes jugent plus sainement des hommes. Les deux sexes semblent avoir été faits pour s'observer l'un l'autre , & sont pourvus de talens différens pour cette observation mutuelle.



---

## CHAPITRE IX.

*Deux Dames de grande distinction paroissent sur la scène. Une parure plus brillante semble toujours donner des manières supérieures.*

**A**L'INSTANT où M. Burchell venoit de nous quitter , & où Sophie venoit de consentir à danser avec le Chapelain , les petits vinrent , en courant , nous avertir que le Chevalier étoit arrivé avec une grande compagnie. En rentrant au logis , nous trouvâmes notre Seigneur , avec deux Messieurs & deux Dames superbement mises , qu'il nous présenta , comme des Dames de grande qualité & du grand monde , qui étoient de la Ville. Il se trouva que nous n'avions pas assez de chaises pour toute la compagnie. M. Tornhill proposa aussitôt que chaque homme prendroit une Dame sur ses genoux. Je m'opposai nettement à cette proposition , malgré un regard de mécontentement que ma femme me lança. On envoya Moïse

emprunter quelques chaises ; & comme il nous manquoit aussi des Dames pour compléter une contre-danse , les deux Messieurs de la compagnie de M. *Tornhill* allèrent avec mon fils pour chercher une couple de danseuses. Ils revinrent , amenant les deux filles de mon voisin *Flamborough* , qui étoient toutes fières , avec des fontanges rouges. Mais il se trouva une malheureuse circonstance qu'on n'avoit pas prévue. Quoique les Demoiselles *Flamborough* fussent estimées les meilleures danseuses de la paroisse , & qu'elles entendissent en perfection les gigue & les rondes , elles ne savoient point du tout les contre-danses. Cela nous embarrassa d'abord ; cependant , après qu'on leur eut montré un peu les figures , & qu'on les eut tirées & poussées pour les leur faire entendre , elles commencèrent à bien aller. Notre musique consistoit en deux violons , avec un sifre & un tambourin. La lune étoit très-brillante. M. *Tornhill* & ma fille aînée menoient la danse , au grand plaisir des spectateurs ; car les voisins ayant appris ce qui se passoit , étoient venus en foule pour nous regarder. Ma fille dançoit avec tant de grace & de

vivacité , que ma femme ne put s'empêcher de laisser voir l'orgueil de son cœur , en m'assurant que la petite friponne avoit pris d'elle tous les pas qu'elle faisoit si bien. Les Dames de la Ville faisoient tout ce qu'elles pouvoient pour attraper ses graces , mais inutilement. La tête leur tournoit , elles s'étendoient , languissoient , fretilloient ; mais cela ne produisoit rien. Les spectateurs avoient que tout cela étoit fort beau ; mais le voisin *Flamborough* m'observa que les pas de *Miss Livy* ne s'accordoient pas moins juste avec la musique , que l'écho même qui la répétoit. Après environ une heure de danse , les Dames , dans la crainte de s'enrhumer , rompirent le bal. Une d'elles s'exprima , sur ce sujet , d'une manière qui me sembla bien grossière , en disant que la sueur lui *dégouttoit par tout*. A notre rentrée à la maison , nous trouvâmes un fort beau souper froid que *M. Tornhill* avoit fait apporter. La conversation devint plus réservée qu'auparavant. Les deux Dames éclipsèrent entièrement mes filles ; car elles ne parloient d'autre chose que du grand monde & de la haute compagnie , & d'autres sujets sembla-



bles , à la mode , comme tableaux , goût , pièces de théâtre , musique , &c. Il est vrai que deux ou trois fois elles nous mortifièrent sensiblement , en laissant échapper un jurement ; mais cela me paroissoit la marque la plus certaine qu'elles étoient de qualité , quoique j'aie appris depuis , que les juremens sont à présent totalement hors de mode parmi le beau monde. Leur parure cependant jettoit un voile sur la grossièreté de leur conversation. Mes filles sembloient regarder avec envie leurs perfections supérieures ; & ce qui paroissoit mal , étoit considéré comme le superfin de la belle éducation. Mais leur complaisance étoit encore au dessus de leurs autres qualités. Une d'elles remarqua que si Miss *Olivia* avoit un peu plus vu le monde , cela la perfectionneroit beaucoup. Sur quoi l'autre ajouta que si Miss *Sophie* avoit passé seulement un hiver à la Ville , elle seroit toute autre. Ma femme fut très-fort de leur avis , ajoutant qu'elle ne désireroit rien tant que de donner à ses filles le bon ton , par le séjour d'un seul hiver à la Ville. Je ne pus m'empêcher de répliquer à cela , que leur

éducation étoit déjà au dessus de leur fortune , & que plus de talens ne serviroient qu'à rendre leur pauvreté ridicule , & à leur donner un goût pour le plaisir qu'elle n'avoient pas droit d'espérer de posséder. “ Et à quels  
», plaisirs n'ont pas droit de prétendre,  
», s'écria M. *Tornhill*, celles qui sont  
», en état d'en procurer de si grands ?  
», Pour moi, continua-t-il, ma fortune  
», est assez considérable ; l'amour , la  
», liberté & le plaisir sont mes maximes.  
», Mais je veux périr, si l'assurance de la  
», moitié de mon bien pouvoit procurer du plaisir à ma charmante *Olivia*,  
», s'il n'étoit pas à elle ; & la seule fa-  
», veur que je demanderois en retour,  
», seroit qu'elle me permit d'ajouter  
», ma personne au présent. „ Je n'étois  
pas assez peu instruit du monde , pour  
ne pas savoir que ce propos étoit le  
propos à la mode, pour déguiser l'in-  
solence de la proposition la plus insub-  
tante ; mais je fis un effort pour cacher  
mon ressentiment. “ Monsieur, repli-  
», quai-je vivement , la famille que vous  
», voulez bien honorer actuellement de  
», votre compagnie , a été élevée avec  
», des sentimens d'honneur aussi délicats.

„ que les vôtres peuvent l'être. Toute  
 „ tentative pour y donner atteinte, peut  
 „ entraîner les plus dangereuses consé-  
 „ quences. L'honneur, Monsieur, est le  
 „ seul bien qui nous reste à présent; &  
 „ c'est un trésor que nous devons gar-  
 „ der avec un soin particulier. „ Je  
 me repentis bientôt de la chaleur que  
 j'avois mise dans ces dernières paroles,  
 que je vis que le jeune Chevalier, me  
 serrant la main, me jura qu'il louoit  
 ma façon de penser, en désapprouvant  
 mes soupçons. “ Quant à ce que vous  
 „ venez de me donner à entendre, me  
 „ dit-il, je vous proteste que rien n'é-  
 „ toit si éloigné de mon esprit, qu'une  
 „ telle pensée. Non par tout ce qu'il  
 „ y a de séduisant au monde, une  
 „ vertu qui exige un siège en forme, ne  
 „ fut jamais de mon goût; & tous mes  
 „ amours ne se font que par des coups  
 „ de main. „

Les deux Dames qui avoient paru  
 ne pas entendre le reste, semblèrent  
 fort mécontentes de ce dernier trait de  
 liberté, & commencèrent un dialogue  
 fort sage & fort sérieux sur la vertu.  
 Ma femme, le Chapelain & moi nous  
 nous joignîmes bientôt à cette conver-

sation ; & le Chevalier lui-même fut à la fin obligé de témoigner du repentir de ses premiers désordres. Nous parlâmes de la tempérance & de la pureté d'une ame qui n'est point souillée par le vice. Je fus bien-aise que mes petits eussent veillé plus tard qu'à l'ordinaire , pour être édifiés par une conversation si morale. M. *Tornhill* alla même plus loin que moi , & me demanda si je n'avois pas d'objections à faire en lisant les prières du soir. J'embrassai avec joie sa proposition , & la soirée se passa de la manière la plus agréable , jusqu'à ce que la compagnie songeât à se retirer. Les Dames sembloient très-fâchées de se séparer de mes filles , pour lesquelles elles avoient conçu une affection particulière , & elles se joignirent pour me demander le plaisir de les voir chez elles. Le Chevalier appuya la demande , & ma femme y joignit ses instances. Dans mon embarras , je donnai deux ou trois excuses que mes filles écartèrent aussitôt ; en sorte qu'à la fin je fus obligé de refuser nettement : ce qui me produisit , le jour suivant , des airs de mauvaise humeur , & des réponses courtes à essuyer.

---

---

CHAPITRE X.

*La famille du Ministre s'efforce de se mettre de niveau avec des gens plus riches. Misère des pauvres, quand ils veulent paroître au dessus de leur situation.*

**J**E commencai , depuis ce temps , à m'appercevoir que toutes mes longues & pénibles instructions sur la modération , la simplicité & le contentement dans son état , étoient entièrement méprisées. Les politesses que nous avions reçus de nos supérieurs pour le rang & pour la fortune , réveillèrent cet orgueil que je n'avois fait qu'assoupir , mais que je n'avois pas éteint. Nos fenêtrés recommencèrent , comme auparavant , à être chargées d'eaux pour le visage & pour le col. On appréhenda le soleil , comme gâtant la peau , quand on étoit dehors ; & le feu , comme gâtant le teint dans la maison. Ma femme observa que de se lever trop matin , gâteroit les yeux de ses filles ;



que de travailler après le dîner, leur rendroit le nez rouge; & elle me convainquit que jamais les mains ne paroissent si blanches, que quand elles ne faisoient rien. Au lieu donc de finir les chemises de mon fils *Georges*, je les vis reprendre leurs anciens chiffonnages, & broder du *marly*. Les pauvres *Miss Flamborough*, qui leur faisoient auparavant une compagnie agréable, furent négligées, comme des connoissances trop inférieures; & toute la conversation ne roula plus que sur la vie du grand monde, sur la haute compagnie, sur les tableaux, le goût, le spectacle, & la musique.

Tout cela auroit encore pu se supporter, si une Egyptienne, qui disoit la bonne-aventure, ne fut venue achever de tourner nos têtes, par des idées de grandeur & d'élévation. La Sybille basanée ne parut pas plutôt, que mes filles accoururent à moi, pour me demander un scheling chacune, afin d'avoir la croix d'argent nécessaire pour l'opération. A dire vrai, j'étois las d'être toujours prudent, & je ne pus m'empêcher de leur accorder leur demande, parce que j'aimois à les voir

heureuses. Je leur donnai donc à chacune un scheling. Je dois cependant observer, pour l'honneur de la famille, qu'elles n'étoient jamais sans argent sur elles ; car ma femme leur laissoit toujours généreusement une guinée dans leur poche , mais avec défenses expresses de jamais la changer. Après qu'elles eurent été enfermées quelque temps avec la diseuse de bonne-aventure, je lus aisément dans leurs yeux, qu'on leur avoit promis quelque chose de grand. . . . Eh bien, mes enfans, êtes-vous contentes ? . . . . Dis-moi, *Livy*, la diseuse de bonne-aventure t'a-t-elle, pour ton scheling, donné quelque chose qui vaille un sol ? . . . Je vous proteste, papa, me répondit-elle, avec un air fort sérieux, que je crois que cette femme a commerce avec quelqu'un que je n'oserois pas nommer ; car elle m'a dit positivement, qu'avant un an, je serois mariée à un Chevalier. . . . Fort bien ! & toi, *Sophie*, mon enfant, quel mari dois-tu avoir ! . . . Papa, répondit-elle, je dois avoir un Lord, aussi-tôt après que ma sœur aura été mariée au Chevalier. . . . Quoi, m'écriai-je, voilà tout ce que vous avez pour vos

deux schelings ; l'une un Chevalier ; l'autre un Lord. Folles que vous êtes , pour un scheling je vous aurois promis un Prince & un Nabab.

Cette curiosité de mes filles produisit des effets très-sérieux. Nous commençâmes à nous croire réservés par les étoiles pour quelque chose de grand , & à anticiper sur notre future élévation.

On a mille fois fait l'observation ; & je la ferai encore une fois , que les heures que nous passons dans l'espérance du bonheur , sont plus agréables que celles qui sont couronnées par la jouissance. Dans le premier état , nous assaisonnons le mêt à notre goût : dans le second , c'est la nature qui l'assaisonne pour nous. Il est impossible de décrire les agréables rêveries auxquelles nous nous abandonnions pour nous satisfaire. Nous considérons que notre fortune se rétablirait , & comme toute la paroisse assuroit que le Chevalier étoit amoureux de ma fille , elle en étoit elle-même amoureuse , à force de l'avoir entendu dire. Pendant cet agréable intervalle , ma femme faisoit les rêves les plus heureux du monde ,

qu'elle ne manquoit pas de nous raconter tous les matins , avec le plus grand sérieux & la plus grande exactitude. Une nuit elle rêvoit de bierre & d'os croisés , signe de mariage prochain. Une autrefois elle rêvoit que les poches de ses filles étoient pleines de liards , signe indubitable qu'un jour elles seroient remplies d'or. Mes filles avoient aussi leurs présages. Elles sentoient des baisers sur leurs lèvres ; elles voyoient des anneaux dans la chandelle, des bourses dans le feu , & des nœuds d'amour au fond des tasses à thé.

Vers la fin de la semaine , nous reçûmes une carte des dames de la ville , par laquelle , en nous envoyant leurs complimens , elles nous marquoient qu'elles espéroient voir toute notre famille à l'Eglise le dimanche suivant. Je m'apperçus , en conséquence , que , pendant toute la matinée du samedi , ma femme & mes filles avoient ensemble des conversations secretes , & me regardoient de temps en temps avec des yeux qui m'annonçoient qu'il se tramoit quelque chose. Je soupçonnai fortement qu'il se machinoit quelque projet extraordinaire , pour paroî-

tre avec éclat le lendemain. Le soir elles commencèrent leurs opérations en forme, & ma femme entreprit l'attaque. Après le thé, comme je paroissais de bonne humeur, elle commença en ces termes : „ Je crois, mon cher ami, „ que nous aurons demain à l'Eglise „ beaucoup de belle compagnie. . . . „ Peut-être bien, repris-je; mais cela „ ne doit pas vous inquiéter. Je donnerai toujours un sermon, soit qu'elle „ y vienne, soit qu'elle n'y vienne „ pas. . . . Ah! je m'y attendois bien, „ reprit-elle; mais je crois, mon cher, „ que nous devrions paroître à l'Eglise „ aussi décemment qu'il sera possible; „ car qui sait ce qui peut arriver? . . . „ Vos précautions, répondis-je, sont „ fort louables. Un extérieur décent à „ l'Eglise me charme; nous devons y „ joindre la dévotion & l'humilité à „ la sérénité & à la satisfaction. . . . „ Oui, je fais bien cela, s'écria- „ t-elle; mais ce que j'entends, c'est „ que nous devons y aller d'une ma- „ nière aussi convenable qu'il sera pos- „ sible, & non pas tout-à-fait com- „ me les manans qui nous environ- „ nent. . . . Vous avez tout-à-fait



„ raison , ma chère , repliquai - je ,  
 „ j'allois vous dire la même chose.  
 „ La manière convenable est d'y aller  
 „ d'aussi bonne - heure qu'il vous sera  
 „ possible , pour avoir le temps de  
 „ faire la méditation avant que le ser-  
 „ vice commence. . . . Bon , bon , dit  
 „ ma femme , en m'interrompant , on  
 „ fait bien tout cela. Ce n'est pas ce  
 „ dont je veux parler : ce que j'en-  
 „ tends , c'est que nous devrions aller à  
 „ l'Eglise avec décence. Vous savez  
 „ qu'elle est à deux milles de notre mai-  
 „ son ; & je vous assure que je n'aime  
 „ point du tout à voir vos filles obligées  
 „ de pousser pour entrer dans leur banc ,  
 „ toutes essoufflées & toutes rouges , par  
 „ la longueur du chemin , & avec l'air  
 „ de paysannes qui ont disputé une che-  
 „ mise à la course. (a) Voici donc , mon  
 „ cher , ce que je veux vous proposer.  
 „ Nous avons nos deux chevaux de  
 „ charrue , le bidet , qui est depuis neuf  
 „ ans dans la maison , & son camarade

---

(a) Dans quelques villages d'Angleterre ,  
 il y a des prix pour la course , tant pour les  
 garçons que pour les filles. Une chemise , ou  
 autre nippe de femme , est le prix ordinaire  
 pour les filles.

„noiraut, qui n'ont presque rien fait  
 „depuis un mois, & qui deviennent  
 „gras & paresseux. Pourquoi ne fe-  
 „roient-ils pas quelque chose aussi-bien  
 „que nous ? Je puis vous assurer que  
 „quand *Moïse* les aura un peu arran-  
 „gés, ils n'auront point du tout mau-  
 „vaise mine.

J'objectai à cette proposition, que marcher à pié, seroit cent fois plus honnête que d'aller à cheval sur d'aussi mauvaises montures, Blachery étant borgne, & le poulain sans crins; que l'un & l'autre n'avoient jamais été dressés à porter un cavalier; qu'ils avoient mille vices, & que nous n'avions qu'une selle de femme. Toutes ces objections furent inutiles. Je fus obligé de céder. Le lendemain matin, je les vis dans une grande occupation pour ramasser tous les attirails nécessaires pour l'expédition. Mais, comme je vis que cela prendroit trop de temps, je partis à pié devant, pour aller à l'Eglise, où elles me promirent de me suivre bientôt. J'attendis près d'une heure dans la chaire, à lire les prières, (a)

---

(a) Dans les Eglises anglicanes, il y a jusqu'à

jusqu'à ce qu'elles arrivassent ; mais ne les voyant point venir , je fus obligé de commencer le service , fort fâché en moi-même de leur absence. Mon chagrin augmenta , quand je vis le service fini , sans que ma famille y fut venue. Je pris pour m'en retourner , par le grand chemin , qui avoit cinq milles , pendant que le chemin de pied n'en avoit que deux ; & quand je fus à moitié chemin de la maison , j'aperçus la procession qui s'avançoit lentement vers l'Eglise ; mon fils , ma femme & les deux petits , perchés sur un des chevaux , & mes deux filles sur l'autre. Je demandai la cause de leur retard ; mais je lus bientôt dans leur figure , qu'il leur étoit arrivé mille malheurs dans la route. D'abord les chevaux avoient refusés de sortir de la maison , jusqu'à ce que M. *Burchell* eût eu la complaisance de les faire avancer environ deux cens toises , à coup de son bâton. Ensuite les sangles de la selle de ma femme avoient rompu , & l'on avoit

---

ordinairement deux chaires élevées l'une au-dessus de l'autre : dans la plus basse , on lit les prières du matin & du soir , & on prêche dans la plus élevée.

été obligé de s'arrêter , pour les raccommoder : Enfin , un des chevaux avoit pris fantaisie de s'arrêter , sans que prières , ni coups eussent pu le déterminer à avancer. Ce caprice ne venoit que de lui passer , quand , je rencontrai mon monde. J'avoue que quand je vis qu'il n'étoit pas arrivé de plus grand malheur , leur confusion m'amusa , parce qu'elle me donnoit beau jeu par la suite, pour triompher de ma femme , & apprendre à mes filles à être un peu plus humbles.



## CHAPITRE XI

*La famille du Ministre continue de vouloir briller.*

LA veille de Noël arrivant , le lendemain nous fûmes invités aux divertissemens usités à la campagne en ce temps , chez le voisin *Flamborough*. Notre dernière mortification nous avoit un peu humiliés : sans cela il étoit probable qu'on auroit rejeté une pareille invitation avec mépris. Cependant nous voulûmes bien consentir à être heureux. L'oie & les poudings de notre honnête voisin étoient bons , & son *aile* (a) fut trouvée excellente , même par ma femme , qui étoit une connoisseuse en cette matière. Il est vrai qu'il n'en étoit pas tout-à-fait de même de sa manière de narrer. Ses histoires étoient fort longues , fort ennuyeuses , toujours relatives à lui-même ; & il nous avoit déjà fait rire avec , dix fois auparavant : cependant,

---

(a) Espèce de bierre supérieure à la bierre ordinaire.



nous fûmes assez polis pour en rire encore une onzième.

M. *Burchell*, qui étoit de la partie, étoit toujours pour mettre en train, par quelque amusement innocent. Il mit donc mes garçons & mes filles à jouer au *collin-maillard*. Ma femme se mit du jeu, & j'eus du plaisir, en pensant qu'elle n'étoit pas encore trop vieille. Mon voisin & moi nous regardions le jeu, rions à chaque attrape, & vantions notre adresse quand nous étions jeunes. La *main-chaude* suivit, ensuite vint le jeu des *questions*; enfin, on s'affit par terre pour jouer à la *savatte*. Comme tout le monde peut bien ne pas connoître cet amusement des premiers siècles, il est nécessaire d'observer que pour jouer ce jeu, la compagnie s'affied à terre en rond, excepté un qui reste debout au milieu, & dont la tâche est d'attraper un soulier que la compagnie se jette de main en main par-dessous les jarrets, à-peu-près comme une navette de Tisserand. Comme il est impossible à celui qui est debout, de voir en face tout le cercle, le beau du jeu est de lui donner des coups du talon du soulier, du côté qui est hors de dé-

fenſe. C'étoit ainſi que ma fille ainée étoit enfermée au milieu du rond, ſautant de côté & d'autre après le ſoulier, toute rouge & toute bouffie, criant, *point de tricherie, point de tricherie*, avec une voix capable de rendre ſourd un chanteur des rues, quand tout-à-coup, entrèrent dans la chambre, devinez qui ? Rien moins que nos deux grandes connoiſſances de la Ville, Lady *Blarney* & Miſſ *Caroline-Wilhelmine-Amélie Skeggs*. Je vous laiſſe à juger de la conſuſion. Les descriptions ne feroient qu'affoiblir l'idée, ſi j'entreprendois de peindre la mortification qu'on éprouva. Ah Clel ! être ſurpriſe par des Dames d'un ſi bon-ton, dans des attitudes ſi vulgaires ! auſſi on ne pouvoit pas attendre autre choſe d'un jeu auſſi bas de la propoſition de M. *Flamborough*. Nous ſemblâmes, pendant quelque temps, collés à la terre, comme ſi nous euſſions été pétrifiés d'étonnement.

Le fait étoit que les deux Dames avoient été à notre maiſon pour nous voir, & que ne nous y ayant pas trouvés, elles étoient venues nous trouver pour s'informer de l'accident qui avoit empêché ma famille de paroître à l'E,

glise le jour précédent. *Olivia* se chargea de la réponse pour tous : & abrégant l'histoire , elle dit qu'elles avoient été jettées de cheval. Les Dames furent fort fâchées au récit de l'aventure ; mais apprenant qu'il n'étoit point arrivé d'accident , elles en furent bien charmées. Ayant ensuite appris qu'on avoit pensé mourir de peur , elles en furent extrêmement affligées , mais apprenant qu'on avoit passé une fort bonne nuit , elles furent de nouveau bien charmées. Elles furent d'une complaisance sans égale pour mes filles. Le dernier jour que nous les avons vues , leurs protestations étoient fortes , alors elles furent pressantes. Elles jurèrent qu'elles désiroient de lier une connoissance plus intime. Lady *Blarney* s'attacha particulièrement à *Olivia* ; Miss *Caroline* - *Willelmine* - *Amélie Skeggs* ( j'aime à donner aux personnes leurs noms entiers ) prit un peu plus de goût pour *Sophie*. La conversation se soutenoit entre ces deux Dames , pendant que mes filles admiroient en silence leur belle éducation. Mais comme il peut se faire que mes lecteurs , quelque bourgeois qu'il soient , soient curieux d'une con-

versation du grand monde, & d'anecdotes de Lords, de Ladys, & de Chevaliers de la Jarretière, je leur demande la permission de leur donner la fin de la présente conversation.

» Tout ce que je fait de l'histoire,  
 » disoit Miss *Skeggs*, est que cela peut  
 » être, ou ne pas être; mais ce dont  
 » je puis vous assurer, Madame, c'est  
 » que toute l'assemblée fut dans le plus  
 » grand étonnement. Mylord changea  
 » cent fois de couleur, Milady s'éva-  
 » nouit; mais Sir *Tomkin* tirant son  
 » épée, jura qu'il étoit à elle, jusqu'à  
 » la dernière goutte de son sang.

» Fort bien, répliqua Lady *Blarney*;  
 » mais ce que je puis dire, c'est que la  
 » Duchesse ne m'a jamais dit un mot  
 » de cette affaire, je suis sûre qu'elle  
 » n'a rien de secret pour moi. Mais vous  
 » pouvez être certaine de ceci, car c'est  
 » un fait, que le lendemain Milord  
 » Duc cria trois fois à son valet de  
 » chambre, *Jernigan, Jernigan, Jer-*  
 » *nigan*, apporte-moi mes jarretières.»

J'ai oublié d'avertir que pendant cette conversation, M. *Burchell* se comportoit très-impoliment. Il avoit le visage tourné du côté du feu; & à la fin

de chaque phrase , il lâchoit une expression de mépris & de désapprobation , qui nous déplaisoit à tous , & qui empêchoit , en quelque sorte , la conversation de s'échauffer.

» Outre cela, ma chere *Skeggs* ( continua notre Milady , ) il n'y pas un mot de cela dans les vers que le docteur *Burdock* a faits à ce sujet. «

» J'en suis surprise ( s'écria Miss *Skeggs* , ) car il lui arrive rarement de passer quelque circonstance , d'autant qu'il écrit seulement pour son amusement. Mais Madame peut-elle me faire la faveur de me montrer ces vers ? »

» Ma chere ( reprit Milady ) croyez-vous que je porte ces sortes de choses sur moi ? quoique cependant ils soient fort jolis , sûrement , & je crois m'y connoître un peu ; au moins je fais ce qui me plaît. En vérité j'ai toujours admiré les petites pièces de vers du docteur *Burdock* ; car excepté les siennes & celles de notre chère Comtesse d'*Hanover-square* , (a) le reste

---

(a) C'est une belle place public de Londres.



est la plus pitoyable chose du monde.

„ Pas un mot du bon-ton.

„ Madame devoit excepter, reprit

„ Miss *Skeggs*, ses productions dans

„ le *Magasin des Dames*. (a) J'es-

„ père que vous conviendrez qu'il n'y a

„ rien dedans, qui ne sente le beau-

„ monde; mais je suppose que nous

„ n'aurons plus rien de cette part.

„ Vous savez, repliqua Milady,

„ que ma lectrice, & ma demoiselle de

„ compagnie, m'a quittée pour se ma-

„ rier au Capitaine *Roach*; & comme

„ ma pauvre vue ne me permet pas d'é-

„ crire moi-même, il y a quelques temps

„ que je cherche une personne capable

„ pour la remplacer. C'est ce qui n'est

„ pas aisé à trouver, & certainement

„ trente livres sterlings par an, ne sont

„ pas trop pour les appointemens d'une

„ demoiselle qui fait lire, écrire, &

„ se présenter en compagnie. Pour des

„ filles élevées à la ville, ne m'en

„ parlez pas, elles ne sont pas soute-

„ nables.

---

(a) C'est un Journal qui paroît tous les mois à Londres, comme notre Journal des Dames.

„ Hélas ! je ne le fais que trop , &  
 „ par expérience , reprit Miss Skeggs ;  
 „ car de trois demoiselles de compa-  
 „ gnie que j'ai eues dans six mois ,  
 „ une refusoit de travailler au linge une  
 „ heure par jour ; l'autre trouva que  
 „ vingt-cinq Louis étoient des appoin-  
 „ temens trop foibles ; & pour la troi-  
 „ sième , je fus obligée de la renvoyer ,  
 „ parce que je soupçonnois quelques  
 „ intrigues entr'elle & mon Chapelain.  
 „ La vertu , la vertu , ma chère amie ,  
 „ ne peut être trop payée ! Mais où la  
 „ trouver ?

Ma femme avoit été long-temps fort attentive à cette conversation , mais la dernière partie la frappa particulière-ment. Trente livres sterlings & vingt-cinq guinées (a) faisoient bien cinquante - fix livres sterlings cinq schelings , monnoie d'Angleterre , qu'on jettoit pour ainsi dire , à la tête , & qu'il ne s'agissoit que de demander pour obtenir. Elle me regarda un moment , pour voir ce que je pensois ; & à dire vrai , je pensois que deux places pareilles con-

---

(a) La livre sterling vaut vingt schelings.  
 La guinée en vaut 21.

DE WAKEFIELD. 107

viendroient parfaitement à nos filles. De plus, si le Chevalier avoit effectivement de l'affection pour ma fille aînée, c'étoit le moyen de la mettre à portée de faire sa fortune. Ma femme résolut donc de ne pas perdre tant d'avantage, faute de hardiesse, & elle entreprit la harangue pour la famille.

„ J'espère, dit-elle, que mesdames  
 „ me pardonneront ma présomption.  
 „ Il est vrai que je n'ai pas droit de pré-  
 „ tendre à de telles faveurs; mais cepen-  
 „ dant il est naturel que je souhaite l'a-  
 „ vancement de mes enfans. Et j'ose  
 „ dire que mes deux filles ont eu une  
 „ belle & une bonne éducation: au  
 „ moins on ne peut pas en avoir une  
 „ meilleur dans la province. Elles sa-  
 „ vent lire, écrire, compter; elles  
 „ savent travailler à l'éguille, tricoter,  
 „ broder, & ont un peu de musique;  
 „ elles peuvent faire de petits ajuste-  
 „ mens, broder du marly. Mon aînée  
 „ fait découper, & ma cadette dit  
 „ fort bien la bonne-aventure dans les  
 „ cartes.

Quand elle eut fini ce discours éloquent, les deux dames se regardèrent quelques minutes en silence, avec un

air d'importance & d'indécision. A la fin , Miss *Caroline-Willelmine-Amélie Skeggs* eut la complaisance d'observer que les deux jeunes demoiselles , autant qu'elle pouvoit en juger d'après une connoissance aussi légère , leur paroissent fort convenables pour ces places.

„ Mais , madame , dit - elle à mon  
 „ épouse , une affaire comme celle-là  
 „ exige un parfait examen du caractère  
 „ & une connoissance plus particulière  
 „ les unes des autres. Non pas , ma-  
 „ dame , que je soupçonne la vertu , la  
 „ prudence & la sagesse de cette jeune  
 „ demoiselle ; mais il y a une certaine  
 „ forme , madame , une certaine forme  
 „ dans ces affaires.

Ma femme approuva très-fort ses défiances , observant qu'elle étoit fort défiante elle-même ; mais elle s'en rapporta à nos voisins pour le caractère de ses filles. Notre Milady dit que les informations d'autres personnes étoient inutiles , que la recommandation de son cousin le Chevalier *Tornhil* suffiroit ; & notre demande resta suspendue jusqu'à ce qu'elle lui eût parlé.



## CHAPITRE XII.

*La fortune semble vouloir humilier la famille de Wakefield. Des mortifications sont souvent plus douloureuses que des calamités réelles.*

QUAND nous fûmes de retour à la maison, la nuit fut employée dans des projets de grandeur future. Ma femme déploya toute sa sagacité pour conjecturer laquelle de ces deux filles auroit la place la meilleur, & le plus d'occasions de voir la bonne compagnie. Le seul obstacle qui retardoit notre avancement, étoit la recommandation du Chevalier ; mais il nous avoit déjà donné tant de marques de son amitié, qu'il n'y avoit pas à douter qu'il ne nous l'accordât. Même étant au lit, ma femme continua son sujet favori. „ Ma foi ,  
 „ mon cher ami , entre nous , je crois  
 „ que nous avons fait une excellente  
 „ journée aujourd'hui . . . Assez bonne,  
 „ répondis - je , ne sachant trop que  
 „ dire . . . Comment assez bonne ? re-



# 110 LE MINISTRE

„ prit-elle, je crois qu'on ne la peut  
 „ meilleure. Supposons que nos filles  
 „ réussissent à faire connoissance à Lon-  
 „ dres avec des gens de bon goût. Et je  
 „ suis convaincue que Londres est la  
 „ ville de l'univers la plus propre pour  
 „ trouver des maris. D'ailleurs, mon  
 „ cher, on voit tous les jours des choses  
 „ plus étranges ; & si des femmes de  
 „ qualité se prennent si fort d'amitié pour  
 „ mes filles, pourquoi des hommes de  
 „ qualité ne le feroient-ils pas ? Entre  
 „ nous, je vous assure que j'aime beau-  
 „ coup *Milady Blarney* ; elle est si obli-  
 „ geante ! cependant j'aime bien aussi  
 „ *Miss Caroline - Wilhelmine - Amélie*  
 „ *Skeggs*. Et quand elles sont venues à  
 „ parler de places à la ville, vous avez  
 „ vu comment je les ai prises sur le  
 „ temps. Dites-moi, mon cher, ne  
 „ pensez-vous pas que j'aie fait là pour  
 „ mes enfans ? ... Ah ! repris-je, ne  
 „ sachant pas trop que penser là-dessus,  
 „ Dieu veuille que dans trois mois  
 „ elles en soient mieux. „ Cette obser-  
 „ vation étoit de l'espèce de celles que  
 „ j'avois coutume de faire pour donner  
 „ à ma femme une grande opinion de  
 „ ma sagacité. Car, si nos filles réus-

étoient, c'étoit un souhait pieux de ma part, qui se trouvoit accompli : s'il arrivoit quelque malheur, alors ce que j'avois dit, avoit l'air d'une prophétie. Cependant toute cette conversation n'étoit qu'un préparatif à un autre plan de ma femme, que je ne redoutois pas moins. Ce n'étoit autre chose, sinon que, comme nous devions à présent paroître un peu dans le monde, il étoit convenable que nous vendissions notre bidet, qui étoit devenu vieux, à une foire voisine, & que nous achetassions, à sa place, un cheval qui pût porter deux cavaliers dans l'occasion, & qui fût de belle apparence, pour aller à l'Eglise, ou faire une visite. Je m'opposai d'abord fortement à ce projet ; mais il fut soutenu aussi fortement ; & comme je mollis, mon antagoniste gagna terrain, jusqu'à ce qu'elle m'eut amené à consentir de m'en défaire.

Le lendemain étoit jour de foire, & j'avois dessein d'y aller moi-même ; mais ma femme me persuada que j'étois enrhumé, & rien ne put l'engager à me laisser sortir de la maison. Non, mon cher, dit-elle, *Moïse* est un garçon adroit, & il s'entend bien à vendre & à

acheter avantageusement. Vous savez que tous nos bons marchés ont été faits par lui : il tient bon , & il marchande jusqu'à ce qu'il ait amené à son point ceux à qui il a affaire.

Comme j'avois quelque bonne opinion de l'intelligence de mon fils , je ne résistai pas trop à le charger de la commission. Le matin , je vis ses sœurs très-occupées à le parer pour la foire , frisant ses cheveux , nettoyant ses boucles , & lui retrouffant son chapeau avec des épingles. Quand sa toilette fut finie , nous eûmes la satisfaction de le voir monté sur le bidet , avec une boîte de sapin devant lui , pour rapporter quelques merceries dedans. Il avoit un habit du drap qu'on appelle *tonnerre & éclair* , à cause de sa force à résister aux orages , qui , quoique devenu un peu court , étoit encore trop bon pour être quitté. Sa veste étoit d'une ratine verte , & ses sœurs avoient noué ses cheveux avec un large ruban noir. Nous le suivîmes tous à quelque distance de la porte , lui criant , tant qu'il fut à notre portée , *bonne chance , bonne chance*.

Il ne fut pas plutôt parti , que le sommelier de M. *Tornhill* vint nous féliciter

féliciter sur notre bonne fortune , ayant entendu , nous dit-il , son maître parler de nous à des Dames , avec les plus grands éloges.

Un bonheur ne vient jamais seul. Un autre domestique de la maison du Chevalier , arriva avec une carte pour mes filles , par laquelle les deux Dames leur apprenoient que M. *Tornhill* ayant rendu de nous tous un compte fort satisfaisant , elles espéroient qu'après quelques informations de plus , elles auroient lieu d'être entièrement satisfaites. « Ah ! » s'écria ma femme , je vois à présent » que ce n'est pas chose aisée d'entrer » chez les Grands ; mais aussi , quand » une fois on y est , alors , comme dit » *Moïse* , on n'a plus qu'à dormir. » A cette exclamation originale , que ma femme donnoit pour de l'esprit , mes filles applaudirent par un rire éclatant de plaisir. Enfin , elle fut si satisfaite de la nouvelle , qu'elle mit la main à la poche , & donna au commissionnaire sept sols & demi.

Ce jour étoit destiné pour nous , pour recevoir des visites. M. *Burchell* , qui venoit de la foire , entra aussi-tôt. Il apportoit à chacun de mes petits , un pain-

d'épice d'un sol , que ma femme se chargea de ferrer , pour le leur donner de temps en temps , quand ils liroient bien. Il apportoit aussi à mes filles une couple de boîtes pour renfermer des pains à cacheter , du tabac , des mouches , ou de l'argent quand elles en auroient gagné. Ma femme aimoit ordinairement les bourses de peau de belette , comme portant bonheur ; mais ces boîtes étoient bonnes en attendant. Nous avions encore de la considération pour M. *Burchell* , quoique ses manières impolies , lors de la conversation des deux Dames , nous eussent déplu : nous ne pûmes même nous empêcher de lui faire part de notre bonne fortune , & de lui demander son avis : car , quoique nous ne suivissions guères les avis , nous étions assez portés à en demander. Quand il lut le billet , il branla la tête , & observa qu'une affaire de cette espèce exigeoit la plus grande circonspection. Cet air de défiance déplut beaucoup à ma femme.

» Je n'ai jamais douté , Monsieur , s'é-

» cria-t-elle , que vous ne fussiez tou-

» jours disposé à être contre moi & con-

» tre mes filles. Vous avez plus de cir-

» conspection qu'il n'en faut : cependant



» je crois que quand nous voulons de-  
 » mander des avis , nous devrions nous  
 » adresser à gens qui auroient su en  
 » suivre eux-mêmes de bons .... Il n'est  
 » pas question ici , Madame , reprit M.  
 » *Burchell* , de ma propre conduite ;  
 » quoique je n'aie pas fait usage de  
 » conseils moi-même , je dois , en  
 » conscience , donner les miens à ceux  
 » qui en veulent .... » Comme j'appré-  
 hendois que cette réponse n'attirât une  
 répartie plus dure que spirituelle , je  
 changeai de propos , en feignant de m'é-  
 tonner pourquoi notre fils étoit si long-  
 temps à revenir de la foire , étant pres-  
 que nuit fermée. « N'ayez pas d'inquié-  
 » tude , répliqua ma femme. Soyez sûr  
 » qu'il entend ses affaires : je vous ga-  
 » rantis qu'il ne vendra jamais ses pou-  
 » les quand elle seront mouillées : je lui  
 » ai vu faire des marchés surprenans.  
 » Je vais , à propos de cela , vous en  
 » raconter un , qui vous fera mourir de  
 » rire.... Mais , sur ma vie , le voilà qui  
 » revient sans cheval , avec sa boîte  
 » derrière son dos. »

Pendant ce discours , *Moïse* s'avan-  
 çoit lentement à pié , suant sous le poids  
 de la boîte qu'il avoit attachée avec une

sangle derrière son dos. « Bon jour ,  
» bon jour , *Moïse*. Eh bien ! mon en-  
» fant , que nous as-tu rapporté de la  
» foire ? »....Ma personne , reprit *Moïse*,  
avec un œil matois , & posant la boîte  
sur la table.... « Oui , oui , nous sa-  
» vons cela , dit ma femme. Mais où  
» est le cheval ? .... Je l'ai vendu , reprit  
» *Moïse* , trois livres cinq schelings deux  
» sols.... Fort bien , mon cher enfant : je  
» savois bien que tu leur en revendrois.  
» Entre-nous , trois livres cinq schelings  
» deux sols , ce n'est pas une mauvaise  
» journée. Allons , donne-nous l'argent.  
» .... Je n'ai point rapporté d'argent , dit  
» *Moïse* ; je l'ai placé dans un marché  
» que voici , en tirant de dessous son  
» habit un paquet dans lequel il y avoit  
» une grosse de lunettes à verres verts ,  
» enchassées d'argent , avec leurs étuits  
» de chagrin.... Une grosse de lunettes  
» à verres verts ! répéta ma femme ,  
» d'une voix affoiblie. Et tu as vendu le  
» bidet , & tu ne nous rapportes , pour  
» la valeur , qu'une grosse de méchantes  
» lunettes ! .... Ma chère mère , s'écria  
» mon fils , pourquoi ne voulez-vous pas  
» écouter la raison ? C'est un marché d'or  
» que j'ai fait : je les ai eues pour rien ,

» autrement je ne les aurois pas ache-  
 » tées. Les seules chasses d'argent valent  
 » le double du prix que j'en ai donné....  
 » Au diable tes chasses d'argent , s'écria  
 » ma femme hors d'elle-même. Je ju-  
 » rerois qu'on n'en aura pas la moitié  
 » de la valeur à les vendre comme vieux  
 » argent , cinq schelings l'once.....  
 » Vous n'avez pas besoin de tant vous  
 » inquiéter de la valeur des chasses ,  
 » leur dis-je , car je m'apperçois que ce  
 » n'est que du cuivre blanchi.... Com-  
 » ment , s'écria ma femme , ce n'est pas  
 » de l'argent , ce n'est pas de l'ar-  
 » gent ? Non , lui dis-je ; ce n'est pas  
 » plus de l'argent que votre poëlon.  
 » Ainsi donc , nous voilà , dit-elle ,  
 » sans bidet , avec une grosse de lunettes  
 » montées en cuivre , & des étuis de  
 » chagrin. Que la fièvre te serre , chien  
 » de trompeur ! Oh , le nigaud , qui  
 » s'en est laissé revendre ! n'auroit-il  
 » pas dû mieux connoître ses gens ?  
 » Vous avez tort en ceci , ma chère ,  
 » m'écriai-je : il auroit dû ne point les  
 » connoître du tout.... Peste soit du sot ,  
 » reprit-elle , de rapporter de pareilles  
 » drogues. Je les jetteroie au feu....  
 » Vous auriez encore plus tort , lui dis-

## 118 LE MINISTRE

» je , ma chère ; car , quoique ce ne  
 » soit que du cuivre , nous devons les  
 » garder , puisqu'il vaut mieux avoir des  
 » lunettes montées en cuivre , que de  
 » ne rien avoir du tout. »

Pendant cette conversation , *Moïse*  
 commençoit à voir clair. Il s'aperce-  
 voit qu'il avoit été trompé par un escroc  
 qui , sur sa figure , en avoit fait aisément  
 sa dupe. Je pris ce moment pour lui  
 demander les circonstances de son his-  
 toire. Par ce que j'en appris , il me pa-  
 rut qu'il avoit vendu le cheval , & qu'il  
 se promenoit dans la foire , en en cher-  
 chant un autre ; qu'un homme , à figure  
 respectable , l'emmena dans sa tente ,  
 sous prétexte d'en avoir un à vendre.  
 » Là , continua mon fils , nous trou-  
 » vâmes un autre homme bien mis ,  
 » qui demandoit à emprunter vingt li-  
 » vres sterlings sur les lunettes , disant  
 » qu'il avoit besoin d'argent , & qu'il  
 » donneroit sa marchandise au tiers de  
 » sa valeur. Le premier homme , qui  
 » fit semblant d'être mon ami , me dit  
 » à l'oreille de les acheter , & m'aver-  
 » tit de ne pas être assez sot pour man-  
 » quer un si beau coup. J'envoyai cher-  
 » cher M. *Flamborough* : ils lui tinrent

DE WAKEFIELD. 119

» les mêmes propos qu'à moi ; enfin ,  
» nous nous laissâmes persuader d'a-  
» cheter les deux grosses de lunettes  
» entre nous deux.





---

---

## CHAPITRE XIII.

*On découvre que M. Burchell est un ennemi ; car il a la hardiesse de donner des conseils désagréables.*

**M**A famille avoit résolu de briller ; mais quelque accident inattendu renversoit leur projet , aussi-tôt qu'il étoit formé. Je tâchois de tirer parti de chaque contre-temps , pour augmenter leur raison , en proportion de ce que leur ambition perdoit. « Vous voyez , mes » enfans , m'écriai-je , combien on réussit mal à vouloir en imposer au public , en copiant ses supérieurs. Les » pauvres qui veulent ne faire société » qu'avec les riches , sont haïs de ceux » qu'ils abandonnent , & méprisés de » ceux qu'ils veulent imiter. Toutes » associations inégales sont toujours désavantageuses au côté le plus foible. » Le riche a tout le plaisir , & le pauvre » tous les désagrémens qui en peuvent » résulter. A propos de cela , allons , » Dick , mon enfant , répète-moi la fa-

„ ble que tu lisois aujourd'hui , pour  
 „ l'instruction de la compagnie.

„ Il y avoit un jour , cria l'enfant ,  
 „ un géant & un nain qui étoient  
 „ amis , & qui vivoient ensemble.  
 „ Après s'être promis de ne jamais se  
 „ quitter l'un l'autre , ils allèrent en-  
 „ semble chercher des aventures. Ils  
 „ rencontrèrent d'abord deux Sarra-  
 „ zins , contre lesquelles ils combat-  
 „ tirent. Le nain , qui étoit fort coura-  
 „ geux , porta à un des deux adver-  
 „ saires , un coup de toute sa force ;  
 „ mais ce coup fit peu de mal au Sarra-  
 „ zin , qui , levant son sabre , en dé-  
 „ chargea un coup si terrible sur le bras  
 „ du nain , qu'il le lui coupa net. Celui-  
 „ ci se trouvoit fort embarrassé , quand  
 „ le géant vint à son secours , & en peu  
 „ de temps , laissa les deux Sarrazins  
 „ morts sur la place. Le nain , de rage ,  
 „ coupa la tête de son antagoniste mort.  
 „ Ils continuèrent à voyager , & ren-  
 „ contrèrent une autre aventure. C'é-  
 „ toient trois Satyres qui enlevoient  
 „ une demoiselle. Le nain n'étoit  
 „ plus si hardi qu'il l'avoit été d'a-  
 „ bord ; cependant il porta le premier  
 „ coup , auquel un Satyre riposta , de

„ façon qu'il lui jeta un œil hors de la  
„ tête. Le géant fut bientôt sur eux ; &  
„ s'ils ne se fussent pas enfuis , il les  
„ auroit certainement tués tous trois.  
„ Les deux vainqueurs & la demoiselle  
„ furent fort joyeux de la victoire ; &  
„ la belle délivrée étant devenue amou-  
„ reuse du géant , ils se marièrent. Ils  
„ continuèrent à marcher , jusqu'à ce  
„ qu'ils rencontrèrent une bande de  
„ voleurs. Pour cette fois , le géant se  
„ trouvoit en avant ; mais le nain n'é-  
„ toit pas loin derrière. Le combat  
„ fut long & opiniâtre ; tout tomboit  
„ sous les coups du géant , & le nain  
„ fut plus d'une fois sur le point d'être  
„ tué. A la fin , la victoire se déclara  
„ pour les deux aventuriers ; mais le  
„ nain perdit une jambe dans le com-  
„ bat. Il se trouvoit donc avec une  
„ jambe , un bras & un œil de moins ,  
„ tandis que le géant , qui n'avoit pas  
„ reçu une seule blessure , lui crioit :  
„ allons , mon petit héros , voilà ce  
„ qui s'appelle bien travailler ; encore  
„ une victoire , & nous acquerrons  
„ une gloire immortelle. . . . Non , dit  
„ le nain , devenu plus sage , non , je  
„ vous le déclare , je ne me bats plus ;

„ car je vois que dans tous les combats,  
 „ vous gagnez tout l'honneur & le pro-  
 „ fit , & que moi , je porte tous les  
 „ coups.

J'allois faire l'application de cette fa-  
 ble , quand mon attention fut détournée  
 du sujet , par une dispute violente qui  
 s'éleva entre ma femme & M. *Burchell*,  
 au sujet des places futures de mes filles  
 à la ville. Ma femme insistoit fortement  
 sur les avantages qui en résulteroient  
 pour elles. M. *Burchell* , au contraire ,  
 la dissuadoit , de toutes ses forces , de  
 n'en rien faire ; & moi , je restois neutre.  
 Les raisons de M. *Burchell* contre le  
 projet ne sembloient que la suite de celles  
 qui avoient été si mal reçues le matin.  
 La dispute s'échauffa , & ma pauvre fem-  
 me , au lieu de raisonner plus sensé-  
 ment , ne faisoit que crier plus haut , &  
 fut à la fin obligée de quitter le combat ,  
 faute de pouvoir crier. La fin de sa ha-  
 rangue fut cependant fort désagréable  
 pour nous tous. „ Je connois , dit-elle ,  
 „ des gens qui ont leurs raisons secretes  
 „ pour les avis qu'ils donnent ; mais je  
 „ les prie de vouloir bien ne pas re-  
 „ mettre , à l'avenir les piés dans ma  
 „ maison. . . Madame , dit M. *Burchell*,

„ d'un air fort tranquille, qui ne fai-  
 „ soit qu'irriter d'avantage ma femme,  
 „ quand vous parlez de raisons secrettes,  
 „ vous avez raison. J'en ai de secrettes  
 „ que je me dispense de dire, parce que  
 „ vous n'êtes pas capable de répondre,  
 „ même à celles dont je ne fais pas un  
 „ secret. Mais je vois que mes visites  
 „ ici deviennent importunes; c'est pour-  
 „ quoi je prends mon congé, & je ne  
 „ reviendrai plus qu'une fois, peut-être  
 „ pour vous dire un dernier adieu,  
 „ quand je quitterai le pays. „ En ache-  
 vant ces mots, il prit son chapeau; &  
 les regards de *Sophie*, qui sembloient  
 lui reprocher sa précipitation, ne purent  
 l'empêcher de partir.

Quand il fut sorti, nous nous regar-  
 dâmes quelques minutes les uns & les  
 autres tout confus. Ma femme, qui  
 sentoît qu'elle en étoit la cause, s'effor-  
 ça de cacher son chagrin, par un souris  
 forcé, & un air d'assurance que je dé-  
 sapprouvai. „ Comment, ma femme,  
 „ m'écriai-je, est-ce ainsi qu'on traite les  
 „ étrangers? Est-ce ainsi qu'on reconnoît  
 „ leurs bienfaits? Soyez sûre, ma chère,  
 „ que voilà les expressions les plus dures,  
 „ & qui m'aient été les plus désagréa-



bles : il n'en est jamais sorti de pa-  
 relles de votre bouche. . . . Pourquoi  
 m'a-t-il irritée ? répondit-elle. Je con-  
 nois très-bien les motifs de ses con-  
 seils. Il voudroit empêcher que mes  
 filles n'allassent à Londres , afin d'a-  
 voir ici le plaisir de la compagnie de  
 ma cadette. Mais , quoi qu'il en soit ,  
 elle trouvera de meilleure compagnie  
 que celle de tels mangeurs de tous  
 biens. . . . Mangeur de tous biens !  
 m'écriai-je : osez-vous bien l'appeller  
 ainsi ? Est-il possible que nous puis-  
 sions nous tromper à ce point sur le  
 caractère de cet homme ? Il m'a paru  
 en toutes occasions l'homme le plus  
 accompli que j'aie jamais connu. . . .  
 Dis-moi , *Sophie* , dis-moi , mon en-  
 fant , t'a-t-il jamais donné quelques  
 preuves d'un attachement secret ? . . .  
 Ses conversations avec moi , mon  
 père , reprit ma fille , ont toujours  
 été sensées , modestes & agréables ;  
 mais il n'y a jamais rien eu autre  
 chose. Je me souviens cependant  
 qu'une fois il me dit qu'il n'avoit ja-  
 mais connu de femme qui eût trouvé  
 du mérite à un homme qui n'étoit  
 pas riche. . . . Voilà , ma chère , m'é-

126 LE MINISTRE

„criai-je, le propos ordinaire de ceux  
 „qui sont malheureux, ou paresseux;  
 „mais j'espère que vous avez appris à  
 „juger sainement de telles gens, &  
 „que vous sentez que ce seroit une  
 „folie d'attendre son bonheur d'un  
 „homme qui a été si mauvais éco-  
 „nome du sien propre. Votre mère &  
 „moi nous avons à présent des vues  
 „plus avantageuses pour vous. L'hiver  
 „prochain, que vous passerez proba-  
 „blement à Londres, vous fournira  
 „des occasions pour faire un meilleur  
 „choix.

Je ne déciderai point quelles furent  
 les réflexions de *Sophie* dans cette  
 occasion; mais au fond du cœur je  
 ne fus pas fâché d'être débarrassé d'un  
 hôte dont j'avois tant à craindre.  
 L'hospitalité violée me pesa un peu  
 sur la conscience; mais j'eus bientôt  
 imposé silence à cette conseillère im-  
 portune, par deux ou trois raisons spé-  
 cieuses, qui servirent à me satisfaire,  
 & à me réconcilier avec moi-même.  
 Les reproches que fait la conscience à  
 un homme qui a déjà commis une mau-  
 vaise action, sont bientôt étouffés. La  
 conscience est une poltrone, qui, quand

elle n'a pas eu assez de force pour prévenir une faute, a rarement assez de justice pour en punir le coupable, en l'accusant.



## CHAPITRE XIV.

*Nouvelles mortifications , ou démonstration que des calamités apparentes peuvent être des bonheurs réels.*

**L**E voyage de mes filles à la Ville étoit à présent résolu , M. Tornhill nous ayant obligeamment promis de veiller lui-même à leur conduite , & de nous en informer par lettres. Mais nous jugeâmes qu'il étoit nécessaire que leurs habillemens répondissent à la grandeur de leur attente , ce qui ne pouvoit se faire sans quelque dépense. Nous agitâmes donc en plein conseil quels étoient les moyens les plus propres pour faire de l'argent , ou , pour parler plus clairement , ce qu'il seroit plus à propos de vendre pour en avoir. Notre délibération ne fut pas longue. Nous décidâmes bientôt que le cheval qui nous restoit , étoit totalement inutile pour la charrue , sans son compagnon , & qu'on ne pouvoit le monter , parce qu'il lui manquoit un œil. Nous résolûmes donc de

de le vendre à la foire voisine , & que je l'y menerois moi-même pour éviter toute nouvelle surprise. Quoique ce fût la première opération mercantille que j'eusse faite de ma vie , je ne doutois pas que je ne m'en tirasse avec honneur. L'opinion qu'un homme se forme de sa capacité , est mesurée sur celle de la compagnie qu'il fréquente ; & comme j'étois renfermé dans ma famille , je n'avois pas conçu des sentimens délavantageux de ma sagesse. Cependant , ma femme le lendemain matin , quand je partis pour la foire , me rappella quand je fus à quelques pas de la maison , pour me dire à l'oreille , de bien prendre garde à moi.

J'avois suivant l'usage , en arrivant à la foire , mis mon cheval sur toutes ses allures ; mais il ne se présentoit pas d'acheteurs. A la fin , il s'en approcha un , qui , après avoir bien examiné le cheval de tous les côtés , le trouvant borgne , n'en voulu rien offrir. Un autre vint ensuite , qui lui ayant trouvé un éparvin , dit qu'il n'en voudroit pas , quand on le lui donneroit pour la peine seulement de le monter jusques chez lui. Un troisième apperçut qu'il avoit



des molettes, & n'en offrit rien. Un quatrième vit dans ses yeux qu'il avoit des javars. Un cinquième, plus impertinent que les autres, me demanda quel diable je venois faire à la foire avec une roffe boiteuse, fourbue, aveugle, qui n'étoit bonne qu'à envoyer à l'écorcheur. Tout cela commença à me donner à moi-même le plus grand mépris pour le pauvre animal ; & j'étois presque honteux à l'approche de chaque nouvel acheteur. Car, quoique je ne crusse pas entièrement tout ce que les autres m'avoient dit de ma bête, cependant je réfléchissois que le nombre des témoignages formoit une forte présomption de la vérité, suivant l'opinion de *S. Grégoire* sur les bonnes œuvres.

J'étois dans cette situation mortifiante, quand un de mes confrères, une ancienne connoissance, qui avoit aussi quelques affaires à la foire, s'approcha de moi ; & me prenant la main, me proposa d'entrer dans un cabaret, & de boire un coup de ce que nous y trouverions. J'acceptai sur le champ la proposition ; & étant entrés dans un cabaret à bière, on nous plaça dans une petite chambre sur le derrière, où il n'y avoit

qu'un viellard vénérable , qui lisoit avec attention dans un gros livre. Je n'ai jamais vu , de ma vie , de figure qui me prévint tant en sa faveur. Des cheveux gris ombrageoient son front , & inspiroient le respect , & sa vieilleffe verte & vigoureuse sembloit annoncer le résultat de la bonne santé & de la bienveillance. Cependant, sa présence n'interrompit point notre conversation : mon ami & moi nous nous entretenions des différens revers de fortune que nous avions éprouvés. Nous parlâmes de la dispute au sujet des seconds mariages , de ma dernière brochure , de la réplique de l'Archidiacre , & des mesures violentes qu'on avoit prises contre moi ; mais notre attention fut détournée quelque temps de notre conversation , par la vue d'un jeune homme qui entra dans la chambre , & dit quelque chose tout bas à l'oreille du viellard. Point d'excuses , mon enfant , lui dit le viellard. Faire du bien à nos semblables , est un devoir que nous devons remplir ! Prenez ceci : je voudrois que vous eussiez besoin de davantage ; mais si cinq livres sterlings peuvent soulager votre infortune , je vous les donne de tout mon

cœur. Le jeune homme, modeste, versa des larmes de reconnoissance ; & cependant la sienne n'égalait pas la mienne. J'aurois volontiers sauté au col du bon vieillard , pour l'embrasser , tant sa bienfaisance me faisoit plaisir. Il se remit à lire , & nous continuâmes notre conversation , jusqu'à ce que mon compagnon , se rappelant qu'il avoit quelques affaires à la foire , sortit , en me promettant d'être de retour dans un moment , ajoutant qu'il avoit toujours désiré d'avoir , le plus long-temps possible , la compagnie du docteur *Primrose*. Le vieillard , entendant mon nom , sembla me regarder avec attention ; & quand mon ami fut dehors , il me demanda , de la manière la plus respectueuse , si j'étois parent du grand *Primrose* , ce courageux défenseur de la monogamie , qui avoit été le boulevard de l'Eglise. Jamais mon cœur ne sentit de joie si pure qu'en ce moment. « Monsieur , » m'écriai-je , les louanges d'un homme aussi vertueux que vous l'êtes , » ajoutent à la satisfaction que votre » bienfaisance a déjà excitée dans mon » cœur. Vous voyez en moi le docteur » *Primrose* , le défenseur de la mono-

» gamie, qu'il vous a plu d'appeller le  
 » *grand*. Vous voyez cet infortuné Ec-  
 » clésiastique, qui a si long-temps, &  
 » si j'ose dire, avec tant de succès,  
 » combattu les seconds mariages.....  
 » Monsieur, s'écria l'étranger, avec un  
 » air pénétré d'une admiration respec-  
 » tueuse; je crains d'avoir été trop fa-  
 » milier; mais pardonnez, s'il vous  
 » plaît, ma curiosité, je vous en con-  
 » jure.... Monsieur, lui repliquai-je  
 » vivement, en saisissant sa main, bien  
 » loin de m'avoir offensé par votre fa-  
 » miliarité, je vous conjure d'accepter  
 » mon amitié, comme vous avez déjà  
 » tout mon estime.... J'accepte l'offre  
 » avec reconnoissance, me dit-il, en  
 » me serrant la main: vous, le ferme  
 » pilier de l'orthodoxie!.... ai-je le  
 » bonheur de voir. » .... P'interrompis  
 ici la suite de son discours; car, quoi-  
 qu'en qualité d'auteur loué sur ses ou-  
 vrages, je fusse en état de digérer une  
 bonne dose de flatterie, cependant ma  
 modestie, dans ce moment, ne me per-  
 mit pas d'en avaler davantage. Quoi-  
 qu'il en soit, jamais deux amans de  
 roman ne formèrent une amitié plus  
 prompte. Nous parlâmes sur différentes

matières : d'abord je jugeai qu'il étoit plus pieux que savant, & je commençai à croire qu'il méprisoit toutes les sciences humaines comme du fumier. Cependant, cela ne diminua en rien mon estime pour lui ; car il y avoit déjà quelque temps que j'avois commencé moi-même à être de cette opinion. Je pris donc occasion d'observer que le monde, en général, devenoit d'une indifférence blâmable sur les matières de doctrine, & s'abandonnoit trop aux spéculations humaines. « Ah ! oui ; Monsieur, répliqua-t-il, comme s'il eût réservé toute la science pour ce moment, il n'est que trop vrai, le monde est sur son déclin ; & cependant la cosmogonie, ou création du monde, a embarrassé les Philosophes de tous les siècles. Quel mélange d'opinions bizarres n'a-t-on pas formées sur la création du monde ? *Sanchoniaton*, *Manethon*, *Berosé*, & *Ocellus Lucanus*, ont tous tenté en vain de l'expliquer. On trouve ces mots dans le dernier : *Anarchon ara kai ateleutaion to pan* ; ce qui signifie que tout n'a ni commencement ni fin. *Manethon*, qui vivoit vers le temps de *Nebuchadon-Affer* ( *affer* )



» étant un mot syriaque , qui étoit le  
 » surnom ordinaire des Rois de ce pays ,  
 » comme *Teglat Phaël - Affer* , *Nabon-*  
 » *Affer* , *Manethon* , dis-je a formé une  
 » conjecture aussi absurde. Car , com-  
 » me nous disons communément : *Ek*  
 » *to biblion kubernetes* ; ce qui veut  
 » dire que l'on n'apprend pas le monde  
 » dans les livres : de même , il a tenté  
 » d'expliquer.... Mais, Monsieur, je vous  
 » demande pardon , je m'écarte de la  
 » question... » Certainement il s'en écar-  
 toit ; & je ne pouvois pas voir ce que la  
 création du monde avoit de commun  
 avec notre sujet. Mais cela servit à me fai-  
 re voir qu'il étoit homme de lettres , & je  
 l'en respectai davantage. C'est pourquoi  
 j'étois résolu de l'éprouver ; mais il étoit  
 trop doux & trop complaisant pour me  
 disputer la victoire. Toutes les fois que  
 je faisois une observation qui sembloit  
 une attaque sur la controverse , il sou-  
 rioit , secouoit la tête , & ne disoit mot ;  
 ce qui me faisoit croire qu'il pouvoit  
 dire beaucoup , s'il le jugeoit à propos.  
 Le sujet de la conversation descendit  
 insensiblement de la création , aux affaires  
 qui nous amenoient tous deux à la foire.  
 La mienne , lui dis-je , étoit de vendre

un cheval ; & fort heureusement il se trouva que la sienne étoit d'en acheter un pour un de ses fermiers. Aussi-tôt je lui fis voir mon cheval ; & le marché fut tout d'un coup conclu. La seule chose qui restoit , étoit de m'en payer le prix. Pour ce faire , il tira de sa poche un billet de banque de trente livres sterling qu'il me proposa de lui changer. N'étant pas en état de le faire , il ordonna à la maîtresse de lui envoyer son laquais, qui vint aussi-tôt , vêtu d'une fort jolie livrée. *Abraham* , lui dit - il , vas me chercher la monnoie de ceci , tu en auras ou chez le voisin *Jackson* , ou ailleurs. Pendant que le laquais fut dehors , il me fit une déclamation fort pathétique sur la rareté de la monnoie d'argent : j'enchéris sur lui , en me plaignant de la rareté de celle d'or ; & quand *Abraham* revint , nous venions de tomber d'accord que l'argent n'avoit jamais été si rare qu'alors. *Abraham* , de retour , nous dit qu'il avoit couru toute la foire , & qu'il n'avoit pas pu trouver à changer le billet , quoiqu'il eût offert un demi-écu pour cela. Ce fut un grand contre-temps pour nous tous ; mais après un instant de réflexion , le vieillard me

demanda si je connoissois , de mes côtés , un certain *Salomon Flamborough*. Sur ce que je lui répondis que c'étoit mon voisin , & qu'il ne demeurait qu'à deux pas de chez moi : “ Cela étant , ainsi , me dit il , je crois que nous , pouvons faire affaire ensemble. Je vais , vous donner un mandement sur lui , , payable à vue ; & vous savez que , c'est l'homme le plus exact à cinq , milles à la ronde. L'honnête *Salomon* , & moi nous avons été liés ensemble , long-temps. Je me souviens que je le , gagnais toujours aux *trois-sauts* ; (a) , mais il avoit l'avantage sur moi au , saut à *cloche-pié*. , Un mandement sur mon voisin étoit de l'argent pour moi ; car je connoissois parfaitement sa solvabilité. Le billet fut donc signé & remis entre mes mains ; & M. *Jenkinson* le vénérable vieillard , *Adam* son valet , & mon cheval le vieux *Blackbery* , s'en allèrent trottans , fort contents les uns des autres.

Laisseé seul à mes réflexions , je com-

---

(a) C'est une espèce de jeu de force , où celui qui , en deux enjambées & un saut , parcourt le plus grand espace , gagne.

mençai à songer que j'avois commis une imprudence, en prenant un mandement d'un inconnu, & je conclus prudemment de reprendre mon cheval, & , pour cet effet, de suivre mon acheteur; mais il étoit trop tard : c'est pourquoi je repris le chemin de chez moi, bien résolu de recevoir chez mon voisin l'argent de mon mandement, le plutôt possible. Je le trouvai à sa porte, qui fumoit sa pipe; & lui ayant dit que j'avois un petit billet sur lui, il le prit, & le lut à deux fois. » Je crois que » vous lisez bien le nom, m'écriai-je, » *Ephraïm Jenkinson*. . . . Oui, oui, me » répondit-il, le nom est assez bien » écrit, & je connois l'homme aussi, » le plus grand coquin qu'il y ait sous le » Ciel; c'est le même fripon qui nous a » vendu les lunettes. N'étoit-ce pas un » homme à face vénérable, des cheveux gris, & point de poches à son » justaucorps? Ne vous lâchoit-il pas » des tirades de grec, & des discours » sur la cosmogonie, le monde, &c. ? . . . » A ce propos, je répliquai par un soupir. . . . Ah! continua-t-il, il n'a » qu'une bride de science qu'il débite » toutes les fois qu'il se trouve en com-

« pagnie avec un homme de lettres ;  
 » mais je connois le coquin , & je veux  
 » le faire prendre.

Quelque mortifié que je fusse déjà , mon plus grand embarras étoit de savoir comment paroître devant ma femme & mes filles. Un écolier qui a fait l'école buissonnière , n'est pas plus effrayé de se présenter devant son maître , que je l'étois de rentrer à la maison. Je pris cependant la résolution de prévenir leur colère , en commençant par m'y mettre bien fort.

Mais , hélas ! en rentrant , je trouvai que ma famille n'étoit pas disposée à quereller. Ma femme & mes filles étoient toutes en pleurs , M. *Tornhill* leur ayant fait savoir , ce jour-là , qu'il ne falloit plus compter sur le voyage & les places de Londres ; que quelques personnes mal intentionnées pour nous , ayant fait de mauvais rapports , sur notre compte , aux deux dames , elles étoient parties le même jour pour Londres ; qu'il n'avoit pu découvrir ni les auteurs de ces faux rapports , ni en quoi ils consistoient ; mais que , quelque fussent & les rapports & les auteurs , il continuoît à nous assurer de



son amitié & de sa protection. Je les trouvai , par conséquent , disposées à supporter avec une grande résignation , mon infortune , parce qu'elle se trouvoit éclipée par une autre plus sensible pour elles. Mais ce qui nous inquiétoit le plus , étoit de deviner qui pouvoit avoir l'ame assez basse & assez noire , pour diffamer une famille aussi innocente que la nôtre , qui n'étoit ni assez élevée pour exciter l'envie , ni assez méchante pour exciter la haine.



## CHAPITRE XV.

*La noirceur de M. Burchell se découvre.  
C'est folie d'être trop sage.*

**L**A soirée, & une partie du jour suivant, furent employées à chercher vainement à découvrir quels étoient nos ennemis. Il y eut à peine une maison dans le voisinage, qui échappât à nos soupçons ; & chacun de nous avoit ses raisons qu'il connoissoit fort bien, pour fonder son opinion. Pendant que nous étions dans cette perplexité, un de nos petits, qui revenoit de jouer dehors, nous apporta un porte-feuille qu'il avoit trouvé sur l'herbe. Nous le reconnûmes sur le champ, pour appartenir à M. Burchell, à qui nous l'avions vu ; & , en l'examinant, nous trouvâmes qu'il contenoit quelques notes sur différens sujets. Mais ce qui attira le plus notre attention, fut un papier cacheté, avec cette suscription : *Copie de la lettre à envoyer aux deux Dames, au château de Tornhill.* Il nous vint d'abord à l'esprit, que

c'étoit lui qui étoit l'infâme calomnieux ; & nous délibérâmes si nous décacheterions le papier. Ce n'étoit pas mon avis ; mais *Sophie* , en disant qu'elle étoit sûre que , de tous les hommes , *M. Burchell* étoit le plus incapable d'une telle bassesse , insista pour que le billet fût lu. Le reste de la famille seconda ses instances, & , à leur sollicitation réunie , je lus ce qui suit :

## MESDAMES ,

» Le porteur vous instruira suffisamment de quelle part vient cette lettre.  
 » C'est au moins quelqu'un qui aime  
 » l'innocence , & qui est disposé à em-  
 » pêcher qu'on ne la séduise. Je suis in-  
 » formé , de bonne part , que vous êtes  
 » dans l'intention d'emmener à Londres  
 » deux jeunes demoiselles , que je con-  
 » nois un peu , en qualité de vos de-  
 » moiselles de compagnie. Comme je  
 » ne veux point voir la simplicité trom-  
 » pée , ni la vertu souillée , je vous  
 » avertis ici que cette démarche im-  
 » prudente seroit suivie des conséquen-  
 » ces les plus dangereuses. Ce n'a ja-  
 » mais été ma coutume de traiter avec  
 » sévérité les personnes deshonnêtes &

» infâmes ; & dans cette occasion , je  
 » me tairois encore , si je ne voyois que  
 » la folie se propose un crime. Profitez  
 » donc de l'avis d'un ami , & réflé-  
 » chissez sérieusement sur les consé-  
 » quences qu'il y auroit d'introduire le  
 » vice & l'infamie dans une retraite que  
 » la paix & l'innocence ont habitée jus-  
 » qu'ici.

Nos doutes furent alors levés. Il pa-  
 roissoit bien dans cette lettre quelque  
 chose qui pouvoit s'appliquer aux deux  
 parties , & les censures qu'elle conte-  
 noit , pouvoient aussi-bien se rapporter  
 aux personnes auxquelles elle avoit été  
 écrite , qu'à nous. Mais la mauvaise in-  
 terprétation se présentoit trop natu-  
 rellement , & nous n'allâmes pas plus  
 loin. Ma femme eut à peine la patience  
 de m'entendre jusqu'au bout , car elle  
 déclamoit contre celui qui avoit écrit  
 la lettre , avec un ressentiment sans  
 bornes. *Olivia* ne fut pas plus modérée ,  
 & *Sophie* sembloit interdite de sa noir-  
 ceur. Pour moi je considérois l'action  
 comme une des preuves les plus odieu-  
 ses d'une ingratitude sans sujet , que  
 j'eusse jamais vue. Je ne pouvois en dé-  
 couvrir d'autre raison , que l'envie qu'il

avoit de retenir ma fille cadette dans la province , pour avoir plus d'occasions de se trouver avec elle. Nous étions tous assis dans cet état , rêvant aux moyens de nous venger , quand notre petit garçon vint , en courant , nous annoncer que M. *Burchell* arrivoit à l'autre bout du champ. Il est plus facile de concevoir que de dépeindre les différentes sensations que nous causent la douleur d'une insulte récente , & le plaisir d'une vengeance prochaine. Quoique notre intention ne fût que de lui reprocher son ingratitude , nous résolûmes de le faire de la manière la plus piquante que nous pourrions. Pour cet effet , nous convînmes de le recevoir avec un air ouvert & d'amitié à l'ordinaire , de jaser d'abord avec plus de douceur & d'affection que de coutume , pour l'amuser un peu ; & ensuite , au milieu de ce calme flatteur , de fondre sur lui comme un ouragan , & de l'accabler par les reproches de sa bassesse. Ce parti pris , ma femme se chargea elle-même de l'exécution , & elle avoit réellement des talens pour l'entreprise. Nous le vîmes s'approcher , il entra , prit une chaise , & s'assit... „ Il fait  
„ bien



5, bien beau, M. *Burchell*. ... Oh ! fort  
 „ beau, docteur. Quoique cependant,  
 „ par la douleur que me font mes cors,  
 „ je juge que nous aurons de la pluie....  
 „ La douleur de vos cornes ! (a) s'é-  
 „ cria ma femme, en éclatant de rire,  
 „ & ensuite lui demandant pardon de  
 „ la plaisanterie.... En vérité, Madame,  
 „ reprit-il, je vous pardonne de tout  
 „ mon cœur ; car je vous proteste que  
 „ je n'aurois pas pensé que ce fut une  
 „ plaisanterie, avant que vous me l'euf-  
 „ siez dite.... Cela se peut bien, Mon-  
 „ sieur, dit ma femme, en nous fai-  
 „ sant un clin d'œil ; & cependant je  
 „ suis sûre que vous savez combien il  
 „ en faut de ce poids (a) pour faire une

---

(a) Le rapport des deux mots anglois qui donnent lieu à cette pointe misérable, est plus prochain que celui de *cors* à *cornes* : *corns* *horns*.

(b) Cette pointe est encore plus pitoyable que la première. Une plaisanterie étant une chose immatérielle, ne peut avoir de poids. Madame *Primrose* voulant piquer son hôte par de mauvaises pointes, veut lui dire que, quoique par sa réponse il taxe sa première plaisanterie d'être trop légère, de n'être pas de poids, néanmoins il est assez fin pour savoir combien il en faudroit de ce poids (quelque léger qu'il soit,) pour faire une once. Cette pointe est tirée de si loin, qu'elle en est

» once.... Je crois, Madame, en vérité,  
» reprit M. *Burchell*, que vous avez lu  
» ce matin quelque livre de bons mots,  
» tant vous êtes disposée à en faire : ce-  
» pendant, Madame, je vous dirai que  
» j'aimerois mieux une once de bon  
» sens.... Je le crois bien, dit ma fem-  
» me, en nous regardant encore en  
» riant, quoiqu'elle n'eût pas l'avan-  
» tage. Cependant, j'ai vu quelques gens  
» qui prétendent au bon sens, & qui  
» en ont fort peu.... Il n'y a pas de  
» doute à cela, répliqua son antago-  
» niste : vous avez connu des Dames  
» qui passent pour des merveilles, quant  
» à l'esprit, & qui n'en ont point du  
» tout. ,, .... Je m'aperçus bientôt que  
ma femme n'auroit pas l'avantage dans  
cette dispute ; en sorte que je pris le  
parti de traiter la matière plus sérieuse-  
ment. “ L'esprit & les connoissances,  
» m'écriai-je, ne sont que des baga-  
» telles sans l'honnêteté ; c'est elle qui  
» donne du prix à un homme. Le paysan  
» ignorant, mais sans défauts, vaut

---

ridicule ; mais l'auteur s'efforce de rendre ma-  
dame *Primrose* effectivement ridicule, pour  
lui donner du dessous dans la conversation,  
& donner lieu à ce qui suit.

„ mieux que le Philosophe qui en a  
 „ beaucoup. Car , qu'est-ce que le génie  
 „ ou le courage , sans un cœur ? L'hon-  
 „ nête homme , est l'ouvrage le plus  
 „ noble de la création.... J'ai toujours  
 „ regardé cette opinion favorite de  
 „ *Pope* , repliqua M. *Burchell* , indigne  
 „ d'un homme de son génie , & comme  
 „ bassement indigne de sa propre supé-  
 „ riorité. Comme la réputation d'un  
 „ livre ne dépend pas tant de ce qu'il  
 „ est exempt de défauts , que de ce  
 „ qu'il contient de grandes beautés , de  
 „ même celle des hommes devoit dé-  
 „ pendre , non pas de leur exemption  
 „ de défauts , mais de la grandeur des  
 „ vertus qu'ils possèdent. L'homme sa-  
 „ vant peut manquer de prudence , le  
 „ Ministre d'État avoir de l'orgueil , &  
 „ le guerrier de la férocité ; mais pour  
 „ cela leur préférons-nous un bas arti-  
 „ san qui chemine laborieusement au  
 „ travers de la vie , sans mériter ni cen-  
 „ sure , ni éloges ? Il faudroit , par la  
 „ même raison , donner la préférence  
 „ aux froides & exactes productions de  
 „ l'Ecole Flamande sur les productions  
 „ incorrectes , mais sublimes & animées ,  
 „ du pinceau Italien. „

„ Monsieur, repris-je, votre obser-  
„ vation est juste dans le cas où il y a  
„ des vertus brillantes jointes à de pe-  
„ tits défauts ; mais quand de grands  
„ vices se trouvent dans le même su-  
„ jet opposés à des vertus extraordina-  
„ res, un tel homme ne mérite que du  
„ mépris. „

„ Peut-être, répliqua M. *Burchell*,  
„ y a-t-il des monstres tels que vous  
„ les dépeignez, qui réunissent de  
„ grands vices à de grandes vertus. Ce-  
„ pendant, dans le cours de ma vie, je  
„ n'ai point encore trouvé un seul exem-  
„ ple de leur existence : au contraire,  
„ j'ai toujours remarqué qu'où le génie  
„ étoit grand, les affections étoient  
„ bonnes. Et en vérité la Providence  
„ nous a traités bien favorablement en  
„ ce point, en abaissant aussi l'enten-  
„ dement, quand le cœur est corrompu,  
„ & en diminuant le pouvoir d'être nui-  
„ sible dans ceux qui en ont la volonté.  
„ Cette règle semble s'étendre même  
„ aux autres animaux : la petite vermine  
„ est traître, cruelle & lâche, pendant  
„ que ceux qui ont la force en partage,  
„ sont braves, généreux & doux. „  
„ Ces observations sont fort belles ,

„répliquai-je. Cependant il me seroit  
 „aisé, dans ce moment, de citer un  
 „homme ( en disant cela, j'attachai mes  
 „regards fixement sur lui, ) dont la  
 „tête & le cœur forment le contraste  
 „le plus détestable. Oui, Monsieur,  
 „continuai-je, je suis bien-aise de  
 „le démasquer ici, au milieu de sa sé-  
 „curité imaginaire.... Connoissez-vous,  
 „Monsieur, ce porte-feuille ? .... Oui,  
 „Monsieur, répondit-il, avec une assu-  
 „rance inconcevable, il est à moi, &  
 „je suis bien-aise de le retrouver....  
 „Et connoissez-vous aussi cette lettre ?  
 „M'écriai-je.... Non, non, point d'é-  
 „chappatoires : regardez-moi en face....  
 „Connoissez-vous, vous dis-je, cette  
 „lettre ? .... Cette lettre ? Oui, c'est moi  
 „qui l'ai écrite.... Et comment avez-  
 „vous osé avoir la bassesse, la noir-  
 „ceur & l'ingratitude d'écrire une pa-  
 „reille lettre ? .... Et comment avez-  
 „vous eu la bassesse, vous, ( en me  
 „regardant avec une effronterie sans  
 „exemple ) de décacheter cette lettre ?  
 „Ne savez-vous pas que je puis vous  
 „faire tous pendre pour cela ? Je n'ai  
 „qu'à aller chez le premier Juge de  
 „paix, jurer que vous êtes coupables



„ d'avoir ouvert la fermeture de mon  
„ porte-feuille , & je vous ferois tous  
„ pendre devant cette porte.... Cette  
„ insolence , à laquelle je ne m'atten-  
„ dois pas , me jetta dans un transport  
„ si violent , que j'avois peine à me  
„ contenir. Ingrat , coquin ! va-t-en , &  
„ ne souilles pas plus long-temps ma  
„ maison par ton odieuse présence. Va-  
„ t-en , & que je ne te voie jamais ren-  
„ trer chez-moi. La seule punition que  
„ je te souhaite , est celle d'une conscien-  
„ ce alarmée , qui fera ton continuel  
„ bourreau. „ En disant ces mots , je  
lui jettai son porte-feuille qu'il ramassa  
avec un sourire ; & en le refermant avec  
le plus grand sens froid , il nous laissa  
étonné de sa tranquillité & de son assu-  
rance. Ma femme , particulièrement ,  
enrageoit de ce que nous n'avions pu  
le mortifier , ou le faire paroître honteux  
de ses bassesses. “ Ma chère , lui dis-je ,  
„ voulant calmer des passions qui étoient  
„ montées trop haut pour nous , nous  
„ ne devons pas être surpris que les  
„ méchans soient sans pudeur. Ils ne  
„ rougissent que quand on les surprend  
„ à faire une bonne action : pour les  
„ mauvaises , ils s'en glorifient.

„ Le crime & la honte , à ce que  
 „ rapporte une allégorie , furent d'a-  
 „ bord compagnons , & au commence-  
 „ ment de leur voyage , ils marchèrent  
 „ toujours ensemble ; mais leur union  
 „ leur parut bientôt désagréable & in-  
 „ commode à tous deux. Le crime don-  
 „ noit à la honte des sujets fréquens de  
 „ mécontentement , & la honte trahis-  
 „ soit souvent les projets du crime.  
 „ Après bien des contestations , ils con-  
 „ sentirent donc à se séparer pour tou-  
 „ jours. Le crime marcha seul hardi-  
 „ ment en avant , pour atteindre le des-  
 „ tin qui alloit devant , sous la forme  
 „ d'un exécuteur. Mais la honte , natu-  
 „ rellement timide , retourna en arrière ,  
 „ pour aller tenir compagnie à la vertu  
 „ qu'ils avoient laissée derrière au com-  
 „ mencement du voyage. C'est ainsi ,  
 „ mes enfans , que , quand les hommes  
 „ sont un peu avancés dans le chemin  
 „ du vice , ils cessent d'avoir honte de  
 „ mal faire ; la honte n'accompagne  
 „ que leurs vertus. „



## CHAPITRE XVI.

*La famille du Ministre use d'adresse , & on lui en oppose une plus grande.*

**Q**UELS que fussent les idées & les sentimens de *Sophie* , le reste de la famille se consola aitement de l'absence de *M. Burchell* , par la compagnie de notre Seigneur , dont les visites devinrent plus fréquentes & plus longues. Quoiqu'il n'eût pas réussi à procurer à mes filles les amusemens de Londres , comme il se le proposoit , il tâchoit de les en dédommager , en leur procurant tous les petits amusemens que notre retraite permettoit. Il venoit habituellement le matin ; & pendant que moi & mon fils nous étions dehors pour nos affaires , il restoit à la maison avec le reste de la famille , & les amusoit par des descriptions de la ville , qu'il connoissoit parfaitement. Il répétoit toutes les remarques faites dans l'atmosphère des théâtres , & savoit par cœur tous les dits notables des beaux - esprits ,

avant qu'ils fussent dans les recueils des bons mots. Les intervalles des conversations étoient employés à apprendre à mes filles le piquet, ou quelquefois il mettoit mes deux petits aux prises à coups de poings, (a) pour les *déniaiser*, à ce qu'il appelloit. Mais l'espérance que nous avions de le voir notre gendre, nous aveugloit, en quelque sorte, sur tous ses défauts. Il faut avouer que ma femme mettoit en usage mille petites ruses pour l'attraper, ou pour se servir d'une expression plus honnête pour elle, qu'elle employoit toutes sortes d'arts pour faire briller les perfections de sa fille. Si les gâteaux pour le thé étoient bien secs & bien croquans, ils étoient faits par *Olivia*. Si le vin de groseilles étoit trouvé bon, c'étoit *Olivia* qui avoit cueilli les groseilles; c'étoit son habileté qui conservoit aux fruits confits au vinaigre, leur couleur naturelle; & son talent pour composer un poudding, étoit sans égal. D'autres fois, la pauvre

---

(a) On sait que c'est l'usage en Angleterre d'encourager, au lieu de séparer deux hommes qui se battent à coups de poings. On met aussi les enfans aux prises ensemble à ce jeu, pour les rendre plus hardis; mais ceci ne doit s'entendre que du bas peuple.

femme disoit au Chevalier , qu'elle croyoit qu'*Olivia* & lui étoient de la même taille , & les faisoit lever , pour voir lequel des deux étoit le plus grand. Ces petites finesses , qu'elle croyoit impénétrables , sautoient aux yeux de tout le monde : elles plaisoient fort à notre bienfaiteur , qui donnoit chaque jour de nouvelles preuves de sa passion ; & quoi-qu'elles ne fussent jamais venues jusqu'à des propositions de mariage , cependant nous pensions qu'elles n'en étoient guères loin. Son retard à s'expliquer sur ce point , nous l'attribuions quelquefois à une défiance naturelle chez lui ; quelquefois à la crainte de déplaire à un oncle riche. Une circonstance qui arriva bientôt , ne laissa plus de doute qu'il avoit dessein de s'unir à notre famille : ma femme la regarda même comme une promesse en forme.

Ma femme & mes filles allant rendre une visite au voisin *Flamborough* , trouvèrent que sa famille s'étoit fait peindre depuis peu par un Peintre qui couroit la campagne , & faisoit des portraits à quinze schelings la pièce. Comme cette maison & la nôtre étoient depuis longtemps dans une espèce de rivalité sur



le chapitre du goût, nous prîmes l'alarme de nous voir prévenus par cette marche qu'ils nous avoient dérobée ; & malgré ce que je pus dire ( & je dis beaucoup , ) il fut résolu que nous serions peints aussi. Ayant donc averti le Peintre , car que pouvois-je faire ? nous délibérâmes ensuite de faire voir la supériorité de notre goût dans les attitudes de nos portraits. Car la famille de notre voisin étoit composée de sept personnes , & chacune étoit tirée avec une orange à la main ; ce qui faisoit sept oranges , chose absolument sans goût , sans variété , sans composition. Nous voulûmes avoir quelque chose de plus brillant , & après bien des débats , nous résolûmes unanimement de nous faire peindre tous ensemble dans un seul tableau de famille , qui eût trait à l'histoire. Cela étoit meilleur marché , parce qu'il ne falloit qu'un cadre , & cela étoit infiniment plus joli ; car c'étoit ainsi que toutes les familles des gens de goût étoient peintes à présent. Comme nous ne nous rappellions pas un sujet historique qui pût nous convenir à tous , nous nous contentâmes de nous faire tirer chacun comme une figure

historique , mais indépendante l'une de l'autre. Ma femme voulut être représentée en Vénus , avec une pièce d'estomac enrichie de diamans , ses deux petits en Cupidons à ses côtés , pendant que moi , avec ma robe de Ministre & ma ceinture , (a) je devois lui présenter les livres de ma dispute sur les seconds mariages. *Olivia* voulut être peinte en amazone , assise sur un parterre de fleurs avec un habit de cheval , vert , galonné en or , & un fouet à la main. *Sophie* devoit être en bergère , avec autant de brebis autour d'elle que le Peintre pourroit en faire tenir ; & *Moïse* devoit être avec un chapeau à plumet blanc. Notre goût plut si fort au Chevalier , qu'il insista pour être dans le tableau de la famille , dans le caractère d'Alexandre le grand , aux piés d'*Olivia*. Nous regardâmes tous cette demande , comme une marque de son désir d'entrer dans notre famille , & nous ne pûmes refuser sa proposition. Le Peintre se mit donc à l'ouvrage ; & comme il travailloit assiduellement & prompte-

---

(a) Les Ministres de l'Eglise anglicane portent une robe semblable à celle des professeurs de nos collèges.

ment, en quatre jours le tableau fut achevé. La pièce étoit grande, & il n'avoit pas épargné les couleurs, ce dont ma femme le loua beaucoup. Nous fûmes tous très-contens de l'exécution; mais une circonstance malheureuse qui ne se présenta à notre esprit que quand le tableau fut fini, nous chagrina tous beaucoup. Il étoit si grand, que nous n'avions pas de chambre dans la maison, assez grande pour l'y placer. Il est inconcevable comment nous n'avions pas fait auparavant une réflexion si importante; mais ce qu'il y a de certain, c'est que cela nous étoit échappé. Au lieu donc de servir à satisfaire notre vanité, comme c'étoit notre dessein, ce malheureux tableau restoit contre la muraille de la cuisine, où la toile avoit été d'abord attachée pour le peindre: il étoit trop grand pour entrer dans aucune de nos chambres, & pour passer par les portes. Il fournissoit matière à la plaisanterie de nos voisins: l'un le comparoit à la chaloupe de *Robinson Crusôé*, qu'il avoit bâtie trop grande pour pouvoir la remuer. Un autre disoit qu'il ressembloit à ces dévidoirs qu'on construit dans une bouteille; quelques-uns enfin s'é-

tonnoient comment il avoit pu entrer là , & comment il pourroit en sortir.

Mais en même temps que ce tableau donnoit matière de plaisanterie aux uns , il fournissoit aux autres les interprétations les plus malignes. Le portrait du Chevalier , qui se trouvoit avec les nôtres , nous faisoit trop d'honneur , pour ne pas exciter l'envie. Des bruits malins commencèrent à courir sourdement sur notre compte ; & notre repos fut troublé par des gens qui vinrent avec amitié nos rapporter les discours de nos ennemis. Nous recevions ces propos avec le ressentiment qui convenoit ; mais ce ressentiment ne fit qu'irriter la calomnie. Nous délibérâmes donc d'imposer silence à la malice de nos ennemis ; & à la fin , nous prîmes une résolution qui me parut trop fine , pour que nous en eussions de la satisfaction. Voici quelle elle fut. Comme notre objet important étoit de connoître le motif des assiduités de *M. Tornhill* , ma femme se chargea de le sonder , sous prétexte de lui demander son avis sur le choix d'un mari pour sa fille aînée. Si ce plan ne se trouvoit pas suffisant pour l'amener à une déclaration , alors il fut résolu de

Peffrayer par la supposition qu'il avoit un rival ; & l'on imaginoit que par ce dernier moyen , quelque rétif qu'il fût , on l'ameneroit au but. Mais je ne voulus jamais donner mon consentement à ce dernier projet , jusqu'à ce qu'*Olivia* m'eût donné les assurances les plus positives qu'elle épouserait le rival qu'on supposeroit à M. *Tornhill* , dans le cas où celui-ci ne préviendrait pas ce mariage , en l'épousant lui-même. Tel fut le plan auquel on s'arrêta , & que je n'approuvai pas entièrement , quoique je ne m'y opposasse pas trop fortement.

La première fois que M. *Tornhill* vint nous voir , mes filles eurent soin de s'absenter , pour donner à leur mère l'occasion de mettre son projet à exécution ; mais elles n'allèrent pas plus loin que la chambre voisine , d'où elles pouvoient entendre toute la conversation. Ma femme mit adroitement la matière sur le tapis , en disant qu'une des demoiselles *Flamborough* étoit sur le point de faire une bonne affaire avec M. *Spanker*. Le Chevalier étant de son avis , ma femme continua la conversation , en faisant la remarque que , , celles



„ qui avoient du bien , étoient toujours  
 „ sûres de trouver des mariages avanta-  
 „ geux ; mais , poursuivit-elle , pour  
 „ celles qui n'en ont point , le Ciel a  
 „ pitié d'elles. Que signifie la beauté ?  
 „ que signifient toutes les vertus &  
 „ toutes les meilleures qualités du mon-  
 „ de dans ce siècle intéressé ? Ce n'est  
 „ pas qui est-elle ? mais qu'a-t elle ?  
 „ dont on s'informe. „

„ Madame , reprit-il , votre remar-  
 „ que est aussi juste qu'elle est neuve ;  
 „ mais si j'étois Roi , cela ne seroit pas  
 „ de même. Les filles aimables , sans  
 „ fortune , auroient alors bon temps.  
 „ Vos deux demoiselles seroient les  
 „ deux premières pourvues.

„ Ah ! monsieur , dit ma femme ;  
 „ vous voulez rire ; mais moi , je vou-  
 „ drois être Reine , je saurois bien où  
 „ elles trouveroient des maris. Mais ,  
 „ à propos , M. *Tornhill* , vous m'y fai-  
 „ tes penser , ne connoîtriez-vous pas  
 „ quelqu'un qui pût convenir pour mari  
 „ à mon aînée. Elle a actuellement dix-  
 „ neuf ans ; elle a pris toute sa crois-  
 „ sance ; elle est bien élevée , & , à mon  
 „ petit avis , elle ne manque pas de  
 „ mérite. „

„ Madame ,

„ Madame , repliqua-t-il , si vous  
 „ laissez cela à mon choix , je voudrois  
 „ trouver quelqu'un qui eût assez de  
 „ perfections pour rendre un ange heu-  
 „ reux ; quelqu'un qui eût de la sagesse ,  
 „ de la fortune , de la richesse , du goût ,  
 „ de la sincérité : je voudrois tout cela  
 „ dans un mari pour mademoiselle  
 „ votre fille. .... Oui , mais , dit-elle ,  
 „ connoissez-vous quelqu'un de cette  
 „ sorte ? ... Non , madame , reprit-il , il  
 „ est impossible de connoître personne  
 „ qui soit digne d'être son mari. C'est  
 „ un trésor trop grand , pour être pos-  
 „ sédé par un seul homme : c'est une di-  
 „ vinité. . . . Sur mon âme , je vous dis  
 „ ce que je pense : c'est un ange. ....  
 „ Ah ! M. *Tornhill* , vous flattez ma  
 „ fille : mais nous avons songé à la  
 „ marier à un de vos fermiers dont la  
 „ mère est morte depuis peu , & qui a  
 „ besoin d'une ménagère. Vous savez  
 „ qui je veux dire , . . . le fermier *Wil-*  
 „ *liam*. C'est un homme actif , qui est  
 „ en état de lui donner du pain , & qui  
 „ nous a déjà fait des propositions (cela  
 „ étoit effectivement vrai ; ) mais je so-  
 „ rois bien - aise , monsieur , d'avoir  
 „ votre approbation sur notre choix. ....

„ Comment, madame, mon appro-  
 „ bation ? mon approbation pour un tel  
 „ choix ? . . . . Sacrifier tant de beauté ,  
 „ d'esprit, de talens , à une créature qui  
 „ ne sentira pas son bonheur ! Je vous  
 „ demande pardon , je ne puis jamais  
 „ approuver une injustice si manifeste.  
 „ Et j'ai mes raisons..... En vérité , s'é-  
 „ cria ma femme, si vous avez vos  
 „ raisons , c'est autre chose ; mais je  
 „ voudrois bien savoir vos raisons.....  
 „ Je vous demande bien des excuses ,  
 „ madame, reprit-il , mais je ne puis  
 „ vous les découvrir. Elles sont (dit-il,  
 „ en mettant la main sur sa poitrine , )  
 „ enterrées , clouées ici. „

Quand il fut parti , nous ne pûmes ,  
 après une consultation générale , définir  
 quels étoient ses sentimens. *Olivia* les  
 regardoit comme des preuves de la  
 passion la plus délicate. Pour moi , je  
 considérois les choses d'un autre œil :  
 j'y voyois plus d'amour que de désir de  
 mariage. Cependant , quel que fût leur  
 objet , il fut résolu de suivre le plan de  
 la recherche du fermier *William* , qui ,  
 depuis que nous étions établis dans le  
 pays , avoit fait sa cour à ma fille.

---



---

## CHAPITRE XVII.

*Il y a bien peu de vertus qui résistent  
à une tentation longue & agréable.*

COMME je n'envisageois que le bonheur réel de mes enfans , l'assiduité de *M. William* m'avoit plu , parce qu'il avoit une fortune honnête , & qu'il étoit prudent & sincère. Il ne fallut pas lui donner de grands encouragemens pour faire revivre sa première passion ; de sorte que deux ou trois jours après , *M. Tornhill* & lui se rencontrèrent le soir chez nous , & se regardèrent pendant quelque temps avec des yeux de colère. Mais *William* ne devoit point d'arrérages à son Seigneur ; en sorte qu'il s'embarassoit fort peu de son indignation. *Olivia* , de son côté , jouoit la coquette en perfection , si l'on peut appeller, jouer un rôle , agir d'après son propre caractère , feignant de prodiguer toute sa tendresse à son nouvel amant. *M. Tornhill* parut tout à-fait affligé de cette préférence , & nous quitta d'un air pensif ; ce qui me sur-

prit d'autant plus, qu'il étoit en son pou-  
 voir de faire cesser fort aisément la cause  
 de son chagrin, en faisant la déclara-  
 tion d'une passion honnête; mais quelque  
 mal à son aise qu'il parût, *Olivia* l'étoit  
 encore davantage. Après ces entrevues  
 avec ses amans, qui furent fort fré-  
 quentes, elle cherchoit la solitude pour  
 s'abandonner à sa tristesse. La trouvant  
 un soir dans cet état, après avoir fait  
 ses efforts pour soutenir pendant quelque  
 temps une gaieté feinte : Tu vois, lui  
 „ dis-je, à présent, mon enfant, que  
 „ toute ta confiance dans la sincérité de  
 „ la passion de M. *Tornhill*, n'a été  
 „ qu'un rêve : il souffre la rivalité d'un  
 „ inférieur, quoiqu'il sache qu'il est en  
 „ son pouvoir de s'assurer ta possession  
 „ par une déclaration honnête..... Oui,  
 „ papa, me dit-elle, mais je fais qu'il  
 „ a ses raisons pour différer. Je fais  
 „ qu'il en a. La sincérité de ses regards  
 „ & de ses expressions me convainc  
 „ qu'il m'estime réellement. Dans peu  
 „ de temps j'espère qu'il découvrira la  
 „ générosité de ses sentimens, & vous  
 „ verrez que l'opinion que j'ai de lui,  
 „ est plus juste que la vôtre.... *Olivia*,  
 „ ma chere enfant, lui répondis-je,



„ c'est toi qui as formé & proposé tous  
 „ les plans qui ont été suivis jusqu'à  
 „ présent , pour l'amener à une déclara-  
 „ tion , & tu ne diras pas que je t'aie  
 „ gênée en rien ; mais tu ne dois pas  
 „ attendre que je veuille jamais servir  
 „ d'instrument pour qu'un honnête hom-  
 „ me soit la dupe de ta passion mal  
 „ fondée. Je te donnerai tout le temps  
 „ que tu me demanderas pour amener  
 „ à une explication ton admirateur pré-  
 „ tendu ; mais le terme expiré , s'il ne  
 „ vient point au but , j'exige absolument  
 „ que la constance de M. *William* soit  
 „ récompensée. Le caractère que j'ai sou-  
 „ tenu jusqu'à présent dans la vie , de-  
 „ mande que je tienne cette conduite ;  
 „ & ma tendresse pour toi , comme  
 „ père , n'influera jamais sur mon inté-  
 „ grité , comme homme. Nommes donc  
 „ le jour , tu le prendras si éloigné que  
 „ tu voudras ; & en même temps inf-  
 „ truis M. *Tornhill* du temps précis où  
 „ j'entends te donner à un autre. S'il  
 „ t'aime réellement , son bon sens lui  
 „ fera voir aisément qu'il n'a qu'un parti  
 „ à prendre pour ne te pas perdre pour  
 „ toujours. „ Elle agréa cette proposi-  
 „ tion , dont elle ne put s'empêcher de

reconnoître la justice. Elle me renouvela sa promesse dans les termes les plus positifs d'épouser M. *William*, dans le cas où l'autre seroit insensible ; & à la première entrevue, nous fixâmes, en présence de M. *Tornhill*, de ce jour en un mois, le temps de son mariage avec son rival.

Ces mesures vigoureuses semblèrent redoubler l'inquiétude de M. *Tornhill* ; mais ce qu'*Olivia* elle-même éprouvoit, m'affectoit sensiblement. Dans ce combat entre sa passion & sa raison, elle perdit toute sa vivacité naturelle, & elle cherchoit toutes les occasions d'être seule pour pleurer. Une semaine se passa sans que son amant fit aucun effort pour mettre obstacle à son mariage. La semaine suivante, il fut aussi assidu, mais il ne s'ouvrit pas davantage. La troisième, il discontinua entièrement ses visites ; & ma fille, au lieu d'en témoigner de l'impatience, sembloit d'une tranquillité pensive, que je prenois pour de la résignation. Pour moi, c'étoit avec la plus grande satisfaction que je pensois que ma fille alloit s'assurer un état aisé & tranquille ; & j'applaudissois fréquemment à sa résolution. Quatre jours

avant celui fixé pour le mariage, ma petite famille étoit le soir rassemblée autour d'un bon feu, contant des histoires du temps passé, & faisant des projets pour l'avenir. Nous étions ainsi innocemment occupés, riant de toutes les folies qui nous passaient par la tête.

„ Eh bien ! *Moïse*, m'écriai-je, nous  
 „ allons bientôt, mon garçon, avoir un  
 „ mariage dans la famille : qu'est-ce  
 „ que tu en penses ? quel est ton avis  
 „ là-dessus ? ..... Mon avis papa, est  
 „ que tout va fort bien, & je pensois  
 „ tout-à-l'heure que quand ma sœur  
 „ *Olivia* sera mariée au fermier *Wil-*  
 „ *liam*, il nous prêtera alors *gratis* son  
 „ pressoir & ses chaudières à brasser. (a)  
 „ ..... Oh ! sûrement, *Moïse*, il le fera ;  
 „ & par-dessus le marché, il chantera,  
 „ pour nous égayer, la chanson de la  
 „ mort & de la dame..... Il a appris  
 „ cette chanson à mon frère *Dick*, dit  
 „ *Moïse*, & je crois qu'il la chante fort  
 „ bien..... Ouida ! repris-je. Qu'il la  
 „ chante ? Où est *Dick* ? Allons, qu'il  
 „ chante avec hardiesse ? ..... Mon frère

---

(a) En Angleterre, dans les campagnes, presque tous les fermiers font leur bière eux-mêmes.

„ *Dick* , répondit le petit *Bill* , vient  
 „ de sortir tout-à-l'heure avec ma sœur  
 „ *Olivia* : mais *M. William* m'a appris  
 „ deux chansons ; & si vous voulez ,  
 „ papa , je vous les chanterai. Laquelle  
 „ aimez-vous mieux , ou du *cygne mou-*  
 „ *rant* , ou de l'élégie sur la mort d'un  
 „ *chien enragé* ? ..... L'élégie , mon fils ,  
 „ l'élégie plutôt , lui dis-je , je ne l'ai  
 „ pas encore entendue. Et vous , ma  
 „ femme , vous savez que le chagrin  
 „ altère : donnez-nous une bouteille du  
 „ meilleur vin de groseilles , pour nous  
 „ soutenir contre la tristesse. Les élégies  
 „ m'ont tant fait pleurer dernièrement ,  
 „ que sans un petit coup pour m'égayer ,  
 „ je craindrois que celle-ci ne m'affectât  
 „ trop. Et toi *Sophie* , mon amour , prends  
 „ ta guitare , & racle un petit accompa-  
 „ gnement à cet enfant. „

É L É G I E sur la mort d'un chien  
 enragé.

Or écoutez , petits & grands , prêtez  
 l'oreille à ma chanson ; & si vous la  
 trouvez courte , elle ne vous tiendra  
 pas long-temps.

Il y avoit un homme à Islington , de  
 qui on pouvoit dire que c'étoit un hom-

me qui menoit une fort bonne vie , toutes les fois qu'il se mettoit en prières.

Il avoit une ame tendre & charitable; il faisoit du bien à ses ennemis comme à ses amis; il revêtoit tous les jours celui qui étoit nu, quand il mettoit sur lui ses habits.

Dans cette ville il y avoit un chien, comme il y en a beaucoup dans ce lieu de toute espèce, des mâtins, des lévriers, des épagneuls, & tant d'autres.

Le chien & l'homme furent d'abord amis; mais s'étant brouillés, le chien, pour en venir à son point, devint enragé, & mordit l'homme.

Les voisins effrayés accoururent de toutes les rues des environs, & juroient que le chien avoit perdu l'esprit d'avoir mordu un si bon maître.

La blessure du pauvre chrétien paroissoit à tout le monde dangereuse & mortelle; & en même-temps qu'ils juroient que le chien étoit enragé, ils disoient que l'homme en mourroit.

Mais bientôt on vit un grand miracle, qui leur donna le démenti. L'homme guérit de sa morsure, & ce fut le chien qui mourut.

„ C'est un bon garçon que *Bill*, sur



„ mon honneur ; & son élégie peut être  
 „ appelée justement tragique. Allons,  
 „ mes enfans , à la santé de *Bill*. Puis-  
 „ se-t-il devenir un jour Evêque ! „

„ Je le souhaite de tout mon cœur,  
 „ s'écria ma femme ; & s'il prêche aussi-  
 „ bien qu'il chante , je ne doute pas  
 „ qu'il n'y parvienne. Toute notre fa-  
 „ mille , du côté de ma mère , chantoit  
 „ très-bien : on disoit communément  
 „ dans le pays , que les *Blenkensops* ne  
 „ pouvoient jamais regarder droit de-  
 „ vant eux , ni les *Huggensses* souffler  
 „ une chandelle ; qu'aucun des *Gro-*  
 „ *grams* ne pouvoient mettre une chan-  
 „ son sur l'air , ni aucun des *Majorams*  
 „ raconter une histoire ; mais que pour  
 „ notre famille. . . . Quoiqu'il en soit ,  
 „ repris-je , la ballade la plus commune  
 „ me plaît plus , en général , que toutes  
 „ nos belles Odes modernes & toutes  
 „ ces Ariettes , qui , dans un seul cou-  
 „ plet , nous pétrifient ; & cependant  
 „ nous louons ces productions , en mê-  
 „ me-temps que nous les méprisons....  
 „ Passe le verre à ton frère , *Moïse*....  
 „ La grande faute des faiseurs d'élégies,  
 „ c'est qu'ils se désespèrent pour des  
 „ malheurs qui ne donnent pas la moïn-

„ dre affliction aux gens sensés. Une  
 „ Dame perd son petit chien , & un sor  
 „ va mettre en vers la triste aventure. „  
 „ Cela peut être l'usage , dit *Moïse* ,  
 „ dans les compositions sublimes ; mais  
 „ pour les chansons de Renelagh , (a)  
 „ qui nous parviennent ici , elles sont  
 „ parfaitement simples , & toutes jet-  
 „ tées au même moule. *Colin* rencontre  
 „ *Dolly* , & lui fait présent de quel-  
 „ ques fleurs qu'il achete à la foire ,  
 „ pour mettre dans ses cheveux. (b)  
 „ Elle lui donne en échange un bouquet.  
 „ Tous deux vont à l'Eglise , où ils  
 „ donnent avis aux nymphes & aux  
 „ bergers de se marier le plutôt qu'ils  
 „ pourront. (c)

(a) C'est le nom d'un Salloon magnifique près de Londres , où l'on va dans la belle saison prendre le thé , & où l'on est amuse par des chants & des symphonies , moyennant un écu par personne.

(b) Les femmes d'Angleterre ne sont pas les moins coquettes , comme les hommes ne sont pas les plus Philosophes de l'univers. Elles portent sur-tout beaucoup de verre coloré en boucles d'oreilles, colliers, boucles à souliers, &c. Ces morceaux de verre & la gaze sont le principal de leur ajustement.

(c) Ceci est, comme on voit, une satire sur les chansons angloises ; & l'auteur a certainement raison. Rien au monde n'est si froid ou si ridiculement ampoulé, que la plus grande

„ Et c'est un fort bon avis , m'écriai-  
 „ je. On m'a dit aussi que ce Renelagh  
 „ étoit l'endroit du monde où un tel  
 „ conseil pouvoit être donné le plus à  
 „ propos ; car en même-temps qu'on y  
 „ engage à se marier , on y fournit aussi  
 „ des femmes : & c'est sûrement un  
 „ excellent marché , mon enfant , que  
 „ celui où on nous instruit de la mar-  
 „ chandise dont nous avons besoin , &  
 „ où on nous la fournit. „

„ Qui , mon père , reprit *Moïse* , &  
 „ je ne connois que deux marchés en  
 „ Europe pour les femmes ; Renalagh  
 „ en Angleterre , & Fontarabie en Es-  
 „ pagne. Le marché d'Espagne ne tient  
 „ qu'une fois l'année ; mais le nôtre tient  
 „ tous les soirs. „

„ Tu as raison , mon fils , reprit sa  
 „ mère , la vieille Angleterre (a) est le

partie de ces chansons : au reste , ce manque  
 de naturel & de finesse dans ces petits ouvra-  
 ges , n'est-il pas plutôt une vertu qu'un défaut  
 dans un peuple de Philosophes ?

(a) Cette épithète , *vieille* , est une expres-  
 sion d'affection & d'attachement pour leur  
 pays , que les Anglois employent quelquefois  
 quand ils parlent de la préférence de leur pays  
 sur les autres. Elle peut tirer son origine de la  
 distinction qu'ils font quelquefois dans le cas  
 de faire de leur pays avec celui de la nouvelle  
 Angleterre en Amérique.

„ pays du monde le plus commode aux  
 „ hommes pour trouver des femmes....  
 „ Et aux femmes pour gouverner leurs  
 „ maris , dis - je , en l'interrompant.  
 „ Car c'est un commun proverbe , que  
 „ si l'on bâtissoit un pont sur la mer ,  
 „ toutes les femmes du continent vien-  
 „ droient chez-nous pour prendre mo-  
 „ dèle sur les nôtres. „

„ Mais , ma femme , donnez - nous  
 „ une autre bouteille ; & *Moïse* va nous  
 „ donner une belle chanson. Quelles  
 „ graces n'avons-nous pas à rendre au  
 „ Ciel pour la tranquillité , la santé &  
 „ les nécessités de la vie , qu'il veut  
 „ bien nous accorder ! Je m'estime à pré-  
 „ sent plus heureux que le plus grand  
 „ Monarque de l'univers : il n'a pas un  
 „ si bon feu , ni des visages si gais près  
 „ de lui. Oui , ma chère femme , nous  
 „ commençons à vieillir ; mais le soir de  
 „ notre vie a toutes les apparences d'être  
 „ heureux. Nos ancêtres ont vécu sans  
 „ reproche ; & nous laisserons après nous  
 „ des enfans honnêtes & vertueux. Ils  
 „ seront notre support pendant notre  
 „ vie ; & après notre mort , ils trans-  
 „ mettront notre honneur sans tache à  
 „ leur postérité.... Allons , mon fils ,

„ nous attendons ta chanson : il faut que  
 „ nous fassions *chorus*. . . . Mais où est  
 „ ma chère *Olivia* ? Sa voix est si douce  
 „ & si agréable dans un Concert ! A  
 „ peine avois-je prononcé ces mots , que  
 „ *Dick* entra en courant... Oh ! papa,  
 „ papa , elle est en allée ; ma sœur *Olivia*  
 „ est en allée pour toujours.... En allée,  
 „ mon enfant ? .... Oui , elle est en allée  
 „ avec deux Messieurs dans une chaise  
 „ de poste : l'un d'eux l'embrassoit &  
 „ la caroissoit , en l'assurant qu'il mour-  
 „ roit pour elle ; & elle crioit bien fort,  
 „ en disant qu'elle vouloit retourner :  
 „ mais après l'avoir pressée de nouveau,  
 „ elle est entrée dans la chaise , & a dit :  
 „ oh ! que va devenir mon pauvre papa ,  
 „ quand il saura que je suis perdue ? ....  
 „ Il ne nous reste donc plus à présent ,  
 „ mes enfans , m'écriai-je , que d'être  
 „ misérables ; car nous n'aurons plus un  
 „ seul moment de joie dans notre vie.  
 „ Que la vengeance éternelle du Ciel  
 „ puisse accabler cet infâme qui me ravit  
 „ mon enfant ! Sûrement Dieu m'exau-  
 „ cera , & le punira , pour m'arracher  
 „ ainsi un enfant si sage , si vertueux  
 „ que je conduisois au Ciel. Hélas ! mon  
 „ enfant , tu vas être misérable & désho-



„ norée.... Oh ! mon cœur est déchiré....  
 „ Mon père , s'écria mon fils , est-ce-là  
 „ votre courage ? .... Mon courage ? Mon  
 „ enfant. Oui , tu vas voir que j'en ai.  
 „ Qu'on m'apporte mes pistolets ? Je  
 „ veux poursuivre le traître ; je le pour-  
 „ suivrai jusqu'au bout du monde. Il  
 „ verra que , quoique vieux , je suis en-  
 „ core son homme. Le coquin , le scé-  
 „ lérat ! .... „ En disant ceci j'avois pris  
 mes pistolets , quand ma pauvre fem-  
 me , dont les passions étoient aussi  
 fortes que les miennes , me prenant  
 entre ses bras : “ Mon cher , mon  
 „ cher , s'écria-t-elle , la bible est ac-  
 „ tuellement la seule arme qui convien-  
 „ ne à ton âge. Ouvre ce livre saint ,  
 „ & apprends à y supporter ton malheur  
 „ en patience ; car il a indignement  
 „ trompé. „ Sa douleur l'empêcha d'a-  
 chever. “ Certes , mon père , me dit  
 „ mon fils , après une petite pause , je  
 „ crois que votre colère est trop vio-  
 „ lente , & qu'elle est hors de propos.  
 „ Vous devriez être le consolateur de  
 „ ma mère ; & vous augmentez son  
 „ affliction. Ce n'est pas bien fait à vous ,  
 „ à un homme de votre caractère , de  
 „ maudire personne , même votre plus

» grand ennemi. Vous ne deviez pas  
 » maudire ce scélérat, quelque scélérat  
 » qu'il soit.... Je ne l'ai pas maudit,  
 » mon enfant : l'ai-je maudit ? .... Oui,  
 » mon père, vous l'avez maudit, vous  
 » l'avez maudit deux fois.... Le Ciel  
 » veuille donc lui pardonner, & à moi  
 » aussi, si je l'ai maudit. Je vois bien à  
 » présent, mon fils, qu'il falloit que ce  
 » fut une charité plus qu'humaine, que  
 » celle qui nous enseigna à bénir nos en-  
 » nemis. Le Ciel soit béni pour le bien  
 » qu'il m'a donné, & pour celui qu'il  
 » m'a ôté. Mais ce n'est pas, non ce  
 » n'est pas un malheur ordinaire que  
 » celui qui peut arracher des larmes de  
 » ces yeux qui n'ont pas pleuré depuis  
 » tant d'années. Ma chère enfant ! ....  
 » m'enlever ma chère enfant ! .... Que  
 » la malédiction puisse tomber ! .... Que  
 » le Ciel me pardonne ce que j'allois  
 » dire ! Tu te souviens, ma chère amie,  
 » combien elle étoit sage, qu'elle étoit  
 » toute charmante. Jusqu'à ce malheu-  
 » reux moment, tout son soin étoit de  
 » nous plaire. Que n'est-elle morte au-  
 » paravant ? Mais elle est en allée ! l'hon-  
 » neur de notre famille est souillé ! Non,  
 » ce n'est plus dans ce monde que j'ai  
 » de

„ de bonheur à espérer. Mais , mon  
 „ enfant , tu les a vu partir : peut-être  
 „ il l'a enlevée de force. S'il l'a enlevée  
 „ de force , elle peut être innocente....  
 „ Non , mon père , s'écria l'enfant , il  
 „ l'embrassoit seulement , il l'appelloit  
 „ son ange : elle pleuroit beaucoup , &  
 „ elle s'appuyoit sur son bras ; & la  
 „ chaise a couru très - fort. C'est une  
 „ ingrate créature , s'écria ma femme ,  
 „ à qui ses pleurs permettoient à peine  
 „ d'articuler , de nous traiter ainsi. Nous  
 „ ne l'avons jamais gênée dans son in-  
 „ clination. La malheureuse a ainsi quitté  
 „ ses parens , sans qu'ils lui en aient  
 „ donné le moindre sujet , pour con-  
 „ duire vos cheveux blancs au tombeau ,  
 „ où je ne tarderai pas à vous suivre.

Ce fut ainsi que cette nuit , la pre-  
 mière pour nous d'un malheur réel , se  
 passa en plaintes amères , & en accès  
 d'enthousiasme mal soutenus. Je résolus  
 cependant de trouver le ravisseur par-  
 tout où il pût être , & de lui reprocher  
 sa bassesse. Le lendemain notre mal-  
 heureuse fille manquoit au déjeuner , où  
 elle avoit coutume d'inspirer la joie &  
 la gaieté à toute la famille. Ma femme  
 continua , comme elle avoit déjà fait , à

soulager son cœur par des reproches.  
 „ Jamais, s'écria-t-elle, cet opprobre  
 „ de notre famille ne souillera cette  
 „ innocente habitation par sa présence.  
 „ Je ne veux jamais l'appeler davantage  
 „ ma fille. Non, que la coquine vive  
 „ avec son coquin de séducteur : elle  
 „ peut nous deshonorer, mais elle ne  
 „ nous trompera plus.

„ Femme, repris-je, ne parlez pas si  
 „ durement. Je déteste sa faute autant  
 „ que vous ; mais cette maison & ce  
 „ cœur seront toujours ouverts à une  
 „ pauvre pécheresse repentante. Plutôt  
 „ elle reviendra de son égarement, plus  
 „ elle sera la bien-venue. Le plus juste  
 „ peut faire une première faute ; l'arti-  
 „ fice peut persuader ; la nouveauté sur-  
 „ prendre par ses charmes. Une pre-  
 „ mière faute est l'enfant de la simpli-  
 „ cité ; mais toutes les autres sont la  
 „ production du crime. Oui, vous dis-  
 „ je, la malheureuse créature sera tou-  
 „ jours la bien-venue dans ce cœur &  
 „ dans cette maison, fut-elle souillée  
 „ par mille vices. Je veux encore en-  
 „ tendre l'harmonie de sa voix ; je veux  
 „ encore la presser tendrement dans mon  
 „ sein, si je trouve en elle de la repent-

5, tance. Mon fils, apporte-moi ma  
 „ bible & mon bâton : je veux aller à  
 „ sa poursuite, quelque part qu'elle soit ;  
 „ & si je ne puis prévenir sa honte, je  
 „ puis au moins arrêter la continuation  
 „ du désordre.





## CHAPITRE XVIII.

*Poursuite d'un père pour ramener à la vertu son enfant.*

**Q**UOIQUE l'enfant ne pût pas dépeindre la personne qui avoit donné la main à sa sœur pour monter dans la chaise de poste, cependant mes soupçons tombèrent entièrement sur notre jeune Seigneur, dont le caractère n'étoit que trop connu pour ces sortes d'intrigues. Je tournai donc mes pas vers le château de Tornhill, résolu de lui faire les reproches qu'il méritoit, & de ramener ma fille, si je le pouvois. Mais avant que d'avoir gagné le château, je rencontrai un de mes paroissiens, qui me dit qu'il avoit vu une jeune demoiselle qui ressembloit beaucoup à ma fille, dans une chaise de poste avec un monsieur que, par la description, je ne pus juger autre que M. *Burchell*, & qu'ils couroient très-fort. Cette information ne me satisfit point du tout. J'allai donc chez le Chevalier; & quoiqu'il fût fort

matin, j'insistai pour lui parler sur le champ. Je le vis bientôt paroître avec l'air le plus ouvert & le plus aisé. Il me parut extrêmement surpris de l'évasion de ma fille, protestant sur son honneur, qu'il n'y avoit point la moindre part. Je blâmai alors mes premiers soupçons; & je n'eus plus d'autre personne sur qui les fixer, que M. *Burchell*, avec lequel je me ressouvins alors qu'elle avoit eu depuis peu plusieurs conversations particulières. Mais je n'eus plus lieu de douter de sa bassesse, quand une autre personne m'apprit que lui & ma fille étoient actuellement allés aux eaux, environ à trente milles (a) de-là, où il y avoit grande compagnie. Sur cet avis, je résolus de les poursuivre à cet endroit. Je marchai bon pas, & je m'informai à plusieurs personnes le long du chemin, si on les avoit vus, sans en rien apprendre. Mais en entrant dans la ville, je rencontrai une personne à cheval, que je me rappelai avoir vu chez le Chevalier, qui m'assura que si j'allois jusqu'à l'endroit des Courses, qui n'étoit qu'à

---

(a) Trois milles d'Angleterre font une lieue de France.

trente milles plus loin, je les y trouverois infailliblement ; qu'il les avoit vus danser aux eaux cette nuit ; & que toute l'assemblée avoit été charmée des graces de ma fille. Je pris donc le lendemain de bon matin le chemin du lieu des Courses, & j'y arrivai vers les quatre heures de l'après-midi. La compagnie y étoit fort brillante, & tout le monde étoit très-occupé à continuer le divertissement. Quelle différence d'eux à moi, qui venois pour retrouver un enfant qui s'étoit écarté du chemin de la vertu ! Je crus appercevoir M. *Burchell* à quelque distance de moi ; mais, comme s'il eût craint de me voir, quand j'approchai, il se mêla dans la foule, & il me fut impossible de le revoir. Je réfléchis alors qu'il seroit inutile de poursuivre ma recherche plus loin ; & je résolus de m'en retourner à la maison retrouver une famille innocente à qui ma présence étoit nécessaire. Mais l'agitation de mon esprit & la fatigue du voyage me causèrent une fièvre, dont je sentis les symptômes avant de quitter les Courses. C'étoit un nouvel accident fort embarrassant, me trouvant alors à soixante-dix milles de chez moi. Je me retirai

donc dans un petit cabaret qui étoit hors du chemin , dont l'apparence annonçoit qu'il étoit la retraite ordinaire de l'indigence & de la frugalité ; & là , je pris un lit pour attendre patiemment l'issue de ma maladie. Je languis dans cet endroit environ trois semaines. A la fin , mon tempéramment prit le dessus ; mais je n'avois pas d'argent pour payer ma dépense. L'inquiétude seule que me causoit cette dernière circonstance , auroit pu occasioner une rechûte , si je n'avois été assisté par un voyageur qui entra par hasard dans le cabaret pour se rafraîchir en passant. Cet homme étoit justement l'honnête Libraire près St. Paul , qui a écrit tant de petits livres pour les enfans. Il s'appelloit lui-même leur ami ; mais il étoit en effet l'ami de l'humanité en général. Il ne fut pas plutôt entré , qu'il pensa à s'en aller ; car il avoit toujours quelques affaires de la dernière importance ; & il étoit alors occupé à ramasser des matériaux pour l'histoire d'un certain *M. Thomas Trip*. Je reconnus aussi tôt le bon-homme à sa face bourgeonnée ; car il avoit publié mes écrits contre les seconds mariages. Je lui empruntai quelque argent que je

promis lui rendre à mon retour chez moi. Je quittai donc l'hôtellerie ; & comme j'étois encore foible , je résolus de retourner à la maison à petites journées de dix milles chacune. Ma santé & ma tranquillité ordinaire étoient presque entièrement rétablies ; & je condamnois alors mon orgueil qui m'avoit fait révolter contre la Providence qui me châtoit. L'homme connoît bien peu les malheurs qui sont au-dessus de ses forces , jusqu'à ce qu'il vienne à les éprouver : de même , l'ambitieux , qui voit tout brillant d'embas , trouve , à mesure qu'il monte , que chaque pas qu'il fait , lui découvre quelque désagrément caché qu'il n'avoit pas prévu ; de même , par l'effet de la disposition naturelle de notre esprit toujours occupé à chercher des amusemens dans quelque situation qu'il se trouve , le malheureux , à mesure qu'il descend dans l'abyme du malheur qui , vu la hauteur où règne le plaisir , lui paroît ténébreux & horrible , trouve quelque chose qui le flatte & qui le surprend. A mesure que nous descendons , les objets s'éclaircissent , des perspectives inattendues nous amusent , & les yeux de l'esprit s'adaptent aux ténèbres qui les environnent.



Il y avoit deux heures que je marchois , quand j'apperçus de loin une voiture qui me parut être un charriot couvert. Je résolus de l'atteindre ; mais quand j'en fus près , je reconnus que c'étoit un charriot qui voituroit les décorations , les habits & les bagages d'une troupe de comédiens de campagne au village voisin , où ils devoient représenter. Il n'y avoit que le charretier qui conduisoit , & un des comédiens dans le charriot , parce que les autres ne devoient arriver que le lendemain. Bonne compagnie en chemin , dit le proverbe , le rend plus court. J'entrai donc en conversation avec le pauvre comédien ; & comme j'avois eu moi-même autrefois quelques talens pour le théâtre , je fis une petite dissertation sur ce sujet , avec ma liberté ordinaire. Mais , comme j'étois fort peu instruit de l'état actuel du théâtre , je demandai quels étoient les auteurs dramatiques à présent en vogue , quels étoient les *Drydens* & les *Otways* (a) du jour ? “ Je ,, crois , monsieur , répondit le comé-

---

(a) Deux auteurs dramatiques estimés.

„ dien , que peu de nos auteurs d'au-  
 „ jourd'hui se croiroient honorés d'être  
 „ comparés aux auteurs que vous nom-  
 „ mez. La manière d'écrire de *Dryden*  
 „ & de *Rowe* est à présent tout-à-fait  
 „ hors de mode. Notre goût a remonté  
 „ d'un siècle. *Fletcher* , *Ben Johnson* , &  
 „ *Shakespear* (a) sont les seuls auteurs  
 „ dont on représente les pièces.... Com-  
 „ ment , m'écriai-je , est-il bien possi-  
 „ ble que notre siècle puisse s'amuser  
 „ avec le vieux langage , les mauvaises  
 „ plaisanteries & les caractères outrés  
 „ qui abondent dans ces pièces ?... Mon-  
 „ sieur , répondit mon compagnon de  
 „ voyage , le public ne s'embarrasse ni  
 „ du langage , ni de la plaisanterie , ni  
 „ des caractères. Ce n'est pas là son  
 „ objet : il va au spectacle pour s'amu-  
 „ ser ; & il se trouve fort heureux ,  
 „ quand il peut avoir une pantomime  
 „ à l'abri du nom de *Shakespear* ou de  
 „ *Ben Johnson*. (b) ..... En sorte donc ,

---

(a) Ces auteurs vivoient dans le seizième siècle , & les précédens dans le dix-septième.

(b) Les grandes pièces sont suivies , en général , sur le théâtre de Londres , d'une pantomime ; & comme le bas peuple va beaucoup plus au spectacle en Angleterre qu'en France ,

Je repris-je, je suppose que nos écrivains

il faut des amusemens qui soient à la portée de cette espèce de spectateurs : c'est pourquoi le sujet de ces sortes de pantomimes est presque toujours quelque *Féerie*, pleine d'action & de tours dans le goût des pièces Italiennes. On ne manque jamais, pour les rendre plus amusantes, d'y introduire un François qui vient pour épouser une fille de Pantalon, & qui est berné & supplanté par Arlequin qu'elle lui préfère. Le François est représenté maigre, hâve, frisé à l'oiseau royal, avec de grandes manchettes qui lui tombent sur le bout des doigts, mais sans corps de chemise; un petit galon étroit sur un habit fort sec, des jarretières de galon, avec un gland qui lui pend à la moitié des jambes. Quand il tire son mouchoir, on voit toujours tomber de sa poche quelques croutes de pain, & quelque membre de volaille à demi rongé, qu'il a sauvé du dernier repas où il s'est trouvé. Le valet répond au maître : il est toujours représenté déguenillé & affamé, recevant à la porte de la maison où son maître entre, quelques vieux restes de cuisine, qu'il dévore avec avidité, ou bien on lui fait disputer quelque os avec les chiens. Il est ordinairement patient; car il se laisse souffleter, cracher au visage, donner des coups de pié au cul tout le long de la pièce, sans témoigner de ressentiment. Ces sortes de pièces se donnent six fois la semaine, parce qu'il n'y a pas de spectacle le dimanche; & elles amusent beaucoup.

Le goût des directeurs essaie quelquefois de substituer d'autres amusemens à ceux-là. Par exemple, depuis peu M. Garrick a donné sur son théâtre le *Devin de Village*, traduit mot pour mot du François; mais cela ne prend pas. On trouve l'intrigue trop simple & la musique trop plate.

„ modernes s'attachent plutôt à imiter  
„ la manière de *Shakespear*, que la na-  
„ ture... Pour vous dire la vérité, reprit  
„ mon compagnon, je crois qu'ils n'i-  
„ mitent ni l'un ni l'autre; & le public  
„ n'exige pas cela d'eux. Ce n'est pas la  
„ manière de traiter le sujet; mais la  
„ quantité d'actions, d'attitudes & de  
„ gestes qu'on peut y introduire, qui  
„ attire les applaudissemens. Je connois  
„ une pièce qui ne contenoit pas une  
„ seule plaisanterie, qui est devenue la  
„ favorite du public, parce qu'il y avoit  
„ beaucoup de hauffemens d'épaules;  
„ & une autre, dont la chute fut  
„ prévenue par un accès de colique  
„ que le poëte y avoit placé. Non, mon-  
„ sieur, les pièces de *Congreve* & de  
„ *Farguhar* ont trop d'esprit pour le goût  
„ présent. Notre dialogue actuel est bien  
„ plus naturel. „

Pendant la conversation, l'équipage de la troupe ambulante arriva au village qui, à ce qu'il parut, avoit été instruit de notre arrivée, & qui étoit sorti pour nous considérer; car mon compagnon observa que les Comédiens de campagne avoient toujours beaucoup plus de spectateurs dehors que dedans. Je ne fis pas

réflexion à l'indécence qu'il y avoit de me trouver en pareille compagnie , jusqu'à ce que j'eusse apperçu la canaille s'attrouper autour de nous. Je me réfugiai donc au plus vite dans le premier cabaret qui se présenta , où je fus introduit dans la salle commune. J'y fus aussitôt accosté par un homme fort bien mis , qui me demanda si j'étois le chapelain de la troupe , ou si c'étoit mon habit de caractère pour la pièce , que je portois. Lui ayant dit le fait , & que je n'appartenois pas à la troupe , il eut la complaisance de m'inviter , moi & le Comédien , à prendre notre part d'une jatte de punch avec lui ; & pendant que nous la vuidâmes , il parla politique avec tant de véhémence & d'intérêt , que je ne le pris pour rien moins que pour un membre du Parlement ; mais ma conjecture fut confirmée , quand , après avoir demandé ce qu'il y avoit pour souper dans le cabaret , & n'ayant pas été content de ce qui y étoit , il insista pour que le Comédien & moi vinssions souper chez lui , ce que j'acceptai après quelques instances.





## CHAPITRE XIX.

*Description d'une personne mécontente  
du Gouvernement, qui craint la perte  
des droits de la Nation.*

**L**A maison où nous allions, n'étant qu'à une petite distance du village, celui qui nous invitoit nous dit que comme le carrosse n'étoit pas prêt, il nous y conduiroit à pié; & nous arrivâmes bientôt à une des plus belles maisons de campagne que j'eusse jamais vue. L'appartement où l'on nous introduisit, étoit très-élegamment orné, & à la moderne. Notre hôte sortit pour donner ses ordres pour le souper; & le Comédien me fit entendre par un clin d'œil, que nous étions en bonheur ce jour là. Lorsqu'on eut servi un souper magnifique, deux Dames dans un déshabillé aisé entrèrent, & la conversation commença avec beaucoup de gaieté. La politique étoit le sujet sur lequel notre hôte s'étendoit principalement; car il assûroit que la liberté étoit tout à la fois sa gloire &

sa terreur. Quand le couvert fut levé, il me demanda si j'avois lu le dernier *Moniteur* ; (a) sur quoi lui ayant répondu que non : mais vous avez vu au moins l'*Auditeur* ? (b) je suppose. . . . Non , Monsieur , ni l'un ni l'autre , répondis je.... “ Cela est étrange , très-  
 ,, étrange ! reprit mon hôte. Pour moi ,  
 ,, je lis tous les Papiers politiques qui  
 ,, paroissent : le *Daily* , le *Public* , le  
 ,, *Ledger* , la *Chronicle* , le *London Eve-*  
 ,, *ning* , le *Whitehal Evening* , les dix-  
 ,, sept *Magasins* , & les deux *Revue*s ; (c)  
 ,, & quoique tous les écrivains de ces  
 ,, différens ouvrages se détestent les uns  
 ,, les autres , je les aime tous. La li-  
 ,, berté , Monsieur , la liberté est la gloi-  
 ,, re d'un Anglois ; & par mes *mines de*  
 ,, *Cornouaille* , j'en respecte les protec-

(a) C'est le nom d'un Papier politique périodique.

(b) Nom d'un autre Papier de la même espèce.

(c) Tous ces noms sont des noms de Papiers publics qui paroissent à Londres chaque jour , & des Journaux qui paroissent tous les mois. Parmi un fatras d'impertinences , de fausse nouvelles , d'histoires rebattues & données pour nouvelles , dont il sont farcis , il se trouve quelquefois d'excellentes discussions politiques , littéraires , morales , ou des plaisanteries ingénieuses qui les soutiennent.

„teurs.... En ce cas , m'écriai-je , j'es-  
 „père que vous respectez le Roi....  
 „Oui , reprit mon hôte , quand il fait  
 „ce que nous désirons ; mais s'il se  
 „comporte comme il a fait dernière-  
 „ment , je ne me mêlerai plus de ses  
 „affaires. Je ne dis rien , je me con-  
 „tente de penser. Il y a beaucoup de  
 „choses qui auroient été mieux , si je  
 „les avois dirigées. Je crois qu'il n'y a  
 „pas eu assez d'avis : il devrait pren-  
 „dre conseil de chaque personne qui  
 „voudrait lui en donner ; & alors tout  
 „en irait mieux. „

„Je voudrais , repris-je , que ces  
 „donneurs d'avis qu'on ne demande  
 „pas , fussent mis au pilori. C'est le  
 „devoir des honnêtes gens , d'assister  
 „le côté le plus foible de notre consti-  
 „tution , ce pouvoir sacré de la Royau-  
 „té qui a été en déclinant depuis quel-  
 „ques années , & qui perd l'influence  
 „qu'il devrait avoir dans l'Etat. Mais  
 „une foule d'ignorans crient toujours  
 „à la liberté ; & s'ils ont quelque poids,  
 „ils le mettent bassement dans le côté  
 „de la balance qui penche déjà. „

„Comment , s'écria une des Dames ,  
 „ai-je vécu pour voir quelqu'un d'assez  
 „abject ,

„ abject , d'assez méprisable , pour être  
 „ ennemi de la liberté , & défenseur  
 „ des tyrans ? La liberté ! ce don pré-  
 „ cieux du Ciel , ce privilège glorieux  
 „ des *Bretons*. „

„ Est-il bien possible , s'écria , de son  
 „ côté , notre hôte , qu'on trouve au-  
 „ jourd'hui des avocats défenseurs de  
 „ l'esclavage ? des hommes capables d'a-  
 „ bandonner honteusement les privilé-  
 „ ges des *Bretons* ? Peut-il y avoir ,  
 „ monsieur , quelqu'un d'assez lâche  
 „ pour cela ? „

„ Non , monsieur , repliquai-je , je  
 „ suis pour la liberté , cet attribut de  
 „ Dieu ; pour la glorieuse liberté , ce  
 „ sujet des déclamations modernes. Je  
 „ voudrois que tous les hommes fussent  
 „ Rois. Je voudrois être Roi moi-mê-  
 „ me. Nous avons tous une même pré-  
 „ tention au trône ; nous sommes tous  
 „ originairement égaux. Telle est mon  
 „ opinion , & telle fut autrefois celle  
 „ d'une espèce d'honnêtes gens qu'on  
 „ appelloit *Levellers*. (a) Ils essayèrent

---

(a) Ce mot ne pourroit se rendre en notre langue que par celui de *Nivelleurs* en y attachant l'idée de gens qui mettent de niveau.

Il y a en en Angleterre une faction qui a porté ce nom.

„ de s'ériger en une société, où tous  
 „ feroient également libres. Mais, hélas!  
 „ cela ne pouvoit jamais réussir ; car par-  
 „ mi eux , il y avoit des individus , les  
 „ uns plus forts, les autres plus fins ;  
 „ & ceux-là devinrent maîtres du reste.  
 „ Car il est aussi sûr , comme il l'est que  
 „ votre postillon ne monte vos chevaux  
 „ que parce qu'il est un animal plus fin  
 „ qu'eux , qu'un autre animal , plus fin  
 „ ou plus fort que lui, lui montera sur  
 „ les épaules à son tour. Puisqu'il est  
 „ donc nécessaire que l'homme soit sou-  
 „ mis à quelqu'un , & que les uns soient  
 „ nés pour commander , & les autres  
 „ pour obéir , la question est de savoir ,  
 „ puisqu'il doit y avoir des maîtres , s'il  
 „ vaut mieux les avoir dans la même  
 „ maison avec nous , ou dans le même  
 „ village , ou plus loin encore , dans la  
 „ capitale ? Pour moi , monsieur , com-  
 „ me je hais naturellement la présence  
 „ d'un maître , plus il est loin de nous  
 „ plus je suis content. La majeure partie  
 „ du monde est aussi de mon avis. On  
 „ a unanimement élu un Roi , dont l'é-  
 „ lection , d'un côté , diminue le nom-  
 „ bre de petits tyrans qu'il y auroit eu ,  
 „ & éloigne la tyrannie , le plus loin pos-



,, fible, du plus grand nombre du peu-  
 ,, ple. Ceux qui étoient des tyrans avant  
 ,, l'élection d'un Roi, font naturelle-  
 ,, ment ennemis d'un pouvoir élevé au-  
 ,, dessus d'eux, & dont le poids est su-  
 ,, périeur au leur sur les ordres inférieurs  
 ,, de l'État. C'est pourquoi il est de l'in-  
 ,, térêt particulier des Grands de dimi-  
 ,, nuer autant qu'ils peuvent, l'autorité  
 ,, royale, parce que naturellement tout  
 ,, ce qu'ils lui enlèvent, leur retourne ;  
 ,, & tout ce qu'ils ont à faire dans l'État,  
 ,, c'est de miner en dessous, autant  
 ,, qu'ils peuvent, le maître général,  
 ,, pour reprendre leur autorité primitive.  
 ,, Or, un État peut être tel dans sa cons-  
 ,, titution, ses loix tellement ordonnées  
 ,, & ses sujets, riches & puissans, tel-  
 ,, lement intentionnés, que tout cons-  
 ,, pire à détruire la monarchie. Si les  
 ,, circonstances de l'État sont telles, par  
 ,, exemple, qu'elles favorisent l'accu-  
 ,, mulation des richesses, & rendent  
 ,, ceux qui sont déjà opulens, encore  
 ,, plus riches, leur force & leur ambi-  
 ,, tion, s'accroîtront en même temps. Or,  
 ,, une accumulation de richesses arrive  
 ,, nécessairement dans un État qui tire  
 ,, plus de richesses du commerce exté-

„ rieur que de son industrie intérieure ;  
 „ car, il n'y a que les riches qui puissent  
 „ faire avec avantage le commerce ex-  
 „ térieur ; & ces gens ont en même  
 „ temps tout le produit de l'industrie  
 „ intérieure ; en sorte que le riche dans  
 „ un tel État , a deux sources pour ama-  
 „ ser des richesses , pendant que le pau-  
 „ vre n'en a qu'une. C'est par ce moyen  
 „ qu'on a toujours vu les richesses s'ac-  
 „ cumuler dans les États commerçans ;  
 „ & ces États sont tous devenus par la  
 „ suite Aristocratiques. Outre cela , les  
 „ loix mêmes d'un pays peuvent con-  
 „ tribuer à cette accumulation excessive  
 „ de richesses dans les mains des parti-  
 „ culiers. Comme , par exemple , quand  
 „ les liens naturels qui unissent les riches  
 „ & les pauvres , sont rompus , & qu'il  
 „ est réglé que les riches ne se marie-  
 „ ront qu'entr'eux ; ou quand les gens  
 „ sages seront prévenus de servir leur  
 „ pays comme conseillers , uniquement  
 „ à cause de leur manque d'opulence ,  
 „ & que par ce moyen on rend les ri-  
 „ chesses l'objet de l'ambition d'un hom-  
 „ me prudent , je dis que par ces moyens  
 „ & autres semblables, les richesses s'ac-  
 „ cumuleront. Le possesseur de ces ri-

„ chesses accumulées , quand il s'est  
„ procuré les nécessités & les plaisirs de  
„ la vie , ne peut employer le superflu  
„ de sa fortune qu'à chercher à acquérir  
„ du pouvoir ; ce qui veut dire en d'au-  
„ tres termes , à se faire des sujets , en  
„ achetant la liberté des indigens ou des  
„ ames venales ; d'hommes enfin qui  
„ veulent bien , pour du pain , souffrir la  
„ tyrannie près d'eux. C'est ainsi que  
„ chaque homme opulent ramasse , en  
„ général , autour de lui un cercle du  
„ plus pauvre peuple ; & l'État abondant  
„ en richesses accumulées , peut être  
„ comparé au système de *Descartes* , où  
„ chaque globe est entouré de son tour-  
„ billon propre. Cependant ceux qui  
„ veulent bien se soumettre à se mou-  
„ voir ainsi dans le tourbillon d'un  
„ Grand , ne peuvent être que des gens  
„ disposés à l'esclavage , la canaille ,  
„ dont l'ame est formée pour la servi-  
„ tude , & qui ne connoît de la liberté  
„ que le nom. Mais il y aura encore un  
„ plus grand nombre d'hommes hors de  
„ la sphère de l'influence des opulens :  
„ j'entends cet ordre de citoyens qui ont  
„ trop de fortune pour se soumettre au  
„ pouvoir de leur voisin ; & qui cepen-

„ dant n'en ont pas assez pour s'ériger  
„ eux-mêmes en tyrans. C'est dans cet  
„ état mitoyen que se trouvent com-  
„ munément les arts, la prudence &  
„ les vertus de la société : c'est cet ordre  
„ seul qui est le conservateur de la li-  
„ berté, & qu'on peut appeller le peu-  
„ ple. Or, il peut arriver que cet ordre  
„ mitoyen perde toute son influence  
„ dans l'État, & que sa voix soit étouf-  
„ fée par celle de la canaille ; car, si la  
„ fortune, nécessaire aujourd'hui pour  
„ procurer seule le droit de donner  
„ sa voix dans les affaires d'État, est  
„ dix fois moindre que celle qui a été  
„ jugée nécessaire au temps que la cons-  
„ titution s'est formée, il est évident  
„ qu'alors un plus grand nombre de la  
„ canaille entrera dans le système poli-  
„ tique ; & que se mouvant toujours  
„ dans la sphère des Grands, ils iront  
„ où la grandeur les dirigera. Dans un  
„ tel Etat, tout ce que l'ordre mi-  
„ toyen a donc à faire, est de conser-  
„ ver & de défendre avec le plus grand  
„ soin les droits & les prérogatives d'un  
„ seul maître ; car le Prince divise le  
„ pouvoir des riches, & empêche les  
„ Grands de tomber avec un poids su-

„périeur sur l'ordre qui est au-dessous  
 „d'eux. L'ordre mitoyen peut être com-  
 „paré à une ville dont les opulens for-  
 „ment le siège, & que le Prince se  
 „hâte de secourir. Tant que les affié-  
 „geans sont dans la crainte de l'en-  
 „nemi extérieur, il est naturel qu'ils  
 „offrent à la ville les conditions les  
 „plus avantageuses; qu'ils flattent les  
 „assiégés de paroles, & qu'ils leur  
 „promettent des privilèges. Mais si une  
 „fois ils défont le Prince, les mu-  
 „railles de la Ville ne seront plus qu'u-  
 „ne foible défense pour les habitans.  
 „On voit ce qu'ils doivent attendre,  
 „en considérant la Hollande, Gènes &  
 „Vénise, où les loix gouvernent les  
 „pauvres, & où les riches gouvernent  
 „les loix. Je tiens donc, & je donne-  
 „rois ma vie pour la monarchie, pour  
 „ce pouvoir sacré de la monarchie; car  
 „s'il y a quelque chose de sacré parmi  
 „les hommes, ce doit être le Souve-  
 „rain, l'oint du Seigneur, & toute at-  
 „teinte portée à son pouvoir dans la  
 „guerre comme dans la paix, est une  
 „atteinte réelle portée aux libertés des  
 „sujets. Les mots de liberté de patrio-  
 „tisme, de Bretons, ont déjà trop opé-



„ré : il est à souhaiter que les vrais en-  
 „fans de la liberté empêchent qu'ils n'o-  
 „pèrent davantage. J'ai connu dans  
 „mon temps beaucoup de ces vaillans  
 „champions de la liberté; & cependant,  
 „je ne m'en rappelle pas un seul qui  
 „dans son cœur & dans sa famille, ne  
 „fût un tyran. „

Je m'apperçus que ma chaleur sur la  
 matière avoit allongé ma harangue au-  
 delà des bornes de la politesse. Mais  
 l'impatience de mon hôte qui avoit fait  
 souvent des efforts pour m'interrompre,  
 ne put se contenir plus long-temps.  
 „Ainsi donc, dit-il, c'est un *Jésuite*  
 „sous les habits d'un Ministre que je  
 „trouve avoir à ma table; mais de par  
 „toutes les *mines de charbon de Cor-*  
 „*nouaille*, il décampera d'ici, comme  
 „je m'appelle *Wilkinson*. „ Je sentis  
 alors que j'avois étoit trop loin, & je  
 demandai pardon de la chaleur avec  
 laquelle j'avois parlé. “ Pardon ! s'écria-  
 „t-il en fureur, dix mille excuses n'ob-  
 „tiendroient pas votre pardon pour de  
 „tels principes. Abandonner la liberté,  
 „la propriété, est, comme dit le Ga-  
 „zetier, tendre le dos avec bassesse  
 „pour recevoir le bâr.... Monsieur,

5, j'exige que vous sortiez tout-à-l'heure  
 „ de cette maison ; si vous voulez qu'il  
 „ ne vous arrive pas pire. Je l'exige, „ ....  
 J'allois recommencer mes remontrances , quand nous entendîmes un laquais frapper à la porte. Les deux Dames de la compagnie s'écrièrent aussi-tôt, avec un air d'inquiétude : ah ! mord.... c'est notre maître & notre maîtresse qui rentrent. Je connus alors que l'homme qui nous traitoit , n'étoit que le sommelier de la maison , qui , dans l'absence de son maître , avoit eu envie de se donner les airs de faire le maître pour quelque temps. Et , à dire vrai , il parloit aussi-bien politique que la plupart des gentilshommes de campagne. Mais rien ne peut exprimer quelle fut ma confusion , quand je vis le maître & son épouse entrer ; & leur surprise ne fut pas moindre que la nôtre , de trouver chez eux telle compagnie , & si bonne chère. „ Messieurs , dit le véritable maître de la maison , à moi & à mon „ compagnon , votre très-humble serviteur ; mais je vous proteste que la „ faveur que vous me faites est si grande , que je ne fais comment vous en „ remercier. „ Quelqu'inattendue que

notre compagnie lui parût , la sienné ne l'étoit pas moins pour nous ; & je restois muet , en réfléchissant sur mon in-conséquence , quand je vis entrer après eux dans la chambre , Miss *Arabella Wilmot* , qui avoit été autrefois destinée à mon fils *Georges* , mais dont le mariage avoit été rompu par l'accident que j'ai rapporté précédemment. Dès qu'elle me vit , elle vint se jeter dans mes bras , avec les signes de la joie la plus vive.

„ Mon cher Monsieur , s'écria - t - elle ,  
 „ quel heureux hasard nous procure le  
 „ plaisir de votre visite ? Je suis sûre que  
 „ mon oncle & ma tante seront charmés  
 „ de savoir qu'ils ont pour hôte l'hon-  
 „ nête docteur *Primrose*. „ En entendant mon nom , le Monsieur & la Dame s'avancèrent , & me dirent que j'étois le bien-venu , de la manière la plus polie & la plus affable. Ils ne purent s'empêcher de sourire en apprenant l'histoire de ma visite ; mais ils vouloient mettre dehors , sur le champ , le malheureux sommelier : cependant ils lui pardonnèrent à ma prière.

M. *Arnold* & son épouse , qui étoient les maîtres de la maison où j'étois , insistèrent pour que je restasse chez eux

quelques jours ; & comme leur nièce ,  
 ma charmante pupille , dont mes inf-  
 tructions avoient , en quelque façon ,  
 formé l'esprit , se joignit à eux , j'ac-  
 ceptai cette nuit. On me donna une  
 chambre à coucher magnifique ; & le  
 lendemain matin , de bonne - heure ,  
 Miss *Wilmot* me fit prier d'aller me  
 promener avec elle dans le jardin , qui  
 étoit décoré dans le goût moderne. Après  
 qu'elle m'eut fait voir , pendant quel-  
 que temps , les beautés de l'endroit , elle  
 me demanda , d'un air désintéressé , s'il  
 y avoit long-temps que je n'avois reçu  
 des nouvelles de mon fils *Georges*. „ Hé-  
 „ las , Madame , m'écriai-je , voilà trois  
 „ ans qu'il est absent , sans m'avoir  
 „ écrit , ni à aucun de ses amis. J'ignore  
 „ où il est , peut-être ne le reverrai-je  
 „ plus , non plus que le bonheur. Non ,  
 „ ma chère Demoiselle , nous ne rever-  
 „ rons plus ces heures agréables que  
 „ nous passions au coin de notre feu à  
 „ Wakefield. Ma petite famille com-  
 „ mence à se disperser ; & non-seule-  
 „ ment la pauvreté , mais le déshon-  
 „ neur tombent sur nous. „ Le bon  
 cœur de Miss *Wilmot* ne lui permit pas  
 d'entendre ce récit , sans verser des lar-

mes ; & comme je vis sa sensibilité , je n'entrai pas dans un plus long détail de nos malheurs. Ce fut cependant une consolation pour moi de trouver que le temps n'avoit point changé ses affections , & qu'elle avoit refusé plusieurs partis qui lui avoient été proposés depuis que nous avions quitté le pays. Elle me promena dans tous les endroits où l'on avoit fait des augmentations & des embellissemens , me montrant les différentes allées , les bosquets , & prenant occasion , sur chaque objet , de me faire quelque question relative à mon fils. Nous employâmes ainsi la matinée , jusqu'au temps où l'on vint nous avertir pour le dîner. Nous y trouvâmes le Directeur de la troupe ambulante , qui étoit venu pour placer des billets pour la *Belle Pénitente* , qui devoit être représentée le soir , & dans laquelle un jeune homme , qui n'avoit encore jamais paru sur aucun théâtre , devoit faire le rôle d'*Horatio*. Il sembloit fort chaud dans ses louanges du nouvel acteur , & asfuroit qu'il n'en avoit jamais connu qui promît tant. „ Bien jouer , observoit-„ il , n'étoit pas l'affaire d'un jour ; mais „ cet homme , continua-t-il , paroît



„ avoir été formé par la nature , pour  
 „ être sur le théâtre. Sa voix , la figure ,  
 „ ses gestes sont admirables. Nous l'a-  
 „ vons rencontré par hasard dans notre  
 „ voyage ici. „ Ce récit excita notre  
 curiosité ; & à la sollicitation des dames ,  
 je consentis à les accompagner à la co-  
 médie , (a) qui n'étoit rien autre chose  
 qu'une grange. Comme les personnes  
 avec lesquelles j'étois , étoient incontes-  
 tablement les principaux du lieu , nous  
 fûmes reçus avec beaucoup de respect ,  
 & placés au premier rang , en face du  
 théâtre , où nous attendîmes quelque  
 temps , impatiens de voir *Horatio* pa-  
 roître. Enfin , ce nouvel acteur s'avança ,  
 & je vis que c'étoit mon malheureux  
 fils. Il alloit commencer , quand , jettant  
 les yeux sur les spectateurs , il nous ap-  
 perçut , & resta sans voix & sans mou-  
 vement. Les acteurs derrière la scène ,  
 qui croyoient que c'étoit la timidité na-  
 turelle à un débutant , qui l'arrêtoit ,  
 tâchoient de l'encourager ; mais au lieu  
 de commencer , il fondit en larmes , &

---

(a) Le Clergé à Londres fréquente sans scrupule la comédie , quoique les pieces de leurs théâtres ne soient pas à beaucoup près si chastes , ni si décentes que les nôtres.

se retira. Je ne fais pas quelles furent les sensations que j'éprouvai alors ; car elles se succédèrent trop rapidement , pour que je puisse les décrire. Mais je fus bientôt tiré de ma rêverie par Miss *Wilmot* , qui , pâle & tremblante , me dit de la reconduire chez son oncle. De retour à la maison , M. *Arnold* qui ne concevoit encore rien à notre conduite extraordinaire , ayant été instruit que le débutant étoit mon fils , lui envoya son carrosse , & une invitation pour venir chez lui ; & comme il persévéra dans son refus de paroître sur le théâtre , les comédiens en mirent un autre à sa place ; & nous l'eûmes bientôt avec nous. M. *Arnold* le reçut avec beaucoup de politesse , & moi avec mes transports ordinaires ; car je n'ai jamais pu contrefaire le ressentiment. Miss *Wilmot* le reçut avec un air d'indifférence affectée ; & je voyois qu'elle s'étudioit à jouer ce rôle. Le trouble de son esprit ne paroissoit pas encore apaisé : elle lâchoit mille propos qui ressembloient à de la joie , & elle éclatoit ensuite de rire de son étourderie. De temps en temps elle donnoit un coup d'œil dans la glace , comme si

elle eût été bien aise de s'assurer du pouvoir irrésistible de sa beauté ; & souvent faisoit des questions , sans en écouter la réponse.

*Fin de la première Partie.*